

TABLE DES CHAPITRES

LE GÉNIE N'EST-IL QU'UNE NÉVROSE ?

BLAISE PASCAL

MOLIÈRE

CHATEAUBRIAND

BYRON

SHELLEY

BAUDELAIRE

RICHARD WAGNER

LE GÉNIE N'EST-IL QU'UNE NÉVROSE

La question, qu'au début de cet ouvrage nous nous proposons de traiter, touche à un des plus graves problèmes dont la physiologie et la psychologie aient eu à connaître ; nous devrions dire plus justement la psychologie-physiologique, car il est difficile aujourd'hui de concevoir leur désunion.

Sans refuser à la critique littéraire, nous entendons celle qu'a inaugurée Sainte-Beuve et que Taine a étendue ; sans refuser à cette critique, qui s'est inspirée, d'ailleurs, des procédés et de la méthode scientifiques, le droit de juger une œuvre littéraire, en étudiant la constitution physique de celui qui l'a conçue, nous persistons à penser que les littérateurs auront tout profit à accepter l'aide, la collaboration que leur offre le médecin, ou pour mieux dire le physiologiste et, dans certains cas à déterminer, l'aliéniste, le psychiatre.

Quoi qu'en ait prétendu un académicien notoire^[1] qu'« entre plusieurs manières d'obscurcir les questions de littérature, celle que l'on peut citer d'abord comme étant en possession d'y accumuler le plus de nuages, c'est l'introduction dans la critique

littéraire des dernières modes médicales », nous ne croyons pas qu'on puisse opposer de sérieux arguments à cette invasion de la médecine, – pourquoi ne pas dire de la clinique, dans le domaine littéraire. Sans doute l'instrument vaut surtout par les mains qui le manient. Il y a, en telle matière, à compter avec la déformation professionnelle : un médecin a quelque tendance à reconnaître un malade dans chacun des sujets qui lui est présenté ; un aliéniste est suspect de voir partout des fous.

D'autre part, un esprit dogmatique se refusera aux appréciations nuancées et rangera sous l'étiquette de folie, nombre d'états intermédiaires qui, tout en s'écartant de la norme, ne sont tout de même pas de la démence.

La ligne de démarcation qui sépare le normal du pathologique est si peu apparente parfois, qu'il y a lieu d'opérer avec une prudence extrême. Avons-nous besoin d'ajouter que le savant digne de ce nom étudiera le « cas » qui lui est soumis, en toute objectivité, sans parti pris, sans animosité ; et s'il s'agit des défaillances mentales d'un de ces êtres privilégiés qui ont honoré l'humanité, il se penchera sur son infortune avec une commisération respectueuse, avec une déférente sympathie. La maladie n'implique, en nul état de cause, une déchéance honteuse ; la science n'est pas plus autorisée à faire grief de ces accidents morbides à l'homme de génie, qu'au malade le plus humble de s'être laissé surprendre par le choléra ou le typhus.

Un autre écueil dont se doit garder la critique psycho-physiologique, c'est de juger une œuvre d'imagination avec des procédés rigoureusement scientifiques. La remarque s'applique, d'ailleurs, aussi bien aux critiques littéraires, à ceux qui entendent toujours conclure de l'œuvre à l'homme. Certes, l'œuvre d'art est souvent personnelle, subjective ; souvent elle est la confession de celui qui l'a créée ; nous y trouvons inscrit le tempérament de l'écrivain ou de l'artiste ; elle peut nous donner, si elle est sincère, des indications précieuses sur l'état mental de celui qui l'a composée ; mais cette sincérité, combien devons-nous la tenir en défiance ! À prendre au pied de la lettre certaines autobiographies, on risquerait, pour le moins, d'être dupe d'une mystification, car la névrose a été maintes fois simulée.

Déjà, Théophile Gautier, dans la mémorable préface de *Mademoiselle de Maupin*, nous avait livré, à cet égard, sa pensée entière : « C'est le personnage qui parle, écrit-

il, et non l'auteur : son héros est athée, cela ne veut pas dire qu'il soit athée ; il fait agir et parler les brigands en brigands ; il n'est pas pour cela un brigand. À ce compte, il faudrait guillotiner Shakespeare, Corneille et tous les tragiques ; ils ont plus commis de meurtres que Mandrin et Cartouche. »

À suivre une pareille méthode, on risquerait fort de découvrir des tares même chez les plus sains.

Il est, cependant, des œuvres qui présentent un caractère nettement névropathique ; des courants littéraires qui accusent une morbidité indéniable. Là encore, le psychiatre trouvera son mot à dire ; il recherchera, dans certaines pages, le reflet de névroses qui lui sont familières, et il en pourra tirer des inductions sur l'état mental de celui qui écrivit ces pages. Encore se gardera-t-il, s'il ne veut verser dans l'absurde, de vouloir établir des corrélations trop étroites entre certaines formes de l'activité artistique et les symptômes d'affections mentales.

On se souvient de la mésaventure survenue à M. Max Nordau qui, prenant trop au sérieux les fantaisies de telles écoles littéraires, comme les symbolistes ou les décadents, les mettant sur le même pied que des pensionnaires de Charenton ou de Bicêtre, n'hésita pas à proclamer publiquement cette irrévérencieuse assimilation.

Par ailleurs, M. Nordau a témoigné de plus d'esprit scientifique lorsqu'il écrit : « La science n'affirme pas que chaque génie est un fou. Il y a des génies sains, débordants de force, dont l'altier privilège consiste précisément en ce qu'une de leurs facultés intellectuelles est extraordinairement développée, sans que les autres demeurent en deçà de la mesure moyenne ; de même, naturellement, chaque fou n'est pas un génie, et la plupart des fous sont plutôt, même si l'on fait abstraction des imbéciles de différents degrés, pitoyablement stupides et incapables^[2]. »

Voilà qui est assez raisonnable, et nous sommes, pour notre compte, disposé à souscrire à ces propositions, que tout homme sensé contresignerait.

Pourquoi faut-il que l'auteur de ces lignes ait placé son livre sous l'égide d'un savant dont les théories sont des plus contestables ; qu'il ait salué en lui « une des plus superbes apparitions intellectuelles du siècle », le félicitant, dans une préface d'un lyrisme échevelé, d'avoir « répandu sur de nombreux chapitres obscurs de la psychiatrie, du droit criminel, de la politique et de la sociologie, un véritable flot de

lumière, que seuls n'ont point perçu ceux qui se bouchent les yeux par entêtement, ou qui ont la vue trop obtuse pour tirer profit d'une clarté quelconque... ».

Voyons donc dans quelle mesure Lombroso – car c'est de lui qu'il s'agit – a mérité ces éloges hyperboliques.

Lombroso, rendons-lui cette justice, avant d'exposer sa théorie que le génie n'est qu'une forme de folie, et plus spécialement de la folie épileptique, reconnait qu'il n'innove pas en cette matière ; qu'il a eu des précurseurs. C'est ainsi qu'il cite Aristote, pour avoir déjà remarqué que, « sous l'influence d'accès de congestion à la tête, il est des personnes qui deviennent poètes, prophètes et sibylles : ainsi Marc le Syracusain, poète assez recommandable tant que durait la manie, ne pouvait plus composer de vers dès que reparaissait la santé ». Et Lombroso reproduit ce passage, autrement explicite que le précédent : « Les hommes illustres dans la poésie, dans les arts ou la politique, ont souvent été ou mélancoliques et fous, comme Ajax ; ou misanthropes comme Bellérophon. Même à une époque récente, on a pu constater une telle disposition chez Socrate, Empédocle, Platon et beaucoup d'autres, surtout parmi les poètes. »

Malheureusement pour la thèse de Lombroso, ce dernier passage, le plus caractéristique, en effet, des deux que nous avons reproduits, est tiré des *Problèmes*, reconnu aujourd'hui... pour n'être pas d'Aristote[3] !

C'est surtout Sénèque qui a mis au compte d'Aristote cet aphorisme, qu'il n'y a pas de grand génie sans mélange de folie : *nullum magnum ingenium fuit sine mixture dementiae*. Qu'importe, au surplus, que l'on ait découvert quelques vagues allusions, dans Platon, dans Démocrite, dans quelques auteurs plus ou moins obscurs du Moyen Âge et de la Renaissance ? Peut-on davantage s'autoriser des « conjectures » d'un philosophe de quelques connaissances scientifiques qu'il se prévale ? C'est cependant ce que Lombroso n'a pas hésité à faire. Il triomphe de ces lignes de Diderot : « Je *conjecture* (Diderot n'écrit pas : j'ai constaté), que ces hommes d'un tempérament sombre et mélancolique, ne devaient cette pénétration extraordinaire et presque divine, qu'on leur remarquait par intervalles, et qui les conduisait à des idées tantôt si folles, tantôt si sublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la

machine. Ils se croyaient alors inspirés et ils étaient fous ; leurs accès étaient précédés d'une espèce d'abrutissement, qu'ils regardaient comme l'état de l'homme dans la condition de nature dépravée. Tirés de cette léthargie par le tumulte des humeurs qui s'élevaient en eux, ils s'imaginaient que c'était la Divinité qui descendait, qui les visitait, qui les travaillait... *Oh ! que le génie et la folie se touchent de près !* Ceux que le Ciel a signés en bien ou en mal, sont sujets plus ou moins à ces symptômes ; ils les ont plus ou moins fréquents, plus ou moins violents. On les enferme et on les enchaîne, ou on leur élève des statues... »

Hâtons-nous de passer à une autorité plus recommandable en la matière, et arrivons à l'année 1836 époque à laquelle le médecin aliéniste Lélut publiait son *Démon de Socrate*, la première monographie, peut-on dire, de psychologie morbide appliquée à un personnage historique. Sans oublier Cabanis qui, dans ses *Rapports du physique et du moral*, a parlé incidemment de ce « délire incomplet auquel on donne le nom d'inspiration » ; ni Fodéré, qui a précisé, beaucoup mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, la parenté du génie et même du talent avec la folie, et a mis en évidence le développement de certaines facultés chez les crétins du Valais, qu'il avait été à même d'observer, nous devons constater que le problème n'a été vraiment abordé que par le docteur Lélut qui, par sa situation de médecin à Bicêtre, puis à la Salpêtrière, avait pu se livrer à maintes observations, consigner maints faits d'expérience, se rattachant à la physiologie et à la pathologie du système nerveux.

Ce n'est qu'après avoir étudié les rapports du cerveau avec la pensée dans les conditions normales, que Lélut les rechercha dans les cas morbides : ainsi fut-il amené à étudier le cas de Socrate, et, dix ans plus tard, celui de Pascal.

La « singularité psychologique » qu'il prétendait étudier chez Socrate, était celle de son *Démon* ou *Esprit familier* ; les *inspirations* qu'il lui devait ; les *prophéties* qu'elle le mettait à même de faire ; les actes dont elle le détournait. Lélut ne voyait qu'une explication à cette « singularité », c'est que Socrate était un théosophe, un visionnaire, un fou. Et, pour aller au-devant « des sarcasmes de la surprise, et des reproches d'une indignation » qu'il prévoyait s'attirer par cette brutale affirmation, il se réclamait des droits de la science à discuter « une question de psychologie historique d'un intérêt immense et d'un caractère tout *élucidateur* ». Ce n'est point « par un amour coupable du paradoxe », ni « de gaîté de cœur » qu'il s'était vu

contraint à « traîner dans les cabanons de la folie, un des plus grands personnages et la première tête de la philosophie » ; il savait quelles protestations il allait soulever, à toucher une pareille idole, révérée pendant tant de siècles ; il avait, disait-il, le sentiment de sa faiblesse, et n'abordait ce problème si délicat qu'« avec toute la pudeur que réclamaient et le nom de Socrate, et l'honneur de la philosophie, et le respect des opinions des siècles ». Les explications qu'il se proposait de donner étaient pour montrer « toute la fragilité de l'intelligence humaine, et tout ce qu'elle peut subir de transformations, même chez les têtes les plus puissantes, lorsque, dans un esprit ardent et enthousiaste, son activité prend un caractère de fixité trop constant[4] ». Et ce n'est pas seulement chez Socrate qu'il était possible de découvrir des tares mentales ; mais combien d'autres génies lui faisaient cortège ! Et le docteur Lélut, un demi-siècle au moins avant Lombroso, exposait une thèse sur beaucoup de points analogue à celle du célèbre psychiatre italien, ce qu'on a généralement oublié de mentionner. « Il y a, écrivait-il, des noms et de grands noms, qui sont ceux d'artistes, de poètes, de savants, de philosophes, dont l'histoire est, au dire de tous les hommes éclairés, celle que j'attribue à Socrate ; et l'Antiquité elle-même n'était rien moins que sûre de l'intégrité de raison de Pythagore, de Démocrite, d'Empédocle, et de plusieurs autres de ses grands hommes. Chez les modernes, la folie du Tasse, de Pascal, de Rousseau, celle de Swammerdam, de Børlem, de Van Helmont, de Swedenborg, sont à peu près avouées, maintenant, par tous les hommes qui ont joint l'étude de la psychologie morbide à celle de l'histoire et de la philosophie ; et si je ne craignais de faire naître ou de renouveler des douleurs contemporaines, je montrerais l'art, la littérature, la science, ayant, à l'heure qu'il est, des représentants assez nombreux dans les asiles ouverts aux troubles de la raison par la science et la charité ! »

Et comme pour se justifier d'avoir porté une main sacrilège sur l'arche sainte, il poursuivait non sans éloquence : « Et après tout, quelle souillure est-ce pour la nature humaine, que cette transformation, malade et extrême, de ces grandes et glorieuses intelligences ? Chez elles, la pensée, en se circonscrivant, en se repliant sur elle-même, en s'exaltant jusqu'à l'incandescence, a pris une forme qu'elle n'avait pas eue jusque-là : elle est devenue une image, un son, une odeur, une saveur, une sensation tactile. La corde trop tendue a vibré dans un mode qui jusqu'alors lui avait été étranger. L'épine s'est mêlée aux roses et aux lauriers de la couronne, et l'artiste, le poète, le savant, le philosophe, tout à l'heure la gloire du monde, est devenu l'objet de sa surprise et de sa pitié... Douleur transformation, sans doute, mais qui, dans l'ordre moral des choses, n'a rien de flétrissant, pour l'humanité, rien surtout qui lui dévoile un mal qu'elle ne connaît pas encore, et que la science eût dû lui cacher. »

Ces réserves, ces restrictions, montrent dans quel esprit Lélut abordait ces études, alors dans leur nouveauté, « réserves et restrictions que commandait la science elle-même, la science seule ». Lélut, n'était pas loin d'admettre que le terme de folie, appliqué aux hommes dont se glorifie le plus, et à juste titre, l'humanité, est péjoratif ; le difficile, il en convenait, était de lui trouver un autre nom.

Appliquant à Pascal la même méthode d'analyse qu'à Socrate, le médecin-psychologue, dont nous rappelons la thèse, cherchait à montrer, « qu'à l'exercice de la raison la plus haute, peut se joindre et rester unie une erreur d'imagination réellement folle[5]... ». Cette triste association, loin d'être un fait contradictoire, a son explication dans les lois de notre double nature ; sa racine, dans les conditions mêmes de toute pensée ; les analogues enfin les plus nombreux dans les actes les plus ordinaires de la vie intellectuelle.

L'exemple de Pascal était d'autant mieux choisi qu'il n'en est pas qui présente, avec plus de netteté, l'assemblage de la misère et de la grandeur ; « aucun dont le génie, par ses singularités, ait fait naître autant d'étonnement et soit de nature à provoquer encore autant de curiosité ».

Personne, plus et mieux que Pascal lui-même, a-t-il montré quels liens puissants asservissent l'intelligence et la volonté, la double dépendance de l'âme et du corps ? En est-il un qui ait formulé autant de pensées, « qui, toutes, révèlent les angoisses d'un grand esprit aux prises avec la sublimité de sa nature et la bassesse de ses instruments » ? Pascal n'a-t-il pas encouragé des études du genre de celle que lui a consacrée le docteur Lélut, lui qui appelait l'homme « un imbécile ver de terre... cloaque d'incertitude et d'erreur » ; et qui ne voyait nul inconvénient à ce qu'on pût, tour à tour, le vanter ou l'abaisser, et qu'on ne celât rien de sa misère comme on n'avait rien celé de sa grandeur ? Faut-il rappeler le texte pascalien :

« On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices des grands hommes ; et cependant, on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple, car quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils unis au moindre des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits de notre société. Non, non. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée, mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau et s'appuient sur la même terre ; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que les plus petits, que les enfants, que les bêtes[6]. »

Et dans un autre endroit :

« Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni qu'il croie qu'il est égal aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre ; mais qu'il sache bien l'un et l'autre[7].... »

Le docteur Lélut n'a pas osé généraliser, il s'en est tenu à quelques cas bien spécifiés, sans élever sa thèse à la hauteur d'un système. Moreau de Tours viendra, qui, hardiment, posera, dès le seuil de son livre, cet argument, qu'il ne fera par la suite que développer : « Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hommes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par son excentricité ou l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont l'expression la plus complète. »

Pour connaître le tréfonds de la pensée de notre auteur, il n'est tel que de recueillir ses déclarations ; nous ne risquons pas de les dénaturer en reproduisant ses propres formules.

« L'état de maladie, écrit Moreau, peut seul donner la clé de plusieurs phénomènes de l'ordre moral affectif et intellectuel... seul il nous en dévoile la véritable nature[8]. » Parlant de ces natures morales exceptionnelles qui, « par leurs extrêmes inégalités, la réunion des qualités et des défauts qui se contredisent le plus, la luxueuse richesse de certaines facultés, jointe à l'indigence et à l'infériorité de certaines autres, enfin par un incroyable alliage de bon et de mauvais, de vérité et d'erreur, ont, dans tous les temps, excité un vif étonnement », Moreau ajoute : « On sait maintenant que ces phénomènes, si étrangers qu'ils paraissent, ont leurs sources dans les lois mêmes de l'organisme ; qu'ils découlent naturellement des conditions pathologiques qui sont communes à l'organe de la pensée et à tous les autres organes, conditions d'hérédité, conditions d'unité d'action pour tous les modes de manifestations de la névrosité. »

Et comme s'il craignait de ne s'être pas suffisamment fait entendre, il articule plus nettement encore : « On a vu se produire ce que l'imagination en délire, le jugement le plus faux, soutenus de prétentions les plus outrées de l'orgueil, avaient enfanté de plus extravagant, d'absurdes théories, d'impossibles systèmes, en philosophie, en morale, en religion, en économie politique et sociale... Les élucubrations scientifiques, littéraires, philosophiques ou autres, dues aux esprits dont nous parlons, rappellent, par un alliage étrange des conceptions les plus élevées, les plus conformes

à la nature et à l'ordre éternel des choses, avec des conceptions telles qu'il semble que le cerveau seul d'un aliéné puisse en produire de semblables... »

On comprend pourquoi de pareils esprits ont été, dans tous les temps, appréciés d'une manière si différente, si contradictoire ; « traités de fous, de génies détraqués, d'imposteurs, par les uns ; admirés au contraire, disons le mot, *divinisés*, ou à peu près, par les autres, suivant que ceux-ci et ceux-là ont été envisagés par tel ou tel côté, par le côté sain ou par le côté malade ».

Ce ne sont encore que des prémisses ; l'auteur annonce ensuite qu'il va franchir « des limites qui jusqu'ici ont paru infranchissables... relier l'un à l'autre deux modes d'être de la faculté pensante, qui, pris isolément, semblent être la négation l'un de l'autre, et s'exclure réciproquement... [montrer enfin] les rapports, la corrélation héréditaire des deux conditions les plus extrêmes dans lesquelles l'esprit humain puisse se trouver : la folie et les aptitudes les plus élevées de l'intelligence[9] ».

En d'autres termes, « le délire et le génie ont de communes racines... cette assimilation (au point de vue de leur origine et de leur substratum physiologique) de la folie et des plus sublimes qualités de l'intelligence, est parfaitement légitime, plus que légitime, nécessaire ».

De pareilles allégations, dans la bouche d'un savant, demandent à être étayées de faits, de témoignages concluants. Il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver. Or, une des preuves que met en avant Moreau de Tours, à l'appui de sa thèse, appelle la discussion et la contradiction. Cette preuve, il l'expose ainsi : « l'état dans lequel la puissance intellectuelle se montre à son apogée, jette de si éclatantes lueurs, que la philosophie antique en faisait remonter l'origine jusqu'à la Divinité même, l'état *d'inspiration*, est précisément celui qui offre le plus d'analogie avec la folie réelle. Ici, en effet, folie et génie sont presque synonymes à force de se rapprocher, et de se confondre[10]. » Un grand poète, de l'avis même de Platon, ne saurait composer avant de se sentir rempli du Dieu et *transporté hors de lui-même*, ou sans qu'il ait *perdu la raison*. Et Moreau cite le musicien Donizetti, comme ayant présenté au plus haut degré ces dispositions d'esprit.

Lorsque le δαίμων s'emparait du maestro, il le possédait au point qu'il ne pouvait s'y dérober ; il avait beau fuir l'inspiration, elle le poursuivait sans relâche, c'était une obsession dont il n'arrivait à se délivrer qu'en prenant une feuille de papier et la couvrant de notes. Nous n'y verrions, quant à nous, rien autre chose que cet état particulier, qu'on peut appeler, selon sa manière de voir ou de penser, du subconscient, ou le *nescio quid divinum*, c'est-à-dire que, dans de telles

circonstances, nous paraissions obéir à une force inconnue, qui agit indépendamment de notre volonté, de notre personnalité. Mais assimiler cet état à de l'excitation maniaque, n'est-ce pas dépasser la mesure ? Et cela, parce que « l'excitation maniaque prédispose éminemment les facultés de l'esprit à ces associations d'idées imprévues », qui se rencontrent pareillement dans l'inspiration !

Quand on est en veine de paradoxe, on ne s'arrête pas en si beau chemin. Et on arrive à formuler cette proposition, dont l'outrance pouvait surprendre même ceux qui n'ont pas coutume de s'émouvoir de théories excessives : « Toutes les fois que l'on verra les facultés intellectuelles s'élever au-dessus du niveau commun, dans le cas surtout où elles atteindront un degré d'énergie tout à fait exceptionnel, on peut être certain que l'état névropathique, sous une forme quelconque, aura influencé l'organe de la pensée... Ce qui revient à dire (nous citons textuellement) que *les hommes exceptionnels reconnaîtront les mêmes conditions d'origine* ou de tempérament que les aliénés et les idiots^[11]. »

Suit la déclaration fameuse, qui a donné matière à tant de controverses, et dont le retentissement bruit encore à nos oreilles : « Le *génie* (c'est le docteur Moreau qui parle) c'est-à-dire la plus haute expression, le *nec plus ultra* de l'activité intellectuelle, une névrose ! Pourquoi non ? On peut très bien, ce nous semble, accepter cette définition, en n'attachant pas au mot *névrose* un sens aussi absolu que lorsqu'il s'agit de modalités différentes des organes nerveux, et en en faisant simplement le synonyme d'exaltation (nous ne disons pas troubles, perturbations) des facultés intellectuelles. Le mot *névrose* indiquerait alors une disposition particulière de ces facultés, disposition participant toujours de l'état physiologique, mais en dépassant déjà les limites et touchant à l'état opposé ; ce qui d'ailleurs, s'explique si bien par la *nature morbide de son origine*. Le génie, comme toute disposition quelconque du dynamisme intellectuel, a nécessairement son *substratum* matériel ; ce substratum, c'est un état semi-morbide du cerveau, véritable éréthisme nerveux, dont la source nous est désormais bien connue... En qualifiant le génie de *névrose* nous ne faisons qu'exprimer un fait de pure physiologie et rattacher aux lois de l'organisme, un phénomène psychologique que l'on juge généralement leur être complètement étranger ; à ce point que, dans une foule de circonstances, on n'a pas hésité à le faire remonter à l'intelligence suprême, ou tout au moins à l'intervention de quelque divinité de second ordre, d'un génie (ou démon) familier... » D'après Moreau de Tours, le génie serait une maladie mentale. Après avoir écrit que la maxime *mens sana in corpore sano* est une formule désuète ; que c'est précisément le contraire qu'il faudrait dire, parce que « si l'état normal de l'organisme s'accorde généralement avec l'action régulière de la faculté pensante, jamais, dans ce cas, ou seulement par exception, on ne voit l'intelligence s'élever au-dessus de ce que l'on peut appeler une honnête médiocrité, tant sous le rapport affectif qu'au point de vue de l'intellect proprement dit ». Dans ces conditions, ajoute Moreau, « l'homme pourra être doué d'un sens droit, d'un jugement plus ou moins sûr, d'une certaine imagination ; ses passions seront modérées ; toujours maître de lui-même, il pratiquera mieux que

personne la doctrine de l'intérêt bien entendu, ce ne sera jamais un grand criminel, mais il ne sera jamais non plus un grand homme de bien ; *il ne sera jamais atteint de* cette maladie mentale qu'on appelle génie ; sous aucun rapport en un mot, il ne marquera jamais parmi les êtres privilégiés[12] ». On se serait donc trompé « sur la véritable cause de la suprématie intellectuelle dont certains hommes sont en possession » ; on aurait obéi à des préjugés, « indignes de tout esprit vraiment philosophique », en voyant les êtres exceptionnels « à travers un type idéal, purement imaginaire et en dehors de la nature » : ce sont des hommes comme les autres, et obéissant aux mêmes lois organiques qui régissent toute l'humanité. Mais, plus que d'autres, ils seraient exposés à sombrer dans la démence, parce que « l'intelligence, à force de s'élever, porte parfois son vol jusque dans les régions fantastiques, dans des cieux qui sont d'ordinaire le domaine des esprits égarés et délirants[13] ».

Que les hommes de génie soient des hommes et que, comme tels, ils participent à toutes les misères humaines : sur ce point il ne se présentera pas de contradicteurs. Rappelons, à ce propos, une page peu connue de Victor Hugo, détachée de l'ouvrage intitulé *Post-scriptum de ma vie*[14] : « Schlegel, un jour, considérant tous ces génies, a posé cette question, qui chez lui n'est qu'un élan d'enthousiasme et qui, chez Fourier ou Saint-Simon, serait le cri du système : sont-ce vraiment des hommes, ces hommes-ci ? Oui, ce sont des hommes ; c'est leur misère, et c'est leur gloire. Ils ont faim et soif ; ils sont sujets du sang, du climat, du tempérament, de la fièvre, de la femme, de la souffrance, du plaisir ; ils ont, comme tous les hommes, des penchants, des entraînements, des chutes, des assouvissements, des pièges ; ils ont, comme tous les hommes, la chair avec ses maladies et avec ses attraits, qui sont aussi des maladies. Ils ont leur bête. La matière pèse sur eux, et eux aussi, ils gravitent. Pendant que leur esprit tourne autour de l'absolu, leur corps tourne autour du besoin, de l'appétit, de la faute. La chair a ses volontés, ses instincts, ses convoitises, ses prétentions au bien-être ; c'est une sorte de personne inférieure qui tire de son côté, fait ses affaires dans son coin, a son moi à part dans la maison, pourvoit à ses caprices et à ses nécessités, parfois comme une voleuse et à la grande confusion de l'esprit, auquel elle dérobe ce qui est à lui. L'âme de Corneille fait *Cinna*, la bête de Corneille dédie *Cinna* au financier Montmauron. » – « Chez certains, *sans rien leur ôter de leur grandeur, l'humanité s'affirme par l'infirmité*. Le rayon archangélique est dans le cerveau, la nuit brutale est dans la guenille. Homère est aveugle, Milton est aveugle. Camoëns borgne semble une insulte, Beethoven sourd est une ironie, Ésope bossu a l'air d'un Voltaire dont Dieu a fait l'esprit en laissant Fréron faire le corps. L'infirmité ou la difformité infligée à ces bien-aimés augustes de la pensée fait l'effet d'un contre-poids sinistre, d'une compensation peu avouable là-haut, d'une concession faite aux jalousies, dont il semble que le Créateur doit avoir honte. C'est, peut-être, on ne sait avec quel triomphe envieux que, du fond de ses ténèbres, la matière regarde Tyrtée ou Byron planer comme génies, et boiter comme hommes. »

Oui certes, il y a l'homme dans le grand homme ; n'est-ce pas Bossuet qui, dans *l'Oraison funèbre du Prince de Condé*, s'écrie, dans un de ces mouvements d'éloquence dont il est coutumier : « Loin de nous les héros sans humanité ! »

Nous avons généralement tendance à voir ces êtres d'exception sous une autre enveloppe que celle qui tous nous recouvre : « Un homme qu'on admire, écrit M. Saint-Georges de Bouhélier, apparaît comme un messie ; il doit proférer des paroles inouïes et dans chaque geste étaler du divin... mais en réalité, tout se passe plus simplement. Les hommes sont rarement d'apparence sublime... »

Que le génie ne soit pas exempt des faiblesses corporelles qui sont le lot de tous les êtres humains, c'est l'évidence même. Nous dirons plus : les conditions d'existence auxquelles sont soumis les hommes qui travaillent du cerveau ; l'âpreté des luttes qu'ils ont à soutenir pour conquérir cette vaine fumée qu'est la gloire, la suractivité fonctionnelle d'un organe qu'ils cherchent parfois à exalter par des excitants ; la fragilité même de cet organe, tenant à l'extrême délicatesse de sa texture ; en vérité, n'y a-t-il pas assez de conditions réunies pour amener une rupture d'équilibre ? Que la machine se désorganise, soit que les rouages en sont faibles, soit qu'ils aient fonctionné avec trop d'énergie ; que les ressorts soient mal trempés, ou aient été trop tendus, le résultat est pareil. Les désordres, physiques ou psychiques, chez les grands hommes, ne sont qu'une preuve de l'infirmité, de la misère de notre nature. Il est manifeste que le génie et la maladie peuvent coexister ; mais la maladie, et en particulier la névropathie, est-elle une *condition* du génie ? C'est un autre débat. De ce que nombre d'intellectuels sont des névropathes, il ne s'ensuit nullement que la névrose soit nécessaire pour produire le génie, qu'elle soit le génie lui-même. Il faut retourner la phrase de Bonald : « L'homme est une intelligence *trahie* (et non servie) par des organes. »

Les Goncourt, ces êtres sensitifs par excellence, se sont un jour posé la question : « Pour les délicatesses, les mélancolies exquises d'une œuvre, les fantaisies rares et délicieuses sur la corde vibrante de l'âme et du cœur, *faut-il un coin maladif dans l'artiste* ? Faut-il être, comme Henri Heine, le Christ de son œuvre, un peu un crucifié physique^[15] ? » On conte, à ce propos, que Michelet, apprenant que Flaubert était couvert de clous, se serait écrié : « Qu'il ne se soigne pas, il n'aurait plus son talent ! » Était-ce simple boutade ? Ce qu'on a dit de Flaubert, on l'a dit, sous une autre forme, de Chamfort que l'âcreté de son sang devait faire son âcreté d'esprit ; mais est-il toujours aisé de savoir si telle ou telle œuvre a été composée sous l'influence de la maladie ? Pourrait-on fournir la preuve que Flaubert, que

Dostoïevsky[*sic*], notoirement connus comme épileptiques, n'ont été jamais mieux inspirés que sous l'influence de leurs accès ?

Brunetière a posé nettement, à son ordinaire, les données du problème[16] : « Dans l'œuvre d'un artiste, de qui l'on sait, par ses confidences, ou par le témoignage de ses amis, qu'il était ce que nous appelons un *névropathe*, on cherche, avec une curiosité malsaine, les traces ou les preuves de sa *névropathie* ; je voudrais que l'on fit précisément le contraire ; et dans sa *névropathie*, que l'on nous fît voir avant tout, le danger, la fausseté, l'illégitimité de sa conception de l'art et de la vie : par exemple, ce qu'il y a de durable et d'admirable dans *Madame Bovary*, c'est ce que Flaubert y a mis, quand, entre deux attaques du mal, entièrement maître de lui-même, sain de corps et d'esprit, il écrivait comme on doit écrire ; mais ce qu'il y a d'extravagant et de fou dans la *Tentation de Saint-Antoine*, inversement, c'est ce que le *névropathe* y a comme insinué, malgré lui, des formes de sa maladie. Ou encore, et si nous généralisons, ce qu'il y a d'étrange, d'insolite et de contradictoire au bon sens, dans la conception que les Baudelaire et les Flaubert se sont faite de l'art, n'est-ce pas justement ce qu'ils y ont mis quand ils étaient malades ? et d'y faire consister leur originalité, n'est-ce pas changer les vrais noms des choses, confondre la fièvre avec l'inspiration, la surexcitation cérébrale morbide avec le fonctionnement normal de l'intelligence ? »

C'est cela même : le malentendu vient de la confusion que d'aucuns ont faite, entre la surexcitation cérébrale et l'inspiration proprement dite. Qu'il y ait des maladies comme la paralysie générale, et autres psychoses périodiques, voire même la tuberculose et l'avarie, qui, exerçant leur action sur l'écorce cérébrale, produisent une excitation passagère, laquelle se traduit par une fécondité de production, et même par un éclat particulier de celle-ci, c'est d'observation courante.

Ainsi, la vie du musicien Schumann a été traversée par six grandes crises de dépression mélancolique, entre lesquelles se placent des périodes de suractivité productive, qui correspondent à des crises d'excitation. Dans les dernières années, l'œuvre, inégale et tourmentée, du grand artiste, reflète des oscillations plus marquées dans l'activité psychique, qui est manifestement diminuée ; puis apparaît du délire hallucinatoire, une tentative de suicide, et Schumann succombe à une encéphalite diffuse, de nature mal déterminée[17].

La vie de Gérard de Nerval, de Maupassant, de Nietzsche, de Schopenhauer, nous fournirait des traits analogues. Pour ces deux derniers, notamment, c'est à se demander si « le stimulant pathologique d'un bacille ou d'une spirille congénitale[18] » n'est pas pour quelque chose dans la genèse de leur talent.

Ici nous touchons au vif de la question : sans nier que l'art s'alimente à des sources parfois impures, s'il s'écarte, dans certaines circonstances, des voies tracées, s'il s'étend jusqu'aux confins de l'extrême fantaisie et côtoie même l'abîme où sombre la raison, n'allons pas en déduire que l'état morbide soit indispensable à l'élaboration

psychique. Il peut être amusant, si l'on veut se divertir au paradoxe, de soutenir que la folie n'est qu'une sorte d'originalité mentale ; que si la démence est la perte des facultés intellectuelles, la folie n'est qu'un usage bizarre et singulier de ces facultés[19].

Anatole France a écrit sur ce thème une page exquise ; mais tout en en savourant le charme, gardons-nous de nous y abandonner.

« Qui peut se flatter de n'être fou en rien ? allègue le délicieux ironiste... La folie, quand elle n'est caractérisée par aucune lésion anatomique, demeure indéfinissable. Nous disons qu'un homme est fou quand il ne pense pas comme nous. Voilà tout. Philosophiquement, les idées des fous sont aussi légitimes que les nôtres. Ils se représentent le monde extérieur d'après les impressions qu'ils en reçoivent. C'est exactement ce que nous faisons, nous qui passons pour sensés ! Le monde se réfléchit en eux d'une autre façon qu'en nous. Nous disons que l'image que nous en recevons est vraie, et que celle qu'ils en reçoivent est fausse. En réalité, aucune n'est absolument fausse, et aucune n'est absolument vraie. La leur est vraie pour eux ; la nôtre est vraie pour nous... Les médecins aliénistes... estiment qu'un homme est fou, quand il entend ce que les autres n'entendent pas et voit ce que les autres ne voient pas... Ne sommes-nous pas tous des visionnaires et des hallucinés ? Savons-nous quoi que ce soit du monde extérieur ; et percevons-nous autre chose dans toute notre vie que les vibrations lumineuses ou sonores de nos nerfs sensitifs ? Il est vrai que nos hallucinations sont constantes et habituelles, d'un mode général et coutumier. C'est à cela surtout qu'on les reconnaît. »

Ne voyons dans cette tirade qu'un jeu d'esprit et revenons aux propos sérieux.

Qu'avons-nous établi jusqu'à présent ? Que les maladies, et en particulier les anomalies mentales s'observent chez les géniaux comme chez les gens du commun ; pourquoi le génie jouirait-il d'immunités spéciales ? Mais il serait absurde d'affirmer qu'il n'y a pas de génie sans névrose, et bien plus absurde encore de se rallier à l'opinion de Lombroso, qui s'est essoufflé à démontrer que le génie est une forme de l'épilepsie. Nous ne nous attarderons pas à réfuter des théories qui l'ont été déjà magistralement ; nous nous contenterons de rappeler le jugement porté sur l'œuvre de Lombroso par un des maîtres incontestés de la psychiatrie française. « Ces conclusions, disait naguère le docteur Magnan, à la tribune de l'Académie de médecine[20], ces conclusions tout à fait déconcertantes, sont loin de reposer sur une base vraiment scientifique ; elles sont déduites de données fort incertaines,

d'anecdotes plus ou moins fantaisistes, de récits souvent entachés de partialité ou d'exagération, parfois malveillants et calomnieux. » Voilà une exécution sans appel. De tout temps on a été frappé de ce que présentent d'insolite, de « hors nature », les personnages célèbres de la littérature ou de l'histoire, on a relevé chez eux une série d'excentricités, de bizarreries parce que, comme l'a dit La Rochefoucauld, « il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts ». C'est que, ceux qui occupent la scène du monde, sont le point de mire de tous les regards ; la foule qui est au parterre et ne retient pas l'attention, juge sans grand discernement, ce qui la dépasse. Il est indéniable, toutefois, qu'à côté d'esprits d'une pondération remarquable, en qui se sont fondus, dans une heureuse harmonie, le raisonnement et l'inspiration, il en est d'autres qui présentent des stigmates de dégénérescence physique ou morale. C'est qu'il est, en réalité, diverses modalités du génie ; nous allons demander à des hommes d'un génie incontesté, de nous aider à les définir.

Et d'abord, écoutons Goethe :

« Je crois que tout ce que le génie exécute, il le fait *d'une façon inconsciente* ; aucune œuvre de génie ne peut être perfectionnée par la réflexion, affranchie de ses défauts. Mais le génie peut, par la réflexion, s'élever peu à peu au point de produire des œuvres parfaites. »

Oui, le génie sort parfois du domaine du subconscient ; mais le subconscient n'est-il pas souvent de la réflexion accumulée ? L'illustre mathématicien Henri Poincaré, va, en termes d'une bonhomie charmante, nous fournir la réponse :

« Je vais, dit-il, vous raconter comment j'ai écrit mon premier mémoire sur les fonctions fuschsiennes... Ce qui est intéressant, ce n'est pas le théorème, ce sont les circonstances. »

Et son récit devient ici captivant :

« Tous les jours, je m'asseyais à ma table de travail, j'y passais une heure ou deux, j'essayais un grand nombre de combinaisons et je n'arrivais à aucun résultat. Un soir, je pris du café noir, contrairement à mon habitude : je ne pus m'endormir, les idées

surgissaient en foule... Le matin, j'avais établi l'existence d'une classe de fonctions fuschiennes... »

L'influence des excitants intellectuels, n'est plus, en effet mise en discussion, mais ce n'est pas tout. Le mathématicien relate ensuite qu'étant parti en voyage, il avait complètement oublié l'objet de ses préoccupations ; lorsque, certain jour, au moment où il allait monter en voiture, lui apparut tout à coup la solution d'un problème que vainement il poursuivait depuis plusieurs mois.

Mais, pour être favorisé d'une de ces illuminations subites, il faut y avoir mis tout d'abord du sien. Elles sont « les signes manifestes d'un long travail inconscient antérieur ». L'inspiration peut être, dans ce cas, définie : « le moment où tout un labeur accompli précédemment... se résume et se complète dans un brusque raccourci et avec une précision fulgurante. » Dans ce moment, l'écrivain ou l'artiste a l'illusion qu'il est secondé par quelque divinité, qui parfait son œuvre, qui la met au point.

Dans son *Ecce Homo*, Nietzsche a fait de ces troubles, une peinture qui révèle un degré rare d'intensité psychologique. Il semble que l'on soit « seulement l'incarnation, l'instrument, le *médium* de puissances supérieures... On entend, mais on n'écoute pas ; on prend sans demander qui nous donne... une idée jaillit comme un éclair... Tout se fait tout à fait involontairement et spontanément... tout s'offre comme l'expression la plus naturelle, la plus juste, la plus simple ».

Cette sorte d'inspiration, qui aide à l'élaboration intellectuelle, qui la rend plus aisée, est-elle toujours l'indice de la santé mentale ? Là, encore, il y a lieu de distinguer. On connaît le mot d'Horace Walpole, sur Goldsmith, l'immortel créateur du *Vicaire of Wakefield* : « C'est un idiot inspiré ! » – « Je crois, disait un autre Anglais, parlant de son illustre compatriote, que c'est bien lui qui a écrit ses ouvrages ; mais ce n'est point peu de chose que de le croire. »

Hâtons-nous de le dire, toutes les productions géniales ne sont pas comparables à des émanations d'un souffle divin, ou d'une force inconnue. Ce qui s'appelait autrefois « délire sacré », fureur prophétique, n'est pas indifférent à la réalisation du génie ; les poètes, notamment, y puisent des accents nouveaux, et non les moins poignants, et

non les moins sublimes. « Supprimer cela » serait, comme le disait Victor Hugo, « fermer la communication avec l'infini. La pensée du poète doit être de plain-pied avec l'horizon extra-humain[21]. » Mais le génie complet, le génie dans sa plénitude, est-il celui du poète[22] ?

Les véritables génies sont faits d'équilibre, d'harmonie.

« Le génie est la résultante du fonctionnement parfait d'un cerveau perfectionné[23]. »

« Aux hommes de génie, aimait à répéter le sculpteur Dalou, il faut souvent ces deux forces : intelligence, santé. La maladie est une défaite, la bêtise en est une autre. »

Non, il n'est pas exact de prétendre que tout ce qui a été fait de grand sur la terre, est l'œuvre de dégénérés, épileptiques ou vésaniques. S'il y a des génies pathologiques, il y a des génies sains – et aux J.-J. Rousseau, aux Diderot, aux Balzac, on peut opposer un Voltaire, un Buffon, un Claude Bernard, un Pasteur ! Ce n'est pas dans les asiles d'aliénés qu'on trouvera un Leibnitz ou un Cuvier, un Shakespeare ou un Léonard de Vinci.

On remarquera, dans cette liste, un plus grand nombre de savants que d'artistes ou de poètes. Serait-ce que la science positive exclue toute imagination, que la raison réduise l'enthousiasme ? Pour donner créance à une telle assertion, il faudrait oublier que la plupart des savants n'ont réalisé leurs découvertes qu'avec l'aide de l'imagination, de l'invention.

L'esprit inventif, qui en a été plus doué que Lavoisier qui invente à chaque instant des méthodes nouvelles ? « Il analyse l'eau, la poudre, l'alcool ; il trouve la fermentation, il démontre le mécanisme de la production de chaleur par les êtres vivants, il dose cette chaleur ; il crée une nomenclature chimique, il crée la thermo-chimie, il pressent la loi de l'équivalence des forces ; et cela ne l'empêche pas de faire de l'économie politique, de la statistique, de la finance, de l'industrie. En tout, déclare un physiologiste qui a lui-même témoigné de l'universalité de ses aptitudes[24], en tout il est supérieur. »

Et Pasteur ! n'est-il pas « un des plus éclatants exemples de l'union de l'esprit inventif et de l'esprit critique » ? C'est qu'il est à considérer, d'une part, la puissance créatrice, « qui consiste essentiellement en des associations d'idées audacieuses et imprévues » ; et la force critique qui, se manifestant par la réflexion profonde, la maturité du jugement, vient corriger la tendance impulsive. Cette impulsion est-elle

désordonnée, livrée à elle-même, sans être amendée, sans être inhibée par le bon sens, on aura des lueurs de génie, ou des divagations maniaques ; des saillies originales, des fusées étincelantes, une flamme passagère, mais vainement on y cherchera le cachet du véritable génie.

Le professeur Charles Richet a concrétisé son opinion, qui est aussi la nôtre, dans une formule des plus heureuses : « Dans tout homme de génie, il doit y avoir à la fois l'âme de don Quichotte et l'âme de Sancho Pança.

« L'âme de don Quichotte, pour aller en avant, sortir des voies battues, faire autrement et mieux que le commun des hommes ; l'âme de Sancho Pança, parce que cette originalité profonde ne mène à rien si elle n'est éclairée par le bon sens, un jugement droit et la notion du réel. C'est pour n'avoir pas eu d'audace et la fantaisie de don Quichotte, que tant d'hommes érudits et distingués ont passé à côté de grandes découvertes ou de grandes œuvres sans les faire. C'est pour n'avoir pas eu le bon sens de Sancho Pança, que tant de pauvres fous ont usé leurs rêves à des chimères, sans profit pour eux et pour l'humanité. »

Entendons-nous, cependant, sur la signification du « bon sens » : « L'homme médiocre, dans sa crainte des choses supérieures, dit qu'il estime avant tout le bon sens... il entend par ce mot la négation de tout ce qui est grand. »

Pour nous, le bon sens serait plutôt le jugement sain, le frein régulateur de l'imagination tumultueuse et désordonnée. C'est par l'alliance du bon sens, ainsi entendu, et de l'inspiration, que sera réalisé, dans son intégrité, cet état de santé parfaite, intellectuelle et morale, qu'est le véritable génie.

De ce que le génie paie parfois tribut à la névrose, gardons-nous d'en inférer que cette rançon soit obligatoire.

La névropathie est un accident ; en tout état de cause, elle ne saurait être la condition obligatoire du génie.

Notes :

1.↑ M. René Doumic.

- 2.↑ *Dégénérescence*, t. I, 43.
- 3.↑ Cf. Sir A. Grand, article Aristote, in *Encycl. Brit.*, t. II, 1875 ; Kart Prantl, Afhandl, *Der philol. Klasse der K. Bayer – Akad*, 1852 ; cités par A. Regnard, *Génie et Folie*, réfutation d'un paradoxe, Paris, 1899.
- 4.↑ *Du Démon de Socrate*, par L. F. Lélut, Paris, 1856 ; *passim*.
- 5.↑ Préface de *l'Amulette de Pascal*, par F. Lélut, Paris, 1846.
- 6.↑ *Pensées*, édition Faugère, t. I, 211.
- 7.↑ *Pensées*, édition Faugère, t. II, 85.
- 8.↑ Avant-propos de la *Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'Histoire*, par le docteur J. Moreau (de Tours), Paris, 1859.
- 9.↑ *O. C.*, 385.
- 10.↑ *O. C.*, 336-7.
- 11.↑ *O. C.*, 463.
- 12.↑ *O. C.*, 468.
- 13.↑ *O. C.*, 504.
- 14.↑ P. 28 et s.
- 15.↑ De Goncourt, *Idées et sensations*, 109.
- 16.↑ Dans une étude sur les *Artistes littéraires*, de M. Maurice Spronck, ouvrage paru en 1889 (cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1889 et 1890).
- 17.↑ Dupré et Nathan, *Congrès des Neurologistes et Aliénistes*, 1907 ; cf. *Chronique médicale*, 1er février 1908.
- 18.↑ Cf. Léon Daudet, *L'Hérédo*, essai sur le drame intérieur, pp. 51 et s.
- 19.↑ Anatole France, *Les Fous dans la littérature : La Vie littéraire* (1899).
- 20.↑ Séance du 5 janvier 1897.
- 21.↑ *Post-scriptum de ma vie*.
- 22.↑ « Malherbe, si sensé, *quoique poète* », écrit Sainte-Beuve (note des *Causeries du Lundi*, t. XI, 370).
- 23.↑ A. Regnard, *Génie et Folie*, 24.
- 24.↑ M. Charles Richet (Préface de *l'Homme de Génie*, de Lombroso).

BLAISE PASCAL

Qu'on ne se méprenne pas sur le titre, d'une imprécision voulue, que vous avons, après réflexions mûres, adopté. Nous avons, depuis bien des années, imaginé l'appellation de *demi-fous*, que le professeur Grasset a, depuis, glorieusement consacrée. Avec un tel parrain, l'expression devait faire fortune et, loin de nous en plaindre, nous nous en félicitons ; un père qui se voit abandonné de ses enfants, se trouve tout de même flatté de les voir faire leur chemin dans le monde.

À parler franc, l'étiquette n'importe guère : qu'on les appelle *névrosés* ou *névropathes* ; *surnormaux* ou *psycho-surnormaux* ; *demi-fous* ou *dégénérés supérieurs*, il suffit de savoir qu'il est des êtres au-dessus du commun, qui jouissent de facultés éminentes, mais qui présentent un certain déséquilibre, chez lesquels la sensibilité et l'imagination l'emportent le plus souvent sur la raison.

Loin de nous la prétention de vouloir déterminer la pathogénie des facultés cérébrales transcendantes ; mais il est de notion courante, que ceux qui en sont pourvus, ont généralement une constitution physique d'une fragilité particulière, fragilité qui ne tient pas, comme l'a bien vu Moreau, à la faiblesse, à l'imperfection, à la qualité inférieure des parties de l'organisme qui en sont atteintes, mais, bien au contraire, à ce que les rouages de la machine humaine ont fonctionné avec trop d'énergie, que les ressorts en ont été trop tendus ; et « c'est uniquement dans ce dernier cas, qu'il faut entendre que les désordres psychiques chez les grands hommes, sont une preuve de la misère de notre nature.

« La disposition malade des centres nerveux, de ces organes qui dispensent la vie à tout le reste de l'économie, donne l'explication du mauvais état de santé habituel, qui est le partage à peu près constant des hommes supérieurs ».

S'il fallait une illustration de cet aphorisme, nous n'en saurions trouver de meilleure que le cas de Pascal, qui va être l'objet de notre premier chapitre.

Qui, mieux que l'auteur des *Pensées*, pourrait justifier la boutade de Rousseau : « Si la nature nous a faits pour vivre en santé, la méditation est un état contre nature ; un homme qui s'ensevelit dans ses réflexions est, par conséquent, un animal dégénéré. »

Pascal était un de ces hommes dont on dit qu'ils sont « une âme revêtue d'un corps » ; en dégénéralant physiquement, ils se perfectionnent moralement. La maladie, qui n'est chez le vulgaire que la déchéance, est, chez les grands chercheurs d'idées, une prédisposition naturelle au sublime.

Dès le berceau, Blaise Pascal avait montré « une de ces organisations supra-nerveuses presque toujours en dehors de l'état de santé et excessives jusque dans leurs maladies. Quelques années plus tard, éclatèrent en lui, comme d'elles-mêmes, cette puissance de conception et de travail, cette grandeur et cette singularité d'esprit, *qui semblent avoir besoin de pareils organes*^[1] ».

Afin d'établir son dossier pathologique, il convient tout d'abord de rechercher, dans l'ascendance du personnage, le point de départ de sa névropathie.

Pour Pascal, force nous est de recourir à des relations de profanes, peu rompus à la discipline des méthodes scientifiques. Faute d'observations techniques rédigées par des hommes de l'art, nous devons nous contenter des renseignements que nous fournissent les sœurs et la nièce de Blaise, et des confidences échappées à Pascal lui-même.

Nous ne remonterons pas au delà du père du philosophe, Étienne, mort à 63 ans, sans avoir eu d'autre maladie notable, outre celle qui l'emporta au bout de quelques jours, et sur la nature de laquelle on n'est pas fixé, qu'une fracture du col du fémur, survenue à la suite d'une glissade sur la glace.

De son mariage avec Antoinette Begon, Étienne Pascal avait eu six enfants, dont un ou peut-être deux moururent en bas âge.

La mère de Pascal n'avait que 26 ans, quand elle succomba. Une de ses filles, Jacqueline ou Jacqueline, née le 5 octobre 1625, mourut religieuse de Port-Royal, le 4 octobre 1661, âgée de 36 ans. Elle ressemblait beaucoup à son frère Blaise. Atteinte de la petite vérole en 1638, « elle resta toute gâtée ». Sa sœur, Gilberte, nous apprend

que Jacqueline était « menue, frêle et de fort petite taille ». Elle eut des troubles digestifs fréquents, et sa santé resta toujours très délicate.

Gilberte Pascal était de tempérament plus résistant : sa vie ne fut en danger qu'au moment de ses couches, qui furent laborieuses ; elle n'eut pas moins de six enfants, de son mari et cousin Florin Périer. Elle avait 67 ans et 4 mois, quand elle mourut subitement. Marguerite Périer est le seul membre de la famille qui ait atteint un âge avancé : née en 1646, de Florin Périer et de Gilberte Pascal, « cousins germains et fils des deux sœurs », elle fut atteinte d'une fistule lacrymale, à dix ans, laquelle fut guérie miraculeusement[2]. La guérison ne fut cependant pas instantanée, mais les temps étaient aux miracles et on était alors très épris de merveilleux.

S'agissait-il vraiment d'une fistule ? Sainte-Beuve qui avait, comme on sait, suivi des cours de médecine et qui avait, même, fait un remplacement d'interne à l'hôpital Saint-Louis, opinait en faveur d'une tumeur ; or, comme l'a justement remarqué le docteur P. Just Navarre[3], la simple tumeur lacrymale peut s'affaïsser très rapidement, par l'ouverture spontanée, et se réparer très rapidement aussi, en quelques jours, chez un enfant.

Marguerite Périer était, sans doute, une élue du Seigneur, car elle vécut jusqu'à 87 ans ; elle resta percluse quinze ans, le même temps que son oncle Blaise qui, désormais, nous occupera.

Dès son plus jeune âge, dès sa prime enfance, peut-on dire, Blaise Pascal est un sujet de la médecine. Il avait entre un et deux ans quand lui survint, selon l'expression de Marguerite Périer, sa nièce, « une chose très extraordinaire ». Il tomba dans une langueur semblable à celle que l'on appelle, à Paris, *tomber en chartre*[4].

Cette langueur s'accompagnait de phobies particulières : le jeune Blaise ne pouvait souffrir de voir de l'eau, sans entrer « dans des transports d'emportements » ; mais, chose plus surprenante, « il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère proches l'un de l'autre ; il souffrait des caresses de l'un et de l'autre en particulier, avec plaisir ; mais aussitôt qu'ils s'approchaient, il criait, se débattait avec une violence excessive ».

Cet état persista pendant une année ; il fut si grave, un moment, qu'on le crut désespéré.

Tout le monde disait aux parents de Pascal que c'était assurément un sort qu'une sorcière avait jeté sur leur enfant, et l'on accusait de ce méfait une des pauvres femmes à qui les époux Pascal avaient coutume de faire la charité. À la fin,

importunés des sollicitations dont ils étaient l'objet, ceux-ci consentirent à faire appeler l'ensorceleuse.

Ici se passe une scène dont nous affaiblirions la saveur en l'analysant ; nous laissons la parole à Marguerite Périer, dont le récit a un charme archaïque qu'il serait regrettable de ne pas goûter.

Le colloque s'engage entre la commère et Étienne Pascal. Spectacle peu banal que ce grave magistrat en posture de suppliant devant la jeteuse de sort ; mais la vie d'un être qu'il chérit est en jeu et, à la pensée qu'il peut le perdre, il abdique toute morgue, tout orgueil de caste.

« Quoi ! il faut donc que mon enfant meure ! »

« Elle lui dit qu'il y avait du remède, mais qu'il fallait que quelqu'un mourût pour lui et transporter le sort. » L'honnête vieillard se récria :

– « Oh ! j'aime mieux que mon fils meure, que de faire mourir une autre personne. »

Elle lui dit : « On peut mettre le sort sur une bête. »

« Mon grand-père, – c'est Mme Périer qui narre, – lui offrit un cheval ; elle dit que, sans faire de si grands frais, un chat lui suffirait. Il lui en fit donner un ; elle l'emporta, et, en descendant, elle trouva deux capucins qui montaient, pour consoler ma grand-mère de l'extrémité de la maladie de cet enfant. Ces pères lui dirent qu'elle voulait encore faire quelque sortilège de ce chat ; elle le prit et le jeta par une fenêtre, d'où il ne tomba que d'une hauteur de six pieds et tomba mort ; elle en demanda un autre, que mon grand-père lui fit donner. La grande tendresse qu'il avait pour cet enfant fit qu'il ne fit pas attention que tout cela ne valait rien, puisqu'il fallait, pour transporter le sort, faire une nouvelle invocation au diable ; jamais cette pensée ne lui vint dans l'esprit, elle ne lui vint que longtemps après ; et il se repentit d'avoir donné lieu à cela.

« Le soir, la femme vint et dit à mon grand-père qu'elle avait besoin d'un enfant qui n'eût pas sept ans et qui avant le lever du soleil, cueillit neuf feuilles de trois sortes d'herbes, c'est-à-dire trois de chaque sorte. Mon grand-père le dit à son apothicaire, qui dit qu'il y mènerait lui-même sa fille, ce qu'il fit le lendemain matin. Les trois sortes d'herbes étant cueillies, la femme fit un cataplasme, qu'elle porta à sept heures du matin à mon grand-père, et lui dit qu'il fallait le mettre sur le ventre de l'enfant. Mon grand-père le fit mettre, et, à midi, revenant du palais, il trouva toute la maison

en larmes et on lui dit que l'enfant était mort ; il monta, vit sa femme dans les larmes et l'enfant dans son berceau, mort, à ce qu'il paraissait. Il s'en alla et, en sortant de la chambre, il rencontra sur le degré la femme qui avait porté le cataplasme, et, attribuant la mort de cet enfant à ce remède, il lui donna un soufflet si fort, qu'il lui fit sauter le degré. Cette femme se releva et lui dit qu'elle voyait bien qu'il était en colère, parce qu'il croyait que son enfant était mort, mais qu'elle avait oublié de lui dire le matin qu'il devait paraître mort jusqu'à minuit et qu'on le laissât dans son berceau jusqu'à cette heure-là et qu'alors il reviendrait. Mon grand-père rentra et dit qu'il voulait absolument qu'on le gardât sans l'ensevelir. Cependant l'enfant paraissait mort ; il n'avait ni pouls, ni sentiment ; il devenait froid et avait toutes les marques de la mort ; on se moquait de la crédulité de mon grand-père, qui n'avait pas été accoutumé de croire à ces sortes de gens-là.

« On le garda donc ainsi, mon grand-père et ma grand'mère, toujours présents, ne voulant s'en fier à personne ; ils entendirent sonner toutes les heures et minuit aussi, sans que l'enfant revînt. Enfin, entre minuit et une heure, plus près d'une heure que de minuit, l'enfant commença à bâiller ; cela surprit extraordinairement ; on le prit, on le réchauffa, on lui donna du vin avec du sucre, il l'avalait ; ensuite la nourrice lui présenta le téton, qu'il prit sans donner néanmoins de marques de connaissance et sans ouvrir les yeux ; cela dura jusqu'à six heures du matin qu'il commença à ouvrir les yeux et à connaître quelqu'un. Alors, voyant son père et sa mère l'un près de l'autre, il se mit à crier comme il avait accoutumé ; cela fit voir qu'il n'était pas encore guéri, mais on fut au moins consolé de ce qu'il n'était pas mort, et environ six à sept jours après, il commença à souffrir la vue de l'eau. Mon grand-père, arrivant de la messe, le trouva qui se divertissait à verser de l'eau d'un verre dans un autre entre les bras de sa mère ; il voulut s'en approcher, mais l'enfant ne le put souffrir, et, en trois semaines de temps, cet enfant fut entièrement guéri et remis dans son embonpoint^[5]. »

La pièce qu'on vient de lire est de 1624 ; la croyance aux sorciers était alors à peu près générale.

On s'est étonné qu'un homme aussi savant qu'Étienne Pascal, président de la Cour des Aides de sa province, fils du Trésorier de France à Riom, un homme de haute culture, appartenant à la bourgeoisie riche et considérée, ait pu ajouter créance aux sortilèges. On peut répondre à cela qu'il n'était pas « accoutumé à croire à ces sortes de gens-là », et y aurait-il cru qu'il aurait partagé cette superstition avec les

personnages les plus distingués de son temps. Faut-il rappeler l'exemple du très docte bibliothécaire de Mazarin, un esprit des plus indépendants, Gabriel Naudé, écrivant tout un volume apologétique, « pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie » ?

N'est-ce pas l'époque où l'on condamnait au feu les sorciers ? « Le bûcher de la maréchale d'Ancre fumait encore ; les procès, les condamnations, les exécutions capitales pour crime de sorcellerie, constituaient la législation courante... Cela faisait partie de la philosophie du grand siècle[6]. »

Avant Léonora Dori dite Galigai, Louis Gaufridy, curé de l'église collégiale des Accoules, à Marseille, avait été brûlé pour le même motif apparent, car la chute de la maréchale d'Ancre « fut due avant tout à la haine d'une aristocratie rapace, dont elle et son mari avaient pris un moment la place ».

Dix-sept ans plus tard, Urbain Grandier montait sur le bûcher ; trente ans après la mort de Grandier, un malheureux dément, qui se prétendait le Messie, Simon Morin, était condamné au feu, toujours sous le même chef d'accusation.

Les hommes du cœur le plus ferme, de la raison la plus haute, croyaient, autant qu'à Dieu, au diable[7]. Superstition et religion s'alliaient, se confondaient, et on ne saurait être surpris de retrouver chez Pascal la foi ardente qu'il tenait des enseignements d'un père encore plus pieux que superstitieux.

Une autre notion que révèle l'étrange récit de Marguerite Périer, c'est que, dès le berceau, Blaise Pascal a offert des altérations cérébrales, qui pouvaient passer alors, à bon droit, pour extraordinaires, notamment ces étranges phobies que sa nièce nous a fait connaître.

Ce qu'il y a, en outre, de remarquable, c'est la précocité de son génie. Il avait dix ans, quand lui arriva l'aventure qu'a rapportée la même narratrice, dont les confidences nous sont si précieuses.

« Une fois entre autres, quelqu'un ayant, sans y penser, frappé à table, un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela s'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le portant à en faire beaucoup d'autres, il y remarqua tant

de choses, qu'il en fit un traité à l'âge de onze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné... »

À douze ans, il découvrait, pour ainsi dire, la géométrie : « il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusques à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. » À l'âge de 16 ans, il faisait un *Essai sur les coniques*, « où Descartes refusa de voir l'œuvre d'un esprit aussi jeune ».

On criait au prodige, au sublime, partout on s'extasiait. Un soir, après une comédie jouée par des acteurs de son âge, la duchesse d'Aiguillon tint à présenter elle-même à Richelieu le prodigieux mathématicien que s'annonçait déjà le jeune Pascal, et le grand cardinal s'inclina devant l'enfant génial.

Les excès de travail n'allaient pas tarder à avoir raison de cette frêle constitution.

« Mon père, Mme Périer reprend la plume, prenait un plaisir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continuelles applications dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé ; et, en effet, elle commença d'être altérée, dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais, comme les incommodités qu'il ressentait alors n'étaient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêchèrent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires... Cette fatigue et la délicatesse où se trouvait sa santé depuis quelques années le jetèrent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté ; de sorte qu'il nous disait quelquefois que, depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur. »

Jusque-là, rien que de vague, d'indéterminé. Mais vient la première maladie sérieuse, en 1647 : Pascal a 24 ans, il a réalisé déjà une bonne partie de ses découvertes, il a imaginé maints instruments ingénieux[8].

« Il tomba, dit sa nièce, dans un état fort extraordinaire, qui était causé par la grande application qu'il avait donnée aux sciences, car les esprits étant montés trop fortement au cerveau, il se trouva dans une espèce de paralysie, depuis la ceinture en bas, en sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu'avec des patins ; ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre, et on était obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie, pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds. Cet état où les médecins le virent les obligea de lui défendre toute sorte d'application. Cet esprit si vif et si agissant ne pouvait pas demeurer oisif. »

Avant d'aller plus loin, déterminons la nature de cette paralysie dont fut atteint temporairement Pascal. Il est bien évident qu'elle n'était pas, comme certaines paralysies brusques, « le résultat d'une altération matérielle profonde, permanente » ; car, dans ces cas, l'abolition des mouvements est ordinairement, elle-même, « permanente et irrémédiable ».

Pascal a été atteint de *paraplégie d'origine nerveuse*, cela n'est pas douteux, et la suite l'a démontré sans conteste possible. Lélut propose d'appeler ces sortes de paralysies, *paralysies dynamiques*, par opposition aux paralysies consécutives à une lésion organique, profonde, permanente. L'affection de Pascal est de ces « ténébreuses infirmités de notre nature où, aux confins et, pour ainsi dire, au point de contact des nerfs et de l'âme, se confondent, dans une solidarité douloureuse, la vie et la pensée ».

Cette paralysie, nous préférons dire cette paraplégie, fut promptement dissipée ; car, à la fin d'avril 1647, Descartes, qui vient le voir avec le physicien Roberval, trouve Pascal debout, allant et venant par sa chambre, et causant avec animation des problèmes scientifiques qui passionnaient le savant et le philosophe.

Mais ils ne parlèrent pas que de cela. Descartes, qui avait fait des études médicales et avait des prétentions sur ce chapitre, prodigua ses conseils à son jeune émule ; et sa prescription avait, du moins, l'avantage de pouvoir être facilement suivie. Il engagea Pascal, à « se tenir tous les jours au lit, jusqu'à ce qu'il fût las d'y être, et de prendre force bouillons^[9] ». On n'en fit rien, naturellement, et la famille préféra s'en rapporter aux Purgons qu'elle avait mandés, et qui avaient ordonné bains et saignées.

« Nous fûmes embarrassés toute la journée, écrivait Jacqueline Pascal à Mme Périer, à lui faire prendre son premier bain. Il trouva que cela lui faisait un peu mal à la tête, mais c'est qu'il le prit trop chaud ; et je crois que la saignée du pied, dimanche au soir, lui fit du bien, car lundi, il parla fort toute la journée, le matin à M. Descartes, l'après-midi à M. Roberval... et cependant il n'en eut point d'autre mal que de suer beaucoup la nuit et de fort peu dormir ; mais il n'eut point les maux de tête que j'attendais après cet effort... »

L'état de Pascal ne s'améliorait pas, les symptômes ne s'amendaient point. Gilberte raconte que son frère « était alors travaillé par des maladies continuelles, et qui allaient toujours en augmentant... Il avait, entre autres incommodités, celle de ne pouvoir rien avaler de liquide, à moins qu'il ne fût chaud, encore ne le pouvait-il faire

que goutte à goutte ; mais comme il avait, outre cela, une douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles excessive et beaucoup d'autres maux, les médecins lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un durant trois mois ; de sorte qu'il fallut prendre toutes ces médecines, et pour cela les faire chauffer et les avaler goutte à goutte, ce qui était un véritable supplice, qui faisait mal au cœur à tous ceux qui étaient auprès de lui, sans qu'il s'en soit jamais plaint ».

Quarante-cinq purgatifs en trois mois ! Ne jetons pas les hauts cris : la doctrine humorale battait son plein et tous les Diafoirus que devait flageller Molière accommodaient leurs patients de la même façon. Bouvard, médecin de Louis XIII, n'avait-il pas donné, en un an, à son auguste malade, deux cents médecines et deux cents lavements, sans préjudice de quarante-sept saignées ? Vallot n'avait-il pas administré soixante médecines au cardinal Mazarin, dans sa maladie ?

On ne connaît pas le nom des médecins de Pascal : était-ce son ami Menjol, que lui avait fait connaître la marquise de Sablé ? Pascal eut-il recours à quelques-uns des médecins, alors solitaires à Port-Royal, tels que Moreau ou Hamon ; consulta-t-il le chirurgien Dalencé, qui avait constaté le miracle de la Sainte-Épine ; ou Vallant, le médecin habituel de la marquise ; ou l'un des fils du gazetier Renaudot ? Autant de conjectures.

Quoi qu'il en soit, Pascal a présenté de l'œsophagisme, des céphalées, de l'entérite, d'origine névropathique : voilà les seuls faits à retenir.

D'autres maux assaillirent Pascal aux environs de la trentaine. Malgré sa sobriété extrême – il s'était fixé une ration, qu'il ne dépassa jamais, quelque appétit qu'il eût, et touchait à peine aux mets qu'on lui servait – il éprouva des douleurs gastriques violentes.

Sur ces entrefaites, serait survenu, le 8 novembre 1654 – Pascal avait trente et un ans – l'accident dit du pont de Neuilly, qui aurait eu, sur sa destinée, au dire de certains, une influence décisive.

C'était un jour de fête. Pascal, qui n'avait pas encore renoncé aux plaisirs de la vie mondaine, était allé, en compagnie de quelques amis, se promener à Neuilly, dans un

carrosse attelé de quatre (ou de six) chevaux. Arrivés au pont, à un endroit dépourvu de garde-fou, les chevaux prirent le mors aux dents et entraînaient l'attelage vers la Seine. Les deux premiers, brisant les traits, tombaient seuls dans le fleuve, et la voiture se trouva suspendue au bord du gouffre.

Pascal vit, cette fois, la mort de près, mais s'il en réchappa, son système nerveux en fut fortement ébranlé ; il tomba dans un évanouissement prolongé et, depuis, son imagination demeura fixée sur le grave péril qu'il avait couru : de là daterait sa résolution de renoncer au monde, et de ne penser désormais qu'au salut de son âme. Voilà ce qu'on lit à peu près partout.

Avant d'accepter cette version, il convient de rechercher si le récit même de l'événement mérite créance.

Pour les premiers biographes de Pascal, la réalité de la catastrophe ne fait pas de doute ; et, entre autres raisons qu'ils donnent pour l'établir, les suivantes seules sont à retenir.

Dans un recueil manuscrit, trouvé dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire, à Clermont, le P. Guerrier, qui avait copié un grand nombre de pièces originales relatives à Pascal ou à sa famille, avait consigné le passage ci-après :

M. Arnoul de Saint-Victor, curé de Chambourcy^[10], dit qu'il a appris de M. le prieur de Barillon, aussi de Mme Périer, que M. Pascal, quelques années avant sa mort, étant allé, selon sa coutume, un jour de fête, à la promenade au pont de Neuilly, avec quelques-uns de ses amis, dans un carrosse à quatre ou à six chevaux, les deux chevaux de volée prirent le frein^[11] aux dents à l'endroit du pont où il n'y avait point de garde-fou et s'étant précipités dans l'eau, les laisses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, en sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice ; ce qui fit prendre à M. Pascal la résolution de rompre ses promenades et de vivre dans une entière solitude.

Tel est l'unique témoignage que l'on possède, témoignage de deuxième ou même de troisième main, puisque le curé tient ce qu'il sait du prieur, à qui l'avait confié la sœur de Pascal.

On répond à cela que le curé, qui était, en même temps, chanoine de Saint-Victor, était un ami particulier de Pascal, lequel lui rendait de fréquentes visites ; que le prieur, qui devint plus tard évêque, était très lié avec la famille du moraliste ; que l'auteur, enfin, du récit, celui à qui on en doit la translation, le P. Guerrier, était un des familiers de Marguerite Périer, dont il reçut le dernier soupir.

Mais, a-t-on objecté avec assez de jugement, cet accident arrivé à un homme d'une notoriété aussi considérable que Pascal, comment aucune gazette de l'époque n'en a-t-elle parlé ?

Et d'abord, en fait de journaux, il n'y avait que celui du sieur Renaudot, notre ancêtre en journalisme, et Théophraste n'aimait guère à parler que des faits politiques ou militaires ; surtout de ceux où le cardinal jouait un rôle. Que lui importait l'aventure de Pascal ? Encore se fut-il agi de l'un des Pascal tués ou blessés à la guerre ; mais un philosophe, un écrivain, qui ne guerroyait que de sa plume, cela comptait-il aux yeux du gazetier ?

Tenons l'explication pour bonne, et poursuivons l'argumentation mise en avant par ceux qui ne veulent voir, dans le prétendu accident, qu'une simple légende.

Parcourez, disent-ils, la correspondance du grand Arnauld, les mémoires des Port-Royalistes, Fontaine, Lancelot, Du Fossé, etc., font-ils une allusion à l'événement ? En est-il seulement question dans la *Vie de Pascal*, par Mme Périer, ou dans les lettres de Jacqueline ?

Victor Cousin, qui s'est beaucoup, comme on sait, occupé de Pascal, s'en est lui-même étonné : « Il est vraiment bien singulier, écrit-il, que Jacqueline Pascal, dans la lettre où elle raconte à sa sœur les motifs et les détails de la conversion de leur frère, ne dise pas un seul mot d'un accident aussi terrible, où, si elle l'eût connu, et comment aurait-elle pu l'ignorer, elle n'aurait pas manqué de voir et de faire paraître le doigt de Dieu[12]. » Nous sommes de l'avis de Cousin, et il faut supposer, ou que Blaise n'aura rien dit de l'accident à sa sœur, ce qui serait bien extraordinaire, quelque « renfermé » qu'il fût ; ou que celle-ci n'y a pas attaché autrement d'importance.

Sans affirmer qu'à aucune époque, Pascal n'a été victime d'un accident de voiture, car une telle affirmation pourrait paraître à bon droit téméraire, nous dirons, avec un critique[13], qui a serré de près le problème, que « si le fait a eu lieu, à une époque d'ailleurs indéterminée, il n'a pu avoir le caractère dramatique qu'on lui a si souvent et si gratuitement attribué... il n'a pas eu plus de retentissement dans la pensée et dans la vie de Pascal, qu'une simple entorse ou un vulgaire mal de dents ».

Pascal se convertit, c'est le seul fait certain et l'accident du pont de Neuilly, au cas où l'anecdote serait authentique, n'a pas précipité cette conversion. « Très certainement aussi, l'évolution naturelle de ses idées et, enfin, l'insoluble mystère, psychologique ou théologique, de la grâce, amenèrent la crise définitive[14]. »

Comme sur l'épisode du pont de Neuilly, nous ne possédons, sur ce qu'on a nommé l'*Abîme de Pascal*, qu'une seule déposition : celle de l'abbé Jacques Boileau, dont nous devons reproduire le texte, car il a donné lieu à maintes gloses :

« Cependant, ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche et y faisait mettre une chaise pour se rassurer. *Je sais l'histoire d'original*. Ses amis, son confesseur, son directeur avaient beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'était que des alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique, il convenait de tout cela avec eux, et, un quart d'heure après, il se creusait de nouveau le précipice qui l'effrayait. »

Était-ce une vision purement imaginaire, une hallucination ; ou, puisque Pascal était un dyspeptique, tout simplement du vertige de l'estomac ? Il faudrait, avant d'adopter l'une ou l'autre de ces hypothèses, que le fait soit incontesté ; et sur ce point, semble-t-il, Sainte-Beuve a vu juste, qui écrivait : « Les disciples de Port-Royal, par dévotion, les philosophes du dix-huitième siècle, par moquerie, ont contribué à traduire en vision formelle cette circonstance mystérieuse. On est allé jusqu'à dire qu'à partir de ce temps, Pascal vit toujours un abîme à ses côtés ; il n'est question de l'abîme que dans une lettre de l'abbé Boileau, bien plus tard. Pascal, comme tous les hommes qui parlent à l'imagination, a sa légende[15]. »

Ceux qui tiennent pour l'authenticité de la « vision » de Pascal, prétendent qu'elle aurait eu lieu le lundi 13 novembre 1654, – admirez en passant cette précision – deux semaines environ après l'accident de Neuilly, de dix heures et demie du soir à minuit et demi ; on n'en sut rien de son vivant et ce n'est qu'après sa mort que se dévoila le secret si bien gardé.

Peu de jours après la mort de Pascal, un domestique s'apercevait que, dans la doublure du pourpoint de son maître il y avait quelque chose d'épais en un certain endroit. Ayant décousu le vêtement à cet endroit il trouvait « un petit parchemin plié et écrit de la main de M. Pascal et, dans ce parchemin, un papier écrit de la même main ; l'un était la copie fidèle de l'autre ».

On remit ces pièces à Mme Périer, qui s'empressa de les montrer à plusieurs personnes de sa connaissance. Elles furent toutes unanimes à déclarer que ce parchemin ne pouvait être qu'« une espèce de *mémorial*, qu'il (Pascal) gardait très soigneusement, pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait toujours avoir présente à ses yeux et à son esprit ; parce que depuis huit ans, il prenait soin de le coudre et découdre, à mesure qu'il changeait d'habits ».

Ce serait cet étrange écrit, d'apparence cabalistique[16], ce *mémorial* que Condorcet a qualifié d'*amulette*, qui a fait douter de l'intégrité de la raison de l'auteur des *Pensées*, et qu'on a rattaché à « quelque chose comme une extase, une apparition, ou tout au moins au souvenir d'idées très vives, très incohérentes, dans un esprit tout à la fois très excité et très affaibli[17] ».

Les phrases brisées, les exclamations, les invocations, dont se compose ce talisman mystique, avaient, sans nul doute, une signification aux yeux de Pascal, et il est excessif de prétendre que « cet écrit, dans sa contexture bizarre, ressemble de tous points à ceux que les aliénés, dans les asiles, remettent journallement aux personnes qui les visitent[18] ».

Hallucination de la vue, tout au plus, sensation objectivée, ce fut une des mille misères nerveuses dont l'organisme de Pascal fut affecté ; mais parler de folie à ce propos, n'est-ce pas faire un procès de tendance ?

C'est, en vérité, une déformation singulière de l'esprit que de voir de la démence dans une hallucination visuelle, passagère au surplus ; comme de soupçonner presque du sadisme (le mot n'a pas été prononcé, mais on le devine entre les lignes), chez celui qui « prenait dans les occasions, une ceinture en fer pleine de pointes ; il la mettait à nu sur sa chair, et lorsqu'il lui venait quelque pensée de vanité, ou qu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, il se donnait des coups de coude, pour renouveler la violence des piqûres, et se faisait ainsi souvenir lui-même de son devoir ».

Sainte-Beuve, à qui il faut toujours revenir, est encore dans le vrai, en écrivant que « Pascal dominait, en général, par l'intelligence son état nerveux[19] » ; et ailleurs[20], quand, parlant des *Petites Lettres*, le critique les dit écrites « par un homme *qui se possède aussi pleinement que possible*, et sûr de lui jusqu'à en être terrible ». On peut sourire, après cela, du diagnostic de « monomanie religieuse, ou délire partiel d'ordre religieux, avec hallucinations chez un héréditaire[21] », porté avec tant d'assurance, par un aliéniste d'une autorité contestable.

Ne vaudrait-il pas mieux avouer qu'aujourd'hui nous manquons des éléments nécessaires pour apprécier et même comprendre la mentalité religieuse des chrétiens fervents du XVIIe siècle et des gens de Port-Royal, en particulier ?

Comme le fait très judicieusement observer le docteur Navarre, dans sa remarquable monographie, les aliénistes ne paraissent pas avoir assez médité la parole de Pascal sur la folie nécessaire de l'homme : *Qui voudrait ne suivre que la raison, serait fou au jugement du commun des hommes.*

Et puis, n'y a-t-il pas, dit très sensément le même scoliaste, une souveraine injustice à juger Pascal sur ses fragments ; à proclamer les uns admirables, à présenter les autres comme une élucubration de fou ? Quel écrivain résisterait à la production de tous les bégaiements de sa pensée, de toutes ses notes, de toutes ses impressions fugaces, de tous ses petits papiers ? Il ne faut donc point arracher Pascal de son XVII^e siècle, de son milieu, de son entourage, et le camper devant nous, pour le juger avec notre mentalité de décadents incrédules ou de sceptiques amusés[22].

C'est encore et toujours Sainte-Beuve qui, après avoir protesté, « au nom du bon sens et du bon goût, contre les physiologistes, qui réclament l'auteur des *Provinciales* comme un de leurs malades », nous semble avoir dit le mot juste :

« Sans nier, écrit l'auteur de *Port-Royal*[23], les singuliers accidents nerveux de Pascal et leur contrecoup sur son humeur ou sur sa pensée, ce qui nous paraît positif, c'est que, si malade des nerfs qu'on le voie, il demeure jusqu'à la fin dans l'intégrité de sa conscience morale et de son entendement. *Le reste nous échappe.* »

Le cerveau de Pascal resta toujours hors d'atteinte, alors que la maladie torturait, usait le reste de l'organisme.

Quant à sa croyance au pouvoir diabolique, dont certains lui ont fait grief, comment y trouverions-nous une infirmité de l'esprit, quand nous voyons, jusque dans le milieu du XVIII^e siècle, les médecins admettre, dans leurs rapports en justice, les possessions démoniaques[24] ?

Si, maintenant, nous reprenons l'observation clinique de Pascal, nous y verrons la confirmation éclatante de ce que nous venons d'énoncer : à savoir que, même au plus fort de la douleur, sa puissance cérébrale garda toute sa force.

On connaît l'épisode. Un mal de dents ôtait absolument le sommeil à Pascal depuis plusieurs semaines. Dans les longues nuits d'insomnie que lui occasionnait ce redoublement de ses maux, plusieurs problèmes lui revinrent comme d'eux-mêmes à l'esprit et, pour calmer ces souffrances, au lieu d'en détourner son attention, il s'y appliqua, au contraire, davantage. Remède, on en conviendra, qui suppose une volonté peu commune.

Un soir, donc, son ami et admirateur, le duc de Roannez, l'avait laissé très souffrant ; le lendemain, il venait prendre de ses nouvelles et le trouvait complètement débarrassé de sa névralgie. Comme il lui demandait le secret de sa guérison, Pascal le lui apprit, sans paraître y attacher autrement d'importance : le manuscrit de la *Roulette*, bien que conçu dans les affres les plus douloureuses, portait le sceau du génie.

Les *Pensées* furent les derniers vestiges d'une intelligence qu'abandonnait la vie. On peut suivre, sur ces ébauches, quelquefois pourtant si achevées, la faiblesse de la main qui ne pouvait suffire à les tracer. Ce n'est pas sans une respectueuse pitié qu'on voit, sur ces papiers informes, l'esprit s'arrêter au milieu d'une idée, la plume au milieu d'une phrase, quelquefois même au milieu d'un mot[25]. C'est qu'en effet, pour se servir des expressions de Mme Périer[26], « les infirmités de Pascal *ne lui donnaient plus un seul instant de relâche* ; en sorte que l'on peut dire que, dans ses quatre dernières années, *il n'a proprement pas vécu* ».

À trente-sept ans, le 10 août 1660, Pascal écrivait à Fermat : « Je suis si faible que je ne puis marcher sans bâton, ni me tenir à cheval. Je ne puis même faire que trois ou quatre heures au plus en carrosse... Les médecins m'ordonnent les eaux de Bourbon... »

Les maux de tête étaient continuels, les digestions de plus en plus pénibles. Pascal prenait, sans jamais témoigner de la moindre répugnance, tout ce que lui prescrivait ses médecins.

Sa dernière maladie, conte Mme Périer, qui nous en a conservé le véridique récit, commença par un dégoût étrange, qui lui prit deux mois avant sa mort. Il lui fut conseillé de s'abstenir de tout aliment solide et de se purger.

Le 2 juillet (1662), il souffrait d'une colique très violente, qui durait encore le quatrième jour ; il n'y avait, toutefois, ni fièvre, ni accélération du pouls. En dépit de l'optimisme des médecins, le malade ne se dissimulait pas la gravité de son état.

Le 8 août, la colique continuant, les médecins ordonnent les eaux, qui produisent un soulagement momentané. Mais, au sixième jour de la boisson, Pascal sentit « un grand étourdissement, avec une grande douleur de tête ».

Les médecins soutenaient que c'était la vapeur des eaux (*sic*) ; qu'il n'y avait nullement lieu de s'alarmer. « On ne sent pas mon mal, répliquait doucement Pascal ; on y sera trompé ; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. »

La céphalée augmentant, on provoqua une consultation. « Les médecins lui ordonnèrent de boire du petit-lait, assurant toujours qu'il n'y avait nul danger, et que ce n'était que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux. Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais. »

Dans la nuit du 17 au 18 août, « environ minuit, poursuit Mme Périer, il lui prit une convulsion si violente que, dans elle fut passée, nous crûmes qu'il était mort. Dieu suspendit, comme par miracle cette convulsion et lui rendit le jugement entier comme dans sa parfaite santé ».

Il eut le temps de recevoir le viatique en complète connaissance, de répondre distinctement à toutes les questions posées par l'ecclésiastique qui lui administrait les derniers sacrements. Après avoir prononcé ces paroles : *Que Dieu ne m'abandonne jamais !* il était, de nouveau, repris des convulsions, qui ne devaient plus le quitter : elles durèrent jusqu'à sa mort, qui survint au bout de vingt-quatre heures, le 19 août 1662, à une heure du matin.

Le procès-verbal d'autopsie est une pièce trop capitale, pour que nous ne la donnions pas dans son intégralité^[27].

Ses amis ayant fait ouvrir son corps, on lui trouva l'estomac et le foie flétris et les intestins gangrenés, sans qu'on pût juger précisément si ç'avait été la cause de cette terrible colique qu'il souffrait depuis un mois, ou si c'en avait été l'effet.

À l'ouverture de la tête, le crâne parut n'avoir aucune suture, si ce n'est peut-être la *lambdoïde* ou la *sagittale*, ce qui apparemment lui avait causé les grands maux de tête auxquels il avait été sujet pendant toute sa vie. Il est vrai qu'il avait eu autrefois la suture qu'on appelle *fontale*, mais comme elle était demeurée ouverte fort longtemps pendant son enfance, comme il arrive souvent à cet âge, et qu'elle n'avait pu se refermer, il s'étoit formé un *calus* qui l'avait entièrement recouverte et qui étoit

si considérable qu'on le sentoit aisément au doigt. Pour la suture *coronale*, il n'y en avoit aucun vestige.

Les médecins observèrent qu'y ayant une prodigieuse quantité de cervelle, dont la substance étoit fort solide et fort condensée, c'étoit la raison pour laquelle la suture *fontale* n'ayant pu se refermer la nature y avoit pourvu par un calus[28].

Mais ce qu'on remarqua de plus considérable, et à quoi on attribua particulièrement la mort de M. Pascal et les derniers accidents qui l'accompagnèrent, c'est qu'il y avoit au-dedans du crâne, vis-à-vis les ventricules du cerveau, deux impressions comme d'un doigt dans de la cire, et ces cavités étoient pleines d'un sang caillé et corrompu, qui avoit commencé à gangrener la dure-mère.

Quelle interprétation la science actuelle peut-elle donner des divers symptômes énumérés, pas toujours avec une suffisante précision, dans le document que l'on vient de lire ? « L'estomac et le foie, y est-il dit, étoient *flétris* et les intestins *gangrenés*. »

Devons-nous penser à de l'ulcère ou à du cancer ; ou bien à une lésion tuberculeuse ?

Nous pencherions plus volontiers vers la tuberculose, nous souvenant que Pascal avait eu, dans son enfance, le carreau, et aussi qu'il n'a jamais été signalé, par ceux qui l'observaient de près, qu'il ait jamais eu des vomissements sanglants, ou même alimentaires ; ni d'hémorragies intestinales, révélatrices d'un carcinome.

Cependant, peut-on affirmer que Pascal ait succombé à la tuberculose et plus particulièrement, à une entérite tuberculeuse, alors que la dernière crise de colique ne s'est pas accompagnée de diarrhée colliquative ? Comment, dès lors, expliquer le terme d'intestin gangrené ?

Selon le docteur Paul Savy, médecin des hôpitaux de Lyon, ce terme pourrait se comprendre de deux façons : « ou bien, il y avait des lésions de péritonite tuberculeuse étendue, et l'intestin étant recouvert d'exsudat, présentait un aspect qui explique le terme de *gangrène* ; ou bien (comme on le voit parfois au cours des péritonites tuberculeuses), les brides péritonéales avaient étranglé plus ou moins une anse, ce qui expliquerait les douleurs abdominales, plus violentes les derniers temps. »

Les deux lésions, intestinale et cérébrale, peuvent-elles être reliées ?

Selon notre distingué confrère, le point de départ de l'infection a dû se faire au niveau de l'intestin, soit sous l'influence du bacille tuberculeux, soit peut-être, plus probablement, sous l'influence de microbes secondaires associés (infections développées au niveau d'une anse en voie d'étranglement et de sphacèle). Il est vrai qu'il n'y a pas eu de fièvre ; mais ces lésions ne comportent pas forcément une grande élévation thermique.

Quoi qu'il en soit, la lésion cérébrale n'a débuté que quelques jours seulement avant la mort, et il est, dès lors, impossible de conclure, comme Lélut, à un ramollissement local, dans lequel ou autour duquel se serait fait quelque épanchement de sang.

Comme l'indique le docteur Navarre, rien, dans le récit de la longue maladie de Pascal, ne nous a donné, antérieurement à l'accident ultime du 19 août 1662, la notion d'une période prodromique, à plus forte raison d'un travail de ramollissement cérébral : pas d'affaiblissement graduel des facultés ; pas de monoplégie ou d'hémiplégie, l'ictus a précédé la mort de cinq jours seulement.

« Cette céphalée gravative, qui semble en rapport avec une compression graduelle du cerveau par une hémorragie ; cette convulsion, qui se déclare le quatrième jour de cette céphalée, qui laisse le malade pour mort et qui permet cependant le retour passager de l'intelligence ; enfin, ces conclusions subintrantes et finales font nécessairement penser à une lésion des méninges. »

Mais une hémorragie méningée a des antécédents, généralement, qui la préparent : alcoolisme, syphilis ou artériosclérose ; or, rien de tout cela n'a été constaté chez Pascal.

On n'est pas davantage autorisé à soupçonner une origine embolique, en l'absence de renseignements sur l'état du cœur.

Devra-t-on admettre une hémorragie pie-mérienne d'origine toxi-infectieuse ? Mais, observe M. Raymond Tripier, ces hémorragies sont bien rares, chez les cachectiques, qui « font » plutôt de l'encéphalite hémorragique.

Serait-ce alors une tumeur cérébrale, dont Pascal aurait été affligé ?

L'autopsie, si on eût eu, à l'époque, des notions plus étendues d'anatomie pathologique, aurait pu, seule nous donner des précisions à cet égard. Tout ce qu'on peut dire de plus positif, c'est que l'affection cérébrale à laquelle a succombé Pascal, n'est apparue que cinq jours avant sa mort. L'hypothèse de *ramollissement chronique*, ou celles, plus inattendues, de *neurasthénie* voire d'intoxication plombique doivent être désormais abandonnées.

Pour notre part, nous tenons pour le plus acceptable le diagnostic porté par le docteur Savy : *encéphalite hémorragique*, c'est-à-dire, inflammation hémorragique du cerveau, survenant sous le coup d'une infection, « *chez des sujets en pleine possession de leurs facultés intellectuelles, et surtout très jeunes* ».

Tel fut, selon nous, le « cas » de Pascal.

Notes :

1.↑ Lélut, *Annales médico-psychologiques*, v. 169.

2.↑ Voir dans le *Recueil d'Utrecht*, pp. 283 et suiv., le récit du miracle de la Sainte-Épine.

3.↑ *La Maladie de Pascal ; étude médicale et psychologique*, par le docteur P. Just Navarre. Lyon, 1911.

4.↑ D'après La Mothe Le Vayer, cité par L. Brunschwig, « les enfants tombés en atrophie que nous disons être en chartre se portent aux Chartreux tous les vendredis de l'année ». *Le Dictionnaire portatif de santé* (L. de B., 1771, 3e édit.) définit ainsi le mot *chartre* : « Dépérissement auquel sont sujets les enfants, qui les rend secs, hectiques et tellement exténués qu'ils n'ont plus que la peau sur les os. » « C'est une espèce de marasme particulier aux enfants, accompagné d'une langueur et d'une maigreur considérables et d'un ramollissement des os, qui les rend courbés et noués. » Et le *Dictionnaire de Richelet* ajoute à la définition du mot : « On s'adresse à Saint-Fenin. » Les lexiques modernes sont plus explicites. Pour Nysten, chartre serait le nom vulgaire du *carreau* : « Cette maladie, dit Littré, retardant le développement et tenant la petite malade comme en une chartre, en une prison. » De Vailly, les annotateurs de *La Curne de Sainte-Palaye*, Bescherelle, enfin Hatzfeld et Darmesteter concordent tous en faveur du *carreau*. C'est donc bien le *carreau* qu'a eu Blaise Pascal, conclut le docteur Just Navarre, qui reproduit les différentes opinions ci-dessus exposées.

5.↑ *Mémoire sur la vie de M. Pascal, écrit par Mlle Marguerite Périer, sa nièce*, publié par M. V. Cousin (*Pensées de Pascal*, éd. de 1843, 390 et suiv.), d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, supplément français, n° 1485, ancien fonds. Nous l'avons reproduit d'après Lélut, qui a fait quelques corrections au texte donné par V. Cousin, d'après celui qu'a emprunté Pr. Faugère à un manuscrit, autre, du récit en question.

6.↑ F. Lélut, *l'Amulette de Pascal*, 126.

7.↑ Voir dans les *Mémoires du Cardinal de Retz*, t. XLIV, de la collection Petitot (Paris, 1825), 133-136, un récit des plus singuliers, où le poète Voiture, Mme de Choisy, Mlle de Vendôme, M. de Brion, et Turenne lui-même sont en posture assez ridicule.

8.↑ C'est de cette époque que datent à peu près tous ses travaux les plus importants : ses *Nouvelles expériences sur le vide*, qu'il entreprit à Rouen, alors qu'il avait 23 ans ; sa fameuse expérience du Puy-de-Dôme, qu'il avait répétée à la Tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie ; ses *Traité sur l'équilibre des liqueurs, sur la pesanteur*, etc.

9.↑ Le repos au lit, les boissons abondantes, comme le fait observer notre confrère Navarre, un médecin moderne ne prescrirait pas mieux « pour désintoxiquer un rhumatisant ».

10.↑ Village situé à six lieues de Paris, près la forêt de Saint-Germain. (Note de Lélut.)

11.↑ Nous suivons le texte donné par Lélut. M. Giraud écrit « mors » au lieu de frein, M. A. Regnard, de même.

12.↑ V. Cousin, *Études sur Pascal*, 5e édition (Paris, 1857).

13.↑ V. Giraud, *Blaise Pascal* (Paris, 1900), 54.

14.↑ G. Lanson, *Hist. de la Littérature française*.

15.↑ *Port-Royal* (1846), t. II, 499.

16.↑ Lélut l'a reproduit, dans son ouvrage, avec la disposition typographique conforme à celle de l'original. (*Op. cit.* 154-155.)

17.↑ Lélut, 158.

18.↑ *Génie et Folie*, réfutation d'un paradoxe, par A. Regnard (Paris, 1899), 116.

19.↑ *Causeries du lundi*, XI, 192.

20.↑ Dans *Port-Royal*.

21.↑ Regnard, *op. cit.*, 122.

22.↑ P. Just Navarre, *la Maladie de Pascal*. Lyon, 1911.

23.↑ T. III.

24.↑ Devaux, *l'Art de faire des rapports en chirurgie*. Paris, 1743.

25.↑ Lélut, *loc. cit.*

26.↑ *Vie de Pascal*, 36, 38.

27.↑ D'après le *Recueil d'Utrecht*, XI^e pièce, 331 (cf. P.-J. Navarre, 108-109).

28.↑ D'après Gilles de la Tourette, Pascal aurait succombé « à des désordres intestinaux, peut-être à un *étranglement interne* ; les hémorragies de la dure-mère occasionnèrent peut-être les convulsions ultimes qui ne le quittèrent pas pendant les vingt-quatre heures qui précédèrent sa mort ». Mais ce que le neuropathologue note plus particulièrement, c'est, « outre le *calus* qui siégeait au niveau de la fontanelle antérieure, l'absence de certaines sutures, nettement notée dans la relation nécrosique, jointe à la persistance trop longtemps prolongée de cette fontanelle, observée pendant la vie ». Pour Gilles de la Tourette, il n'est pas douteux que Pascal fût atteint de troubles mentaux ; car « on sait, dit-il, quelle importance attachent aujourd'hui les aliénistes à ces déformations, à ces arrêts de développement de la boîte crânienne qui, gênant à leur tour le développement de certaines régions cérébrales, occasionneraient les troubles intellectuels observés pendant la vie. Mais la relation de cette autopsie est très succincte, les détails sont peu précis, et *il est difficile de dire comment était exactement conformé ce crâne qui présentait tant d'anomalies* ». Par contre, on possède un moulage du masque de Pascal, qui montre que « toute la moitié gauche de la face est le siège d'une atrophie qui, pour n'être pas très accentuée, n'en est pas moins très nette et présente ceci de particulier, qu'elle est générale et porte aussi bien sur les os que sur les parties molles... En résumé, conclut M. Paul Richer, consulté à ce propos, on peut comparer toute la moitié gauche du visage (de Pascal) à une médaille rendue *fruste* sous l'injure du temps et dont le type neuf et complet serait reproduit par la moitié droite ». *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1889, 196 et suiv.

MOLIÈRE

Dans une lettre qu'il me faisait l'honneur de m'adresser en 1896, le professeur Régis, dont on connaît les remarquables études psychiatriques, éveillant mon attention sur le cas de Molière, au point de vue de la psychologie morbide, insistait sur la distinction qu'il convenait d'établir entre l'hypocondrie grossière des êtres inférieurs, portant exclusivement sur la santé physique, les viscères, les fonctions excrémentielles, et l'hypocondrie élevée, intellectuelle, des êtres supérieurs, se traduisant par le mépris amer et subtil du monde et de l'humanité, dont l'immortel comique nous a laissé une si vivante description.

Les sujets de la première catégorie sont légion : ce sont ces neurasthéniques vulgaires, qui passent leur vie à se tâter, à s'étudier, à compter les battements de leur pouls, observant sans cesse comment ils mangent, comment ils boivent, comment... Vous nous devinez.

D'autres, d'une mentalité un peu supérieure, tout en se regardant encore manger, respirer et le reste, se regardent surtout sentir, penser, agir, fouillant jusqu'aux plus intimes replis de leur être, s'enfonçant de plus en plus chaque jour dans cette introspection douloureuse, qu'ils subissent plutôt qu'ils ne la provoquent, et à laquelle ils sont voués comme à un supplice éternel.

Et parmi ces derniers, il y a celui qui éprouve le besoin d'écrire, de raconter sa vie, de détailler ses angoisses et ses souffrances.

Enfin, il existe une troisième variété, que caractérisent le dégoût, le mépris de son semblable : c'est l'hypocondrie misanthropique, dont Molière a fait une peinture si exacte, et sans aucun doute, vécue.

Car la question ne se pose plus de savoir si l'auteur du *Misanthrope* ou du *Malade imaginaire* nous a livré un portrait d'après nature, dans les personnages d'Alceste et d'Argan ; ou si l'on se trouve en présence d'œuvres où l'imagination occupe seule la place.

La réponse, un contemporain^[1] nous l'a fournie dépourvue d'ambages : « Molière, dit-il, faisait d'admirables applications dans ses tragédies, où l'on peut dire qu'il y a joué tout le monde, *puisqu'il s'y est joué tout le premier...* ; c'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois. »

Trop de son âme est éparse dans son œuvre, pour qu'on ne la sente pas partout en elle. Il s'y offre, s'y livre avec tant d'abandon, qu'on n'a nulle peine à le retrouver ; il suffit de l'y aller chercher. N'aurions-nous pas les documents biographiques qui confirment cette assertion, nous n'aurions qu'à parcourir l'œuvre du dramaturge, pour étiqueter l'affection dont il souffrait.

Non point que ses pièces soient une autobiographie, à la manière des *Confessions* de Jean-Jacques ; nous devons, pour Molière, opérer une sorte de synthèse, reconstituer son dossier pathologique, en empruntant des traits à plusieurs des personnages qu'il a mis à la scène, et qui représentent les multiples aspects, les phases diverses de son mal.

Comme maints hypocondriaques de notre connaissance, Molière a commencé par la confiance exagérée en la médecine, pour finir par le scepticisme le plus absolu.

Il fut un temps où il lisait avec passion les ouvrages médicaux, s'entourait des avis de la faculté ; puis, après les médecins ordinaires, dont il notait les contradictions, recourait aux empiriques, aux charlatans, dont il devait reconnaître, après expérience, la science vaine.

Quand il écrivait *M. de Pourceaugnac*, Molière était assez préoccupé de l'hypocondrie pour la décrire avec une visible complaisance ; mais c'est surtout dans le *Malade* qu'il nous fait le tableau de l'hypocondrie crédule et docile dont il avait offert le vivant modèle ; il se vengeait de sa crédulité d'autrefois en la raillant.

« Lorsqu'un médecin, écrit-il, vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et de lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans ses fonctions, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus. »

Pourquoi prendrait-on des drogues ? « Cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal. »

Faut-il se désespérer ? Non, assurément, car si les médecins ne font que besoin inutile et souvent dangereuse, la nature corrige heureusement leurs écarts, pare aux conséquences de leur ignorance.

« Quand on est malade, il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leur maladie. »

Ce sont, n'en doutons pas, ses propres sentiments que Molière nous déclare. Il a épuisé les médications rationnelles ; il a essayé les traitements les plus singuliers ; il est, comme on dit, revenu de tout : il lui reste l'illusion tenace de ceux qui croient encore aux miracles. La nature en a bien fait d'autres !

Comme l'a clairement vu le professeur Folet^[2], son nihilisme thérapeutique était fait beaucoup moins de discernement scientifique que de découragement et de dépit ; et peut-être était-il dans la pleine vérité, quand il proclamait, d'une manière générale, que mieux valait, pour les malades, se fier à la nature médicatrice, que de se faire traiter par les méthodes en usage au dix-septième siècle.

Vous vous rappelez la scène entre Argan et Béralde.

Argan est un bourgeois égotant, qui importune tout le monde de ses plaintes continuelles, réclamant à tous les échos un remède à ses nombreux maux. Ce n'est pas un « malade imaginaire », car il souffre véritablement : c'est un névropathe, un neurasthénique, comme tous les médecins en ont observé et en observent quotidiennement. Argan ressemble, sous ce rapport, à Molière lui-même, le scepticisme en moins, car Argan a foi dans la médecine, bien qu'il n'ait pas trop lieu de se louer des médecins : mais ils sont à peu près les seuls à compatir à ses souffrances, ces suppôts de la faculté, que, dans l'entourage du malade, on accable de quolibets.

Quant à Béralde, il tient à se distinguer par ses invectives et ses épigrammes contre la profession. Béralde est de tous les temps. Il n'est pas un de nous, observait le professeur Debove, qui ne l'ait rencontré dans le monde, à l'heure du cigare.

C'est le gros industriel enrichi, ou le fonctionnaire bien appointé que la migraine ne tourmente pas, et dont la fâcheuse dyspepsie n'altère pas l'humeur. Si, par aventure vous êtes « chambré » par cet insupportable bavard, c'en est fait de vous : vous devez subir votre supplice jusqu'au bout.

« Ah ! vous êtes médecin ? » Sur un ton légèrement méprisant : « La médecine est une bien belle science... »

L'ironie va *crescendo* : « Parlez-moi de la chirurgie !... Elle marche à pas de géant, tandis que la médecine... »

Une moue dédaigneuse accompagne ces derniers mots.

« Moi, j'ai un système, qui m'a toujours réussi : je ne contrarie pas la nature. » Le jabot s'est enflé et le ton est devenu solennel.

Entendez, maintenant, le dialogue d'Argan et de Béralde.

Argan. – Raisonons un peu, mon frère ; vous ne croyez donc pas à la médecine ?

Béralde. – Non, mon frère ; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

Argan. – Quoi ! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde et que tous les siècles ont révérée ?

Béralde. – Bien loin de la tenir véritable, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre

Argan. – Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

Béralde. – Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici où les hommes ne voient goutte, et que la nature (*toujours cette*

bonne nature) nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

Mais alors, interrompt l'infortuné Argan, les médecins n'en sauraient pas plus que vous et moi ?

– Ils savent, réplique tout aussitôt Béralde, « ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas grand-chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil qui nous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets ».

On ne s'étonne pas que Molière, qui personnifie la raison et le bon sens, ait raillé la médecine traditionnaliste et les cérémonies grotesques dont il avait eu le spectacle sous les yeux ; mais à travers ses sarcasmes, se devine l'amertume du malade qui n'a pas eu à se trop louer des soins qu'il a reçus.

Si, dans Argan, se révèle l'hypocondriaque inférieur, dont nous avons donné la définition, celui dont la maladie principale est de se croire malade, dans *Alceste* nous reconnaissons le neurasthénique supérieur, le désenchanté qui maudit l'existence et ses misères, le pessimiste au caractère chagrin qui, sans aller jusqu'à se vouloir détruire, aspire à vivre loin du monde, à fuir dans un désert ; qui, ne pouvant supporter ni la fausseté des hommes, ni la trahison des femmes, ira chercher, sur la terre, un endroit écarté,

Où d'être un honnête homme on ait la liberté.

Le neurasthénique misanthrope souffre de voir les hommes se bien porter, être gais, heureux, tandis qu'il est triste et se lamente sur sa destinée.

Sans chercher à établir si Molière a voulu peindre, sous les traits d'*Alceste*, le duc de Montausier ou... Pascal, il est indiscutable que de nombreux points de ressemblance relient l'auteur à son œuvre ; c'est ce qu'a fait nettement ressortir le docteur Vialard, un élève du professeur Régis, dont l'*Essai médical sur Molière* dépasse l'habituelle portée des œuvres de débutants.

Au moment où le rideau se lève, Alceste est assis à l'écart, solitaire. Cette recherche de la solitude, remarque très justement notre confrère, cet amour de l'isolement a frappé tous les contemporains du grand comique. On sait qu'il aimait sa retraite d'Auteuil ; qu'en société, il se mêlait peu aux conversations : ce qui lui avait fait donner le surnom de « Contemplateur ».

Comme tous les neurasthéniques, on le surprenait souvent « dans la posture d'un homme qui rêve ». Son mutisme, en dehors du théâtre, faisait l'étonnement de ceux qui l'avaient entendu rire sur les tréteaux.

Mais il suffit de voir son image, pour le deviner triste ; et ses commentateurs n'ont pas manqué de mettre en relief cette particularité frappante de sa physionomie. Qu'il s'agisse du crayon de Chantilly, ou de la toile de Mignard, l'impression est pareille, « l'œil languissant, le front ridé, les joues creuses, le pli des lèvres dénotent la souffrance ; la tête semble plier sous le poids d'une irrémédiable fatigue ».

Neurasthénique mélancolique, Alceste-Molière se plonge, avec une sorte de joie amère, de jouissance douloureuse, dans l'abîme sans fond de ses idées de tristesse. Il s'y attarde à plaisir et défend qu'on l'arrache à sa contemplation intime.

Il n'est pas jusqu'à son irritabilité, cette propension à se mettre en colère pour des riens, qu'on ne retrouve chez l'écrivain du *Misanthrope*. « Il était, nous dit son biographe Grimarest, devenu incommode par son exactitude et son arrangement ; il n'y avait personne, quelque attention qu'il eut, qui y pût répondre ; une fenêtre ouverte ou fermée, un moment d'avant qu'il eût ordonné, le mettait en convulsions ; il était petit dans ces occasions. »

Dans le pamphlet d'*Élomire hypocondre*, qui contient une bonne part de réalité, sont notés cette instabilité d'humeur, ces accès de violence intermittente.

La consultation demandée par Élomire à Bary et à l'Orviétan, les deux charlatans, dégénère vite en querelle, et Élomire, n'y tenant plus, s'emporte :

Je n'enrage pas moins, ventre ! et si ce n'étoit
Que vous êtes chez moy, le gourdin trotteroit.

Si Lazarile ne s'interposait entre eux, les querelleurs en viendraient aux prises.

Lazarile parle le langage de la sagesse.

Ah ! songez à vos maux

Et vous ressouvenez que, par cette colère,

Vous perdez un secours qui vous est nécessaire.

Plus loin, Lazarile, poursuivant sa tentative de conciliation, aux trois quarts réussie :

Mais pourquoi quereller, et par un pur caprice,

Des gens venus exprès pour vous rendre service ?

Après sa crise, Élomire, resté seul avec Lazarile, est tout interdit et confus : c'est la dépression, succédant à l'excitation, que tous les psychiatres ont observée et notée.

« La colère neurasthénique, ainsi parlent les neurologues, est le type de ce genre de phénomènes faits d'une ascension brusque suivie bientôt d'une dépression marquée. Le déprimé qui se querelle peut, en un clin d'œil, et sous les plus futiles prétextes, s'exalter aux pires paroxysmes ; mais la détente est prompte et radicale ; tout de suite, elle le ramène à l'étonnement, à la honte de ce qu'il a pu faire, au regret d'avoir dépassé la mesure, d'avoir peiné son adversaire, à la peur de s'en être fait un ennemi, et voilà notre névropathe bientôt revenu à son habituel bas-fond de crainte, de torpeur mentale, d'humilité et de douceur presque tendre. »

Cette description clinique, nous pouvons, sans trop de témérité, l'appliquer à Molière ; du moins présente-t-elle des analogies frappantes avec le portrait que nous en donnent des scoliastes favorablement prévenus.

« Il s'emportait, nous dit Loiseleur^[3], pour une vétille, lui, l'homme bon, l'homme aimable et pitoyable ; il était pris de soudaines et rageuses impatiences : un rien l'exaspérait. Pour un bas mis à l'envers et que Provensal (son valet) lui mettait du mauvais côté, parce que, après l'avoir tiré, il y enfonçait le bras et le retournait à nouveau, il décocha un jour un tel coup de pied au valet, que le malheureux en tomba à la renverse. »

Ici nous devons ouvrir une parenthèse.

On a pris texte d'une phrase tirée de la source même où nous avons puisé, pour faire de Molière un... épileptique !

Notre merveilleux Molière, affirme le docteur Gélineau, dans une revue qu'il passe des épileptiques célèbres[4], a eu également des accès comitiaux : *la chose est certaine*, et son biographe, Grimarest, nous dit que *ses convulsions l'empêchaient de travailler quelquefois pendant quinze jours*. C'est après avoir subi *plusieurs atteintes de cette maladie*, à l'époque où il préparait sa comédie-ballet de *Psyché* pour Louis XIV, qui voulait y jouer un rôle, qu'incapable de terminer sa pièce dans le délai fixé, Molière appela à Paris, à son aide, notre vieux Pierre Corneille. Corneille s'empressa d'accourir de Rouen et termina heureusement la pièce, qui fut prête au jour dit et remise au Roi qui, comme on le sait, n'aimait pas attendre.

Notre confrère Gélineau va plus loin : à l'entendre, on a beaucoup et vainement disserté sur le désaccord qui régnait entre les époux Molière ; les raisons de l'antipathie de Mme Molière pour son mari sont pourtant bien simples : « L'effroi invincible et le dégoût qu'inspire à un certain nombre de femmes la vue d'un mari épileptique, agité de mouvements désordonnés et la figure hideusement convulsée, suffisent pour faire comprendre l'aversion de la Béjart pour son malheureux mari. » Sans nier la vraisemblance d'un tel diagnostic, la pénurie de documents qui servent à l'étayer doit nous garder d'assertions aussi formelles.

Chez Molière, on constate surtout des désordres gastro-intestinaux qu'améliore un régime adapté à son tempérament ; et si l'on relève quelques vertiges, ils sont certainement dus à de l'auto-intoxication plutôt qu'au *morbus sacer*.

Sa maladie principale, nous la connaissons : c'est la tuberculose, dont le germe, grâce au surmenage, aux chocs moraux, s'est développé dans un terrain préparé par l'hérédité.

Les différences d'âge, de caractère et d'humeur qui existaient entre Molière et sa femme, expliquent assez leur désaccord, sans qu'on soit obligé d'en chercher des motifs compliqués.

Les cris de fureur jalouse, les plaintes angoissées d'Arnolphe, sont simplement humains ; y déceler un élément morbide, y découvrir surtout des signes d'épilepsie, c'est manifestement exagérer le pli de déformation professionnelle que beaucoup d'entre nous ne parviennent pas toujours à faire oublier.

La neurasthénie de Molière justifie amplement son irritabilité ; son inquiétude anxieuse ne reconnaît pas, elle-même, d'autre cause. Entendez-le se plaindre à son ami Chapelle, qui cherche à le consoler, à le détourner de ses tristes pensées :

« Je voudrais des marques d'amitié, pour croire que l'on en a pour moi et que l'on eût plus de justesse dans sa conduite, pour que j'eusse l'esprit tranquille. Mais ma femme, toujours égale et libre dans la sienne, qui serait exempte de tout soupçon pour tout autre homme moins *inquiet* que je ne le suis, me laisse impitoyablement dans mes peines... Je suis le plus malheureux des hommes et je n'ai que ce que j'ai mérité. »

Comme tous les neurasthéniques, Molière concentre toute sa pensée sur l'affection qui le tourmente ; ses réflexions le ramènent toujours vers son mal et aussi vers ceux qui n'ont pu enrayer sa marche. S'il fait amende honorable à la médecine, comme dans la préface de *Tartuffe*, cette atténuation de critique coïncide avec une amélioration de son état. Si l'on admet qu'il s'est peint, au moins partiellement, dans Argan, on retrouvera, dans ce personnage, les principaux éléments du *syndrome neurasthénique*.

Tous les auteurs qui se sont occupés de la question ont signalé la fréquence des troubles gastro-intestinaux dans la neurasthénie, et, plus spécialement, de la constipation, qui en est une des manifestations les plus banales. Or, les purgations et les clystères reviennent fréquemment dans la pièce précitée.

Argan, à maintes reprises, accuse des douleurs dans le ventre, « comme si c'était des coliques ». Il se plaint de sa faiblesse, de lassitude par tous les membres.

Beaucoup de neurasthéniques, même parmi ceux qui ne sont pas très sérieusement atteints, ont des mouches volantes devant les yeux, leur vision est troublée : or, écoutez Argan : « Il me semble, parfois, que j'ai un voile devant les yeux[5]. »

Ailleurs, il nous confesse qu'il a, « de temps en temps, des douleurs de tête ». Qui ne reconnaît la céphalée gravative, le « casque » des neurasthéniques ?

Comme ces derniers, il dort mal, et pour ses fréquentes insomnies il abuse quelque peu des « juleps hépatiques, soporatifs et somnifères ».

Nous avons dit son irritabilité, son inquiétude. Il observe l'action des médicaments qu'on lui fait prendre, retient les moindres détails des prescriptions qu'on lui fait. « Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?... Ai-je fait de la bile ?... M. Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze allées et douze venues : mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large. »

Son anxiété va jusqu'à la minutie ridicule : « Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ? »

Il a des phobies irraisonnées : « N'y a-t-il pas quelque danger à contrefaire la mort ? »

Alors même que Molière ne serait pas l'original dont Argan est, si l'on veut, la caricature, déformée pour les besoins de l'optique théâtrale, il mettrait en public son cœur à nu, comme s'il avait voulu, par un raffinement dont seuls sont capables les esprits supérieurs, en jouant avec sa propre douleur en augmenter l'âpreté.

Les comédies de Molière, la démonstration en est faite depuis longtemps, sont des sortes de confessions. Molière se retrouve non seulement dans Argan, mais encore dans Alceste, dans Arnolphe.

C'est le propre d'un neurasthénique de crier ainsi ses peines, ses tristesses les plus cachées, ses misères les plus secrètes.

Comme l'a dit Arsène Houssaye, Molière aimait trop ses larmes pour être consolé. *Il y a des enfers plus aimés que les plus beaux paradis ; il y a des amertumes plus douces que les rosées de l'Hymette.*

Notes :

1.↑ Registre de Varlet de Lagrange : préface de l'édition de 1682.

2.↑ *Molière et la médecine de son temps.*

3.↑ *Les Points obscurs de la vie de Molière.*

4.↑ *Chron. méd.*, 15 septembre 1900, 552.

5.↑ *Le Malade imaginaire*, acte I, scène IV.

6.

Quand on se dispose à soumettre à la dissection certains des personnages qui ont illustré la littérature ou l'histoire, on est saisi de l'effroi que l'on ressent à la vue d'une force de la nature, d'une de ces montagnes géantes qui vous écrasent de leur masse imposante.

Comme l'écrivait Thiers, à propos de Napoléon, « ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes » ! Cette « anatomie morale » des surhumains passe, aux yeux du grand nombre, pour une sorte de profanation sacrilège, et si nous n'étions soutenu par l'idée d'éclairer leur psychologie par l'étude de leur physiologie et de leur pathologie, nous aurions peine à vaincre des répugnances dont la légitimité est, d'ailleurs, contestable.

Veut-on fixer la personnalité intellectuelle d'un sujet comme Chateaubriand, pénétrer son caractère, les sciences biologiques sont d'un trop grand secours pour que l'on se prive de leur appui.

Non point que l'auteur de *René* ait été sous la domination continue d'influences morbides ; mais, comme toute créature humaine, celle-ci a eu ses tares, elle a eu sa part de névrose et il faut bien admettre que « la tristesse extrême... qui le désola pendant une période de sa vie, alluma pour une part le flambeau du génie dans certaines de ses créations... comme un amour réel inspire l'écrivain érotique, comme la haine donne du souffle au pamphlétaire^[1] ».

Dans une étude sur l'ennui, le docteur Émile Tardieu range Chateaubriand dans la catégorie des ennuyés *par épuisement*. Sans doute était-il déjà épuisé en venant au monde, car il nous confesse qu'il n'était pas « à une nagée du sein de sa mère », que déjà les tourments l'avaient assailli : mais ce n'est là que fiction poétique ou rhétorique affectée.

Si l'auteur de *René* a voulu prétendre qu'il fut mélancolique dès l'enfance, qu'il l'était même, en germe, dès la naissance, nous pouvons tenir son aveu pour véridique.

« Quand il a neigé sur le père, a dit le poète, l'avalanche est pour l'enfant. » Or, le père de Chateaubriand avait, outre un orgueil sans limites, des étrangetés de

caractère, une inégalité d'humeur qui faisaient trembler tout le monde à son approche.

« Une seule passion dominait mon père, lit-on dans les *Mémoires d'outre-tombe* : celle de son nom. Son état habituel était une tristesse profonde, que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par des emportements. Avare, dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat ; hautain, aux États de Bretagne, avec les gentilshommes ; dur avec ses vassaux, à Combourg ; taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la *crainte*. »

Chateaubriand a fait, de son père, un portrait gravé au burin ; on évoque ce vieillard « dur et sévère, au nez aquilin, à la lèvre pâle et mince, aux yeux enfoncés^[2] ». Son mutisme obstiné, et, par assauts, ses colères brusques, son verbe cinglant, courbant tout le monde sous son autorité, comme tout cela est marqué !

L'épouse et les enfants étaient « transformés en statues » par sa seule présence, ou « saisis de terreur » en l'entendant venir. Des heures s'écoulaient, sans qu'une parole fût prononcée ; à peine osait-on chuchoter quelques mots à voix basse, quand le comte de Chateaubriand était à l'autre bout de la salle.

« De quoi parliez-vous ? » s'écriait-il brusquement, quand il surprenait une conversation entre le frère et la sœur. Ceux-ci ne répondaient rien. « Il continuait sa marche ; le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent... » C'est parlant de son père que Chateaubriand a dit qu'il lui faisait éprouver « les affres de la vie ».

La morosité augmentait avec l'âge ; la vieillesse raidissait son âme comme son corps ; il épiait sans cesse son fils pour le gourmander.

« Sous les regards de mon père, écrit Chateaubriand, je demeurais immobile et la sueur couvrait mon front... Le caractère de mon père, un des plus sombres qui aient été, a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse et décidant du genre de mon éducation. »

Et ailleurs, il trace ces lignes non moins significatives :

« De ce caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie... La dure éducation que je reçus a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née, chez moi, de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. »

Le vieux gentilhomme n'était pas seulement un lypémanique ; il avait des hallucinations dont une, au rapport de son fils, fut des plus nettement caractérisées.

« Un soir de décembre, conte Chateaubriand, écrivant près du feu, dans la grande salle du château de Combourg, une porte s'ouvre derrière lui ; il tourne la tête et voit un homme qui le regarde avec des yeux flamboyants. M. de Chateaubriand se lève, armé d'énormes pincettes, mais l'homme avait disparu !... »

S'il avait hérité de son père sa mélancolie et son orgueil^[3], l'auteur de *René* tenait de sa mère « l'imagination prodigieuse » qui a tant contribué à former son style enchanteur, sa prose magnifique.

« Ma mère, écrit-il, aimait la politique, le bruit, le monde. Elle rapportait chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre ; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice ; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours... »

Avec tout cela, d'une distraction inconcevable : son fils ne la rencontra-t-il pas un matin dans la rue, portant une de ses pantoufles sous son bras, en guise de livre de prières !

« Elle me faisait de beaux contes en vers, qu'elle improvisait », relate-t-il à un autre endroit ; et l'on devine quelle joie c'était pour l'enfant, de se bercer de ces chimériques récits ; joie que partageait sa sœur Lucile, « douce créature, camarade de ses études, compagne de ses jeux, confidente de ses chagrins, de ses inspirations, de ses espérances^[4] ».

N'a-t-on pas osé prétendre que Chateaubriand s'est complu à raconter la passion incestueuse de sa sœur ; de même qu'on a reproché à Lamartine d'avoir décrit, dans tous ses détails, la beauté physique de sa mère^[5] ? On a volontairement oublié que l'on était alors en pleine crise romantique.

Qui prendrait, au sens littéral, les déclamations des poètes ou les autobiographies des romanciers de cette époque, risquerait fort d'être dupe. Comme l'a fait ressortir notre

distingué confrère Évariste Michel, dans la pénétrante étude qu'il a consacrée à l'interprétation médico-psychologique du caractère de Chateaubriand, les deux enfants « Lucile et François, étaient tout l'un pour l'autre ; ils s'aimaient d'une profonde tendresse, et cette intimité, pourtant si naturelle et si pure, a créé la plus regrettable des équivoques ».

Cette équivoque doit être dissipée. L'attachement profond et partagé que Chateaubriand conçut pour sa sœur Lucile, ne saurait être suspecté. « Ici tout fut absolument irréprochable », dit avec pleine raison le docteur Masoin, et *rien* ne prouve que la jeune fille soit « l'héroïne voilée d'un triste roman, encore qu'un caprice littéraire aurait voulu nous la présenter sous le nom d'Amélie. Sa vie tout entière est si haute, si digne, si pure que l'on ne doit même pas s'arrêter à un soupçon qui serait outrageant pour sa mémoire ».

Devenue par son mariage Mme de Caud, Lucile de Chateaubriand, ne tarda pas à perdre son mari et, dès ce moment, sa mélancolie s'aggrava de la manie des persécutions. Elle devint violente, impérieuse, même avec son frère qu'elle adorait, et avec l'ami de son père, le poète Chênedollé, qu'elle jeta dans le plus sombre désespoir.

Le génie de Lucile et son caractère, ainsi s'exprime Chateaubriand, étaient arrivés presque à la folie de J.-J. Rousseau ; et il ajoute :

« Il lui prenait des accès de pensées noires, que j'avais peine à dissiper. À dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années... Tout lui était souci, chagrin, blessure : une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers... »

« De la concentration de l'âme, dit-il encore, naissaient, chez ma sœur, des effets d'esprit extraordinaires ; endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. »

« Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait les heures au silence ; Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule : elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains[6]... »

L'hallucination est des plus manifestes.

« Elle avait, d'ailleurs, la manie de Rousseau sans en avoir l'orgueil ; *elle croyait que tout le monde était conjuré contre elle.* »

Cette imagination exaltée, cette sensibilité morbide, cette variabilité d'humeur, un prosateur délicieux autant qu'analyste subtil les a bien mises en relief. « Elle était, dit Anatole France, parlant de Lucile, impétueuse, fantasque, pleine de contradictions, s'attachant à des riens, prête à tous les mouvements et multipliant les exigences ; sentimentale et défiante, se croyant sans cesse épiée, universellement persécutée, elle était parfaitement insociable. Elle cachait son adresse à ses amis, et ne trouvait jamais le cachet assez intact. »

Le sentiment et la désolation de sa déchéance ont arraché à Lucile de Chateaubriand les plus pathétiques accents qu'ait exhalés un cœur humain. Dans un intervalle de lucidité, elle écrivait à son frère :

« Si tu me revois, je crains que tu ne me retrouves qu'entièrement insensée ; ne te fatigue, ni de mes lettres, ni de ma présence : pense que, bientôt, tu seras délivré de mes importunités. Ma vie jette sa dernière clarté, lampe qui s'est consumée dans les ténèbres d'une longue nuit, et qui voit naître l'aurore où elle va mourir... Dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami ; jamais tu ne m'as coûté une larme... Dieu ne peut plus m'affliger qu'en toi, je le remercie du précieux et cher présent qu'il m'a fait en ta personne, et d'avoir conservé ma vie sans tache ; voilà tous mes trésors. Je pourrais prendre pour emblème de ma vie la lune dans un nuage, avec cette devise : "Souvent obscurcie, jamais ternie." »

L'infortunée sentait sa fin approcher ; peut-être se préparait-elle à hâter un dénouement qui n'arrivait pas assez tôt à son gré. Il paraît prouvé, en effet, qu'elle mit un terme, par le suicide, à une existence qui lui était à charge. Chênedollé, qui en était resté fort épris, pouvait, seul, exprimer un doute :

« Je crains, s'écrie-t-il dans un accès de désespoir, qu'elle n'ait attenté à ses jours. Grand Dieu, faites que cela ne soit pas, et ne permettez pas qu'une si belle âme soit morte votre ennemie ! »

Lucile avait été la sœur chérie, celle sur qui Chateaubriand avait reporté le meilleur de son cœur ; une autre de ses sœurs semble avoir été marquée de la griffe de la folie.

Julie de Chateaubriand, après avoir été sous le nom de comtesse de Farcy, une beauté des plus remarquées[7], avait quitté, en pleine jeunesse, le monde et sa dissipation, pour tourner à l'ascétisme, s'absorbant en une piété exagérée, en des pratiques dont l'austérité ne tarda pas à amener un dépérissement rapide, auquel sa santé délicate ne put longtemps résister. Elle reconnaissait, sur la fin de sa vie, avoir poussé trop loin l'amour de la pénitence : c'est elle qui, se reprochant des restes de beauté, l'éclat de son esprit, disait ces mots, qui peignent une âme : « Il faut que je m'éteigne ! »

Comme le fait observer un des biographes de Chateaubriand et de ses entours[8], le père, Lucile et René s'expliquent mutuellement : ils expliquent Julie, la sainte Mme de Farcy. Sainteté à part, on retrouve la *tendance héréditaire*, la marque de famille et jusqu'à l'insociabilité de Lucile dans les pénitences de Julie.

Pourquoi tel enfant est-il soumis aux lois de l'hérédité et pourquoi tel autre y échappe-t-il plus ou moins complètement ? Ne cherchons pas à pénétrer ce mystère. Contentons-nous de constater un fait, que nous ne saurions avoir la prétention d'expliquer.

Quand Chateaubriand vit le jour, son père avait atteint la cinquantaine. Avant François, étaient nés quatre enfants, qui, tous les quatre avaient péri de bonne heure, « d'un épanchement au cerveau », probablement une méningite, mais nous n'avons à cet égard que de vagues conjectures.

Dans la suite, étaient nés successivement cinq autres enfants, sans compter François : *Jean-Baptiste*, qui sera conduit à l'échafaud dans la même voiture que M. de Malesherbes, le vénérable défenseur de Louis XVI[9] ; puis, quatre sœurs, dont deux nous sont connues : *Julie-Marie-Agathe*, née le 2 septembre 1763, mariée au comte de Farcy, morte le 26 juillet 1799 ; et *Lucile-Angélique*, née le 7 août 1764, mariée à M. de Caud, morte le 9 novembre 1804.

La troisième avait non *Bénigne-Jeanne* : née le 31 août 1761, elle avait été unie à M. de Québriac, puis à M. de Châteaubourg[10].

Enfin la quatrième, *Marie-Anne-Françoise*, née le 4 juillet 1760, mariée le 11 janvier 1780 à Jean-Joseph Geffelot, comte de Marigny, s'était retirée à Dinan, couvent des Dames de la Sagesse, où elle mourut, le 18 juillet 1860, dans sa cent et unième année[11].

Sans présenter un exemple de longévité aussi remarquable, François de Chateaubriand peut cependant être rangé parmi les macrobites, puisqu'il devint plus

qu'octogénaire ; et cela, en dépit de nombreux incidents morbides et d'une carrière passablement agitée.

Dernier-né d'une famille nombreuse, ce cadet de Bretagne était destiné à la vie nomade et aventureuse.

Après avoir terminé ses humanités au collège de Dol, où il eut, dit-on, pour condisciple son compatriote Broussais[12], le jeune Chateaubriand ne rêva plus que les grands espaces. Ce rêve, il ne l'accomplira que quelques années plus tard, après la mort de son père.

La troisième année de son séjour au collège de Dol avait été marquée par la révolution d'âme et de sens qu'amène d'ordinaire la puberté. C'est alors que deux livres tombèrent entre ses mains, un Horace non expurgé et le livre des *Confessions mal faites*, lui révélant certains secrets de la nature dont la connaissance produisit en lui le plus vif émoi.

Il entrevoyait, d'une part, la volupté avec ses secrets, pour l'enfant incompréhensibles, et, de l'autre, la mysticité délirante préparant ses bûchers ou ses chaînes. Il en perdit le sommeil ; arrivait-il à s'endormir, c'était en balbutiant des phrases incohérentes.

Avec son imagination exaltée, il s'était créé un fantôme d'amour et, pendant deux ans, il fut en proie à un véritable délire.

« Je me composais, avoue-t-il sans fausse honte, une femme de toutes les femmes que j'avais vues. Cette charmeresse me suivait partout, invisible ; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel ; elle variait au gré de ma folie... Pygmalion fut moins amoureux de sa statue...

« Les paroles que j'adressais à cette femme auraient rendu des sens à la vieillesse, et réchauffé le marbre des tombeaux. Ignorant tout, sachant tout, à la fois vierge et amante, Ève tombée, l'enchanteresse par qui me venait ma folie, était un mélange de mystère et de passion : je la plaçais sur un autel et je l'adorais... je trouvais à la fois, dans ma création merveilleuse, toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme ; accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence, j'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le

nuage, le vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité. »

Et plus loin :

« Je parlais peu, je ne parlai plus ; j'étudiais encore, je jetai là les livres ; mon goût pour la solitude redoubla. J'avais tous les symptômes d'une passion violente ; mes yeux se creusaient ; je maigrissais, je ne dormais plus... »

Un aliéniste, sans plus attendre, aurait déjà formulé le diagnostic *d'érotomanie*, avec dépérissement et insomnie ; le tableau de ces sortes de malades tel que l'a tracé magistralement Benjamin Ball, s'applique de tous points à Chateaubriand. Le savant n'a fait que traduire en prose vulgaire les élans passionnés, l'exaltation amoureuse, l'enthousiasme lyrique de l'auteur de *René*.

Après le poète, écoutons le clinicien :

« L'enfant n'est plus, l'adolescent commence, et les idées, les penchants et les goûts subissent une métamorphose complète, sous l'influence d'une véritable invasion de sentiments et d'instincts nouveaux. L'individu s'affirme et la notion du moi paraît dans toute son ampleur. Mais cette transformation radicale, loin de s'opérer toujours en silence et dans le calme d'une évolution régulière, donne souvent lieu à des orages violents.

« Il est, en effet, deux types parmi les enfants qui arrivent à la puberté : les uns sont paisibles et, chez eux le changement s'opère sans secousse ; les autres sont agités ; ils ont des crises de tristesse, qui se manifestent par des pleurs, par de la mélancolie, par le *tædium vitæ*, enfin par des impulsions au suicide^[13]... »

Cette impulsion au suicide, nous la retrouvons chez le sujet de l'observation que nous présentons en *raccourci*. Dans une heure de défaillance, Chateaubriand eut un jour, la pensée d'un homicide volontaire.

« Je possédais, nous dit-il, un fusil de chasse, dont la détente usée partait souvent au repos ; je chargeai le fusil de trois balles et je me rendis dans un endroit écarté du grand mail ; j'armai le fusil, introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre terre ; je réitérai plusieurs fois l'épreuve : le coup ne partit pas.

L'apparition d'un garde suspendit ma résolution... la fièvre me saisit, je fus six semaines en péril. »

Une autre fois, il conte qu'à Saint-Malo, assis sur la pointe du cap Lavarde, il eut la tentation de se laisser choir dans l'eau.

Cet appétit de la mort, à maintes reprises il le manifestera :

« Que faisais-je dans ce monde, s'écrie-t-il dans un moment de désespérance ; puisqu'enfin je devais passer, ne valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure, que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour ?... Au temps des erreurs de ma jeunesse, j'ai souvent souhaité de ne pas survivre au bonheur ; il y avait dans le premier succès un degré de félicités qui me faisait aspirer à la destruction. »

Sainte-Beuve a écrit : « René commence par où Salomon finit : par la satiété et le dégoût[14]. » Il semble, au contraire, que René ait commencé par le désir le plus ardent et que, faute de le pouvoir satisfaire, il ait trouvé inutile de poursuivre une chimère insaisissable et ait été pris de la tentation d'en finir avec l'existence. Les médecins qui ont traité de la psychopathie sexuelle n'ont pas manqué de constater l'association des désirs, à l'âge de la puberté, avec un penchant voluptueux pour le suicide[15].

La cause principale de la mélancolie précoce de Chateaubriand vient, a-t-on dit, « de l'intensité de son désir d'amour, qui se leva brûlant dans un tempérament de feu et dans son imagination exaltée » : *Quand je peignis René*, écrit, en un jour de franchise, Chateaubriand, *j'aurais dû demander à ses plaisirs le secret de mes ennuis*[16].

Cette tristesse, elle reconnaissait, à la vérité, une double origine : l'influence héréditaire et l'action du milieu.

Combourg, avec ses donjons sinistres, avait contribué à la développer, plus encore qu'à la produire. La vie solitaire que l'enfant avait menée au château familial, l'éducation sévère qu'il avait reçue, les longues promenades et les rêveries dans les bois, toute cette atmosphère constituait un bouillon de culture éminemment favorable.

« On peut aimer l'ennui, y vivre comme le poisson dans l'eau et c'est ce qui m'arriva[17]... L'ennui m'a toujours dévoré, je voudrais n'être pas né. » Ces phrases reviennent sous sa plume, à la manière d'un *leitmotiv*.

Le 31 décembre 1811, exilé dans son ermitage de la Vallée-aux-Loups, loin du monde et de son tourbillon, Chateaubriand, se reportant par le souvenir aux circonstances qui avaient accompagné sa naissance, tracera ces lignes, empreintes d'une si douloureuse mélancolie :

« La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville et à travers les fenêtres de cette chambre, on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils... *J'étais presque mort quand je vins au jour.* Le mugissement des vagues soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris. On m'a souvent conté ces détails ; *leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire.* Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère *m'infligea la vie*, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le père infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances, pour placer dans mon berceau l'image de mes destinées... »

Toute sa vie, la même hantise le poursuivra. À peine vient-il de se marier, qu'il appréhende les conséquences naturelles du mariage. « J'allais m'exposer à donner la vie, moi, qui regardais la vie comme le présent le plus funeste ! » Et, dans une autre circonstance, si l'expression change, la pensée reste identique : « Je n'assiste pas à un baptême ou à un mariage sans sourire amèrement ou sans éprouver un serrement de cœur... *Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme.* »

Il faut dire, à sa décharge, que Chateaubriand s'était marié à son corps défendant. Il n'avait ni la vocation du mariage, ni manifesté le désir de posséder celle qu'on lui destinait pour femme. « L'affaire, dit-il, fut conduite à mon insu^[18]... Je ne me sentais aucune qualité de mari. »

Mme de Chateaubriand était loin, cependant, d'être dépourvue sous le rapport du cœur et de l'esprit. Son mari lui reconnaissait un esprit original et cultivé ; elle était instruite, écrivait de la manière la plus piquante et racontait à merveille. « Lorsqu'elle nous trouvait écrivant ou lisant, raconte un des secrétaires de Chateaubriand, elle se jetait sur une bergère, où sa petite personne maigre, mince et courte disparaissait presque tout entière. Avec sa petite voix grêle, elle rompait le silence et se livrait à

tous les spirituels, les mordants, espiègles et gentils propos d'une femme du monde. Impossible, quand elle le voulait bien, d'entendre rien de plus piquant, de plus gracieux : c'était un prisme aux couleurs inattendues, un diamant aux facettes, aux miroitations infinies. » Pour plusieurs chapitres des *Mémoires*, elle avait été plus qu'un conseiller, une collaboratrice. En mainte occasion, elle avait tenu la plume, et, soit que Chateaubriand fût trop pressé de travail, soit qu'il mît quelque négligence à tenir à jour sa correspondance, elle écrivait à sa place. « Parfois les deux écritures se suivent sur un même papier, symbole et preuve d'une commune amitié. » Mais, et ceci doit être noté, au point de vue qui nous occupe, elle avait une faiblesse superstitieuse qui étonne chez une femme supérieure. Elle croyait, notamment, au spiritisme : ayant vu tomber, un jour, ses robes et son chapeau de paille des crochets où ils étaient suspendus, elle en conclut que l'auberge où elle se trouvait alors, était hantée des esprits. « Vous autres, disait-elle à son mari, qui, à force de lire, êtes parvenus à croire l'impossible, pourquoi ne croiriez-vous pas à l'invisible aussi[19] ? »

On en a souvent fait la remarque, les névropathes recherchent les névropathes, comme « pour multiplier en leur descendance leur tache originelle, qui va toujours s'accroissant[20] ». On ne saurait dire, pour Chateaubriand, s'il s'est senti attiré vers sa femme pour ce motif ; mais il est certain qu'il a eu toujours du goût pour les déséquilibrées.

« Tout ce que j'ai aimé, connu, fréquenté, écrivait-il à Mme de Duras, est devenu fou. Moi-même, je finirai par là. » Que la folie soit parfois contagieuse, nul ne songe à le contester, bien qu'on n'ait jamais mis en évidence « le germe matériel qui se transmet de personne à personne et se développe par contact » ; mais, dans la plupart des cas, le délire ou la *folie à deux* paraît devoir être attribué « à la suggestion d'un esprit primitivement malade et énergique, sur un autre esprit débile et prédisposé, ou, à tout le moins, inférieur en volonté ».

Quoi qu'il en soit, il est d'observation courante que de mystérieuses affinités attirent l'un vers l'autre des êtres prédestinés à l'aliénation, « en vertu d'une loi de préservation sociale qui aboutit, avec le temps, à l'anéantissement de la postérité, n'associant des êtres voués dans leur descendance au même sort que pour mêler leurs tares et les mieux détruire ».

Pour le docteur Évariste Michel, qui, en sa qualité d'ancien médecin-adjoint du docteur Blanche, peut se réclamer d'une indéniable compétence, Chateaubriand, poussé « par des fatalités ataviques, par des forces aveugles, dont il subissait morbidement, et sans pouvoir s'y soustraire, l'inexorable étreinte », Chateaubriand se serait senti porté vers la plupart des femmes qu'il a aimées, *parce qu'elles étaient plus ou moins névrosées*.

Chez Mme de Beaumont, comme chez Mme de Custine et plus encore chez la comtesse de Noailles, on note des signes manifestes d'un état véritablement névropathique. « Ceux qui ont vu Mme de Beaumont faisant les honneurs des soirées de son père, ou étant de service à la cour, rapporte le biographe de cette femme d'élite, dépeignent dans ces années sa personne comme alliant la vivacité à la tristesse, une spirituelle pétulance à la mélancolie. *Elle avait toujours éprouvé le dégoût de la vie.* »

À Mme de Beaumont succéda, dans le cœur volage de René[21], une autre grande dame. Mme de Custine avait eu, elle aussi, une jeunesse angoissée ; enfermée aux Carmes, elle avait assisté aux massacres de septembre, elle avait vu périr son beau-père et son mari de la main du bourreau. Cette catastrophe survenant en plein bonheur, elle en avait conservé une empreinte indélébile. Souvent, sans motif, elle était prise de crises bruyantes de rire, auxquelles succédait une crise de larmes. À ces accès hystérisiformes se joignaient des bizarreries de caractère, des craintes exagérées pour sa santé, qui l'avaient rendue de bonne heure hypocondriaque.

Son fils, Adolphe de Custine, fut, un moment, franchement aliéné. Le docteur Koreff, qui, lors du Congrès de Vienne, eut à le soigner, « raconte ses aberrations, ses emportements, ses violences, ses obstinations », triste lot qu'il avait reçu de sa mère en héritage[22].

Que dire qu'on ne sache de la troisième, de la très belle comtesse de Noailles, à laquelle Chateaubriand resta peut-être le plus durablement attaché ? En Espagne, peu avant le rendez-vous de l'Alhambra, Hyde de Neuville avait déjà remarqué chez l'adorable créature, des symptômes inquiétants.

« Un soir du Vendredi saint, rapporte-t-il, elle fut saisie, dans la cathédrale de Séville, d'un attendrissement impossible à réprimer, et cette belle âme, si ouverte à toutes les impressions, ne put contenir celles que lui inspirait la scène imposante de la cérémonie funèbre à laquelle ils assistaient. »

Bientôt, à ces exaltations succédèrent de fréquentes éclipses de raison et Mme de Mouchy[23] entra « dans une longue agonie de démence, submergée par le délire des persécutions, traînant, d'année en année, la plus lamentable des existences, jusqu'au jour où la mort vint enfin l'affranchir ».

« Voilà donc, conclut le savant aliéniste dont nous avons, à larges traits, exposé la thèse ingénieuse[24], trois amies de Chateaubriand, toutes trois empreintes d'une mentalité morbide prédominante : l'une, Mme de Beaumont, excessive par une sensibilité sans cesse inquiète et un profond dégoût de la vie ; une autre, Mme de Custine, agitée, mystique, hypocondriaque ; Mme de Mouchy, enfin, aliénée de bonne heure et pour toujours. »

Mais la liste des victimes de René n'est pas épuisée.

La cousine de Mme de Mouchy, la duchesse de Duras, n'a pas été exempte d'émotivité malade, ni de singularité ; elle aussi, a été atteinte du *tædium vitæ* ; et, si elle n'a pas eu d'attaques franches d'hystérie, elle tombait en pâmoison, s'évanouissait avec facilité.

Sa fille, Clara, tenait d'elle en cela, comme en beaucoup d'autres traits. Elle avait hérité des mêmes prédispositions malades et, comme elle, s'évanouissait dans l'émotion et la fatigue. Toutes les deux, la mère et la fille, ont été frappées de paralysie et y ont succombé, la fille à peu près au même âge que la mère.

Mme Récamier va-t-elle trouver grâce devant l'impitoyable scalpel de notre confrère ? « Elle n'était point exempte elle-même d'étrangetés et elle appartient, elle aussi, à ces désharmoniques dont il vient d'être question. »

Ici, l'argumentation faiblit ou, du moins, ne nous paraît pas suffisamment étayée. Mme Récamier doit être mise hors série, et nous n'avons pas besoin de rappeler pour quelle cause physiologique elle put, comme la salamandre, passer au travers de la flamme sans se brûler. À moins que, mais la question qui se pose est délicate et mérite examen, l'impotence sénile de René ne se soit parfaitement accommodée de la frigidité de Juliette.

Le problème est de ceux qui doivent être abordés avec précaution, mais puisque nous entendons fixer l'attitude de Chateaubriand à l'égard des femmes, il n'est pas interdit de rechercher comment il se comportait avec elles.

Au début, il offre tous les signes de ce qu'on a nommé le tempérament érotique : c'est presque un érotomane ; dans la maturité et passé la cinquantaine, l'âge n'a pas encore glacé ses ardeurs premières ; mais, particularité notable, aucun produit ne naît de ses relations amoureuses. « Jamais et nulle part, dans les nombreux documents que j'ai dépouillés, déclare le docteur Masoin[25], je n'ai aperçu la moindre trace d'un bâtard. »

Serait-ce que, par nature, Chateaubriand fut condamné à la stérilité, voire à l'impuissance ? Nous n'avons pas, on le pressent, à attendre des révélations sur ce sujet ni de l'intéressé, ni des intéressées ; mais à défaut d'aveu positif, nous avons pu recueillir çà et là quelques indices.

Le maréchal Marmont, duc de Raguse, ayant à parler de Chateaubriand[26], rapporte, comme un *on dit*, « qu'il est peu capable de tirer parti des faiblesses des femmes ». Philarète Chasles s'exprime avec plus d'assurance, qui le déclare « un amoureux sans danger pour la vertu[27] ».

Ce sont là, convenons-en, notions vagues, et l'énigme risque fort de demeurer indéchiffrable.

Quelle fut au juste, la nature des relations qui s'établirent entre Chateaubriand et madame Récamier ? Bien averti qui en pénétrerait le secret. René vieillissant, à côté de Juliette aveugle, spectacle attendrissant, mais combien pénible[28] !

Un de ceux qui en furent les témoins a conté une anecdote assez oubliée pour que nous prenions la liberté de la rappeler. C'est le vicomte d'Arlincourt qui le premier, la mit en circulation.

« En 1846, rapporte ce gentilhomme de lettres, je revenais de Venise où j'avais été faire ma cour à madame la duchesse de Berry. Arrivé à Rome, pour voir le Saint-Père, je trouvai, dans la capitale du monde chrétien, l'auteur du *Génie du christianisme*, Chateaubriand, voyageant en compagnie de la célèbre recluse de l'Abbaye-aux-Bois, madame Récamier.

« Madame de Chateaubriand était morte depuis peu ; cet événement avait donné au veuf illustre toute sa liberté d'action, et ce voyage d'Italie en était une preuve.

« Madame Récamier, qui avait eu tant à souffrir de l'esprit capricieux, maussade et personnel de Chateaubriand pour ne pas briser son *idée fixe*, se refusait, vis-à-vis d'elle-même, à voir l'homme dans l'auteur d'*Atala* ; d'un autre côté, tous les prestiges qui avaient illuminé cette femme célèbre étaient détruits ; elle était vieille et presque aveugle. Chateaubriand, plus vaincu par lui-même que par les révolutions, était vieux aussi, plus grondeur que jamais, et le sans-gêne qui est l'indépendance des vieillards, se manifestait chez lui par des duretés accablantes pour ceux qu'elles atteignaient[29].

« C'est dans ces conditions que je trouvai les deux voyageurs, lorsque j'allai leur faire visite. Madame Récamier, immobile dans son fauteuil, suivait de son regard éteint le bruit et la voix de Chateaubriand ; elle écoutait, la pauvre femme ! Elle qui, bercée par les adulations avait si peu écouté ses flatteurs !

– « Mon cher d'Arlincourt, me dit Chateaubriand en écrasant sur le marbre de la cheminée la plume qu'il tenait à la main, je suis las. Ce qu'on appelle le génie, j'en suis désabusé ! je n'écrirai plus une ligne désormais. »

« Je m'élevai chaleureusement contre une telle détermination.

– « Oh ! peut-on profaner ainsi sa propre renommée, s'écria madame Récamier, d'une voix toute peinée. Je vous en supplie, d'Arlincourt, dites donc à M. de Chateaubriand

qu'il n'a pas le droit de briser sa plume, et que sa gloire doit encore grandir tant qu'il écrira. »

« Chateaubriand s'arrêta devant madame Récamier, haussa les épaules, puis se mit à marcher et, d'un ton dont la plume la plus *vitriolée* ne pourrait rendre la dureté cruelle :

– « Ne l'écoutez pas, d'Arincourt ; *ce n'est qu'un propos de vieille femme !* »

« Madame Récamier devint blême ; elle baissa la tête, assommée par cette injure, la première qu'elle eût jamais reçue[30]. »

Une question se pose, elle s'est souvent posée, parce qu'il est malaisé d'y répondre : Chateaubriand a-t-il jamais aimé une femme, fût-ce madame Récamier[31] ?

Il semble qu'il ait toujours été en quête d'un être idéal, poursuivi sans cesse et jamais atteint. Un écrivain, d'un sens psychologique exceptionnellement affiné[32], a mis en évidence ce côté de la nature de René. Jusqu'au jour où Chateaubriand viendra reposer au Grand Bé, les diverses et sérieuses poursuites de sa vie n'auront qu'un but : étreindre la sylphide. On s'est moqué de cette invention, on a voulu y voir un exercice de style avec hallucination. Sa première chimère fut plus vivante, plus réelle que toutes les créatures de chair qu'il a possédées par la suite et qui n'en furent que les pâles incarnations.

Cette sylphide, il l'a cherchée, tour à tour ou simultanément dans la gloire, dans l'honneur et aussi dans la femme ; depuis Charlotte Yves, la jeune Anglaise dont il a troublé le cœur, jusqu'à madame Récamier, la sylphide a pris successivement la figure de toutes les nobles ombres qui passent dans ses *Mémoires* ; c'est à peu près toute la haute société féminine de l'Empire et de la Restauration, à l'exception peut-être, de madame de Chateaubriand.

On a pu dire de Chateaubriand qu'il adore et il fuit la femme ; il la désire et il la repousse et, cependant, il mène de front plusieurs intrigues : alors qu'il déclare que tout l'ennuie, qu'il a passé l'âge des joies, que l'heure de la retraite a sonné, il fréquente notoirement, trois jeunes dames, tandis qu'il expose à madame Récamier « un plan de vie que rempliraient la religion, l'amitié, les arts[33] ».

Est-ce duplicité ou fatuité ? On a été jusqu'à prononcer le mot de sadisme[34].

L'analyse du caractère de Chateaubriand est complexe ; mais ce qui vient d'être dit, nous permet d'en débrouiller l'énigme.

À travers tant de femmes, il cherche celle que poursuit son désir, et durant les minutes où il croit l'enlacer, il n'éprouve que lassitude et tristesse, « parce que le

désir trop violent en a forcé d'avance les imaginations, parce qu'au moment de se donner, elle substitue à sa place une réalité grossière ».

Son orgueil fut heureusement le frein de ses désirs et, grâce à lui, il fut préservé d'une vieillesse indigne. Vieillir fut, pour lui, le pire de ses malheurs et il ne s'y résigna que de fort mauvaise grâce. Jusqu'au bout il travailla, comme on l'a dit, « pour et par ses inspiratrices », allant leur lire tout bouillant le chapitre ou l'article qu'il venait de composer, parfois le recevant de leur suggestion, ou le modifiant à leur caprice.

En 1801, il écrit la meilleure part du *Génie du christianisme* sous les yeux de madame de Beaumont, comme il composera, sur la fin de sa vie, ses *Mémoires d'outre-tombe* pour madame Récamier. Il reste toujours l'homme en quête de gloire pour se faire aimer et, à l'aurore comme au couchant, il a eu la bonne fortune de trouver la femme capable de le comprendre et de le souffrir.

Joubert appelait Chateaubriand « l'enchanteur », non qu'il fût parfaitement beau, mais du charme surtout se dégageait de sa personne.

À l'entendre, ses yeux étaient bleus, et non pas noirs comme l'écrivait une baronne allemande qui s'était, en traçant son portrait, avisée de lui faire hommage d'une taille élancée, alors qu'il était assez petit ; mais sa distinction, l'élégance de ses manières, rachetaient cette imperfection.

« Tout sexagénaire qu'il était, conte de lui une de ses adoratrices^[35], son visage olympien et ses belles manières avaient gardé la séduction de la jeunesse ; toujours élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne, une fleur à la boutonnière, son âge s'oubliait ; il avait un sourire charmant, des dents éblouissantes ; il était enjoué et semblait heureux. »

Pourquoi donc cette inquiétude, cette satiété, ce désir d'un perpétuel changement ? Serait-ce qu'il fut, durant toute son existence amoureuse, abusé par son imagination ; ou sa versatilité ne tenait-elle qu'à un état d'âme, qu'il subissait comme une fatalité atavique ?

Il s'ennuyait partout, répète-t-on sans cesse : toute sa vie il fut poursuivi par le spectre de la mélancolie.

Mais cette mélancolie était-elle réelle ?

Assurément, il porta longtemps le poids d'une hérédité dont il eut peine à s'affranchir ; mais, et c'est par là que son « cas » offre de l'intérêt, il se pourrait que son pessimisme n'ait été qu'en surface, une attitude, a-t-on dit, ou une manœuvre d'amoureux ; à moins que ce ne fût un effet de l'habitude, si puissante sur la nature humaine. « Le tourbillon des affaires, l'enivrement de la gloire, l'entraînement des voyages, les succès en amour, une activité merveilleuse, ne se concilient guère avec la mélancolie de René[36]. »

Il y a plus que ces hypothèses ; il y a des faits et il y a des témoignages, y compris le sien.

On sait, qu'enrôlé dans l'armée des princes, sans grand enthousiasme, mais parce qu'il croyait de son devoir de servir une cause à laquelle l'attachaient des traditions de famille et d'honneur, Chateaubriand avait reçu, au siège de Thionville, un éclat d'obus qui l'avait atteint à la cuisse droite. Tandis qu'il avait son membre tuméfié, gangrené, « la maladie prussienne », qu'on présume être la dysenterie, vint aggraver son état.

Dévoré par la fièvre, atteint par surcroît d'une affection éruptive qu'il croit être la variole et qui ressemble bien plutôt à de l'urticaire, soldat vaincu, mutilé, il n'a en perspective qu'une mort sans gloire ; et à 24 ans ! Maudira-t-il le sort, il en aurait le droit ; loin de là, il ne perd pas l'espoir de se rétablir et reste calme dans une situation où la désespérance eût été si légitime.

L'année suivante, pauvre, maladif, inconnu, il arrive à Londres. Il se loge dans un grenier ; plus tard dans une mansarde dont la lucarne s'ouvre sur un cimetière, où « chaque nuit l'on venait voler des cadavres ».

Il a des sueurs et des *crachements de sang*, une toux fréquente, la respiration pénible : on reconnaît les traits principaux de la tuberculose.

Des amis, aussi misérables que lui, le traînaient de médecin en médecin. Ces Hippocrates faisaient attendre cette bande de gueux à leur porte, puis, déclaraient, au prix d'une guinée, qu'il fallait qu'il prit son mal en patience. « Vous pouvez, lui dit l'un de ces médocastres, durer quelques mois, une ou deux années peut-être, pourvu que vous renonciez à toute fatigue ; mais ne comptez pas sur une longue carrière. » Tel fut le résumé de ces consultations.

La faim, la misère, la fièvre vinrent ajouter leurs affres, leurs tourments, à cette situation lamentable. « La faim, écrit-il, me dévorait ; j'étais brûlant, le sommeil m'avait fui ; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier[37]. »

Exagérations sans doute ; mais le tableau, s'il est poussé au noir, doit refléter, pour une part, la réalité. Or, il restait, en dépit de tout, d'humeur enjouée ; il était même, parfois, facétieux et plaisant, faisant la nique au mauvais destin qui s'acharnait après lui.

Carlyle a dit de Byron : « Le seul emploi qu'il ait trouvé à faire de ses dons merveilleux a été d'annoncer à tout l'univers qu'il n'était pas heureux[38]. » Si on s'en tenait, pour juger Chateaubriand, à *René*, on pourrait lui appliquer le mot sévère de l'historien anglais, mais « la mélancolie de *René* demeurait reléguée dans la haute région de sa fantaisie ; peut-être se cachait-elle dans les secrètes profondeurs de son âme, elle ne troublait jamais, en tout cas, l'agrément de son commerce.

« Ceux qui arrivaient jusqu'à lui, après avoir traversé ses ouvrages et franchi, pour ainsi dire, son éblouissante renommée, étaient émerveillés de trouver chez lui une *gaieté douce*, une facilité charmante, une aimable sérénité[39] ».

Donc, Chateaubriand était gai et ce n'est point un témoignage isolé ; des amis, de ceux qui l'ont approché le plus près, Fontanes, Joubert, nous ont révélé que, du moins à partir de l'année 1800, il montra « une gaieté inépuisable », des « extravagances de gaieté », avec « des rires fous ».

Et c'est précisément vers l'époque où ces attestations de gaieté sont accumulées, qu'il livre au public son roman de *René* ; c'est-à-dire, comme le note judicieusement le professeur Masoin, que, « au moment où il propageait un type de caractère si morose et si mélancolique, il était lui-même dans les ébats du rire et de la joie ». Voilà qui va singulièrement à l'encontre de la légende.

L'éditeur des *Souvenirs de Madame Récamier* avait eu, du reste, le soin de nous prévenir que, lorsque Chateaubriand se livrait à sa vraie nature et devenait tout à fait lui-même, l'entrain de sa conversation qui, souvent, touchait à l'éloquence, *la gaieté de ses saillies, ses bons rires*, donnaient à son commerce habituel un incomparable agrément. Nous sommes loin du *spleen* de l'enfant et de l'adolescent. Faut-il en induire que si, plus tard, la plainte coutumière revient encore sous sa plume, ce n'est

que par un reste d'habitude ? Ou par pose, et pour garder son attitude devant la postérité ?

D'orgueil, certes, il fut pétri : ses *Mémoires*, où il se met complaisamment en scène, le trahissent à chaque ligne.

Il n'y a qu'un homme qu'il jugeait digne de lui être comparé : c'était Napoléon.

« Bonaparte et moi, sous-lieutenants ignorés... », écrit-il. Cette fatuité, ne la tenait-il pas de son ascendance ? Il le reconnaît lui-même sans embarras :

« Cette hauteur était le défaut de ma famille ; elle était odieuse dans mon père ; mon frère la poussait jusqu'au ridicule ; elle a un peu passé à son fils aîné ; je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie soigneusement cachée. »

Vain, il l'était de sa personne physique, autant que de son génie. Regardant des jeunes Anglaises qui passaient devant lui, à Hyde-Park, en 1793, il ne doute pas, avoue-t-il ingénument, que ces belles femmes auront deviné la présence de René.

Folie des grandeurs, mégalomanie, prononcent les aliénistes : estime de soi, conscience de sa valeur diront ceux dont le jugement n'a pas subi de déformation professionnelle.

Comment n'aurait-il pas été grisé par les hommages dont on l'assaillait, alors que tout un essaim de femmes jeunes, belles, distinguées, papillonnaient autour de lui, se disputant ce cœur, dont il leur faisait l'aumône, comme d'une grâce ?

Tout un groupe d'admirateurs, comprenant l'élite de la jeunesse pensante, brûle de l'encens devant le maître, devant le dieu ! *Le Génie du christianisme* est salué comme le chef-d'œuvre depuis longtemps attendu. C'est le livre que le Saint-Père avait sur sa table quand Chateaubriand alla lui présenter ses hommages.

Plus tard, il sera de l'Académie, pair de France, ambassadeur, ministre ; lors des journées populaires de 1830, il connaîtra les ivresses du triomphe ; comment n'éprouverait-il pas de vertiges ? La pathologie mentale n'a ici rien à revendiquer,

d'autant que de son talent, de la portée glorieuse de son œuvre, Chateaubriand a bien des fois et très sincèrement douté.

Il s'en est expliqué avec trop de franchise, pour qu'on ait le droit de le suspecter.

« Il me passa par l'esprit, confesse-t-il, des vanités de renommée : je crus un moment à mon talent ; mais, bientôt, revenu à une juste défiance de moi-même, je me mis à douter de ce talent, ainsi que j'en ai toujours douté... Je cessai d'écrire et je me pris à pleurer ma gloire à venir, comme on pleurerait sa gloire passée... Quelquefois je ne me croyais qu'un être nul, incapable de s'élever au-dessus du vulgaire ; quelquefois il me semblait sentir en moi des qualités qui ne seraient jamais appréciées ; un secret instinct m'avertissait qu'en avançant dans le monde, je ne trouverais rien de ce que je cherchais... Écrire aujourd'hui m'est odieux, non que j'affecte un sot dédain pour les lettres, mais c'est que je doute plus que jamais de mon talent, et que les lettres ont si cruellement troublé ma vie que j'ai pris mes ouvrages en aversion... Pourquoi ai-je continué d'écrire ?... Est-il certain que j'ai un talent véritable ?... Dépasserai-je ma tombe ? *On m'a supposé de l'ambition et je n'en ai aucune.* »

Et, à une autre heure, il laisse échapper cet aveu de profond découragement :

« Je ne sache pas dans l'histoire une renommée qui me tente ; fallut-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande gloire du monde, je ne m'en donnerais pas la fatigue. »

Ce détachement hautain, quel orgueil immense il atteste ! Mais pour y découvrir un élément morbide, il faudrait une loupe d'un singulier grossissement.

Est-ce à dire que Chateaubriand n'ait pas subi le sort de la plupart des *supérieurs intellectuels*, comme les nomme Grasset, et ait été complètement à l'abri des tares psychiques et physiologiques ?

À s'en tenir à sa propre déclaration, et combien de fois celle-ci a-t-elle dû subir un rigoureux contrôle, il serait, à un moment de sa vie, « tombé dans le délire, ne disant que des radoterics » ; et cet état n'aurait pas duré moins de quatre mois.

Des maladies à caractère délirant, il en est un certain nombre ; mais, comme l'observe le professeur Masoin, leur territoire le plus large est celui de la folie : « Toute aliénation se caractérise par du délire ; si ce n'est point le délire de l'intelligence, c'est le délire des sens, ou celui des actes. La durée de quatre mois milite grandement en faveur de ce soupçon... Elle se trouve conforme à l'évolution ordinaire des psychoses vers lesquelles se porte le diagnostic. » S'il était vrai, comme Chateaubriand l'a prétendu, qu'il ait eu une atteinte de variole, nous aurions l'explication de cette folie transitoire : c'est un fait bien connu, en pathologie mentale, que les fièvres éruptives éveillent parfois le germe latent de la folie et, parmi ces fièvres, la variole occupe une des premières places. Mais nous ne pensons pas que cette période d'excitation maniaque reconnaisse l'origine que nous venons de dire et qui, pour nous, reste inconnue.

Ce fut, dans tous les cas, un incident passager, un épisode sans lendemain ; si, toutefois, il importe de le répéter, nous devons ajouter une foi entière à un récit de longtemps postérieur aux événements et reconstitué par une mémoire plus ou moins fidèle.

On a voulu trouver une relation entre la mélancolie, pourrait-on dire, chronique de Chateaubriand, et l'affection rhumatismale et goutteuse dont toute sa vie il souffrit : « Peut-être le spécialiste, écrit l'abbé Pailhès, dans un livre que nous avons eu maintes fois à consulter^[40], découvrirait-il entre le spleen et ces douleurs coutumières quelque étroite parenté. »

Plus encore que le rhumatisme ou la goutte qui, d'ailleurs survinrent assez tard, les affections du foie exercent une influence fâcheuse sur le moral ; or, l'on constate chez Chateaubriand, un trouble des fonctions hépatiques dès l'année 1800 : il avait alors 32 ans.

« Vers le mois de juillet (ou de juin), consigne Mme de Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand tomba tout à fait malade... Cette maladie fut longue et extrêmement douloureuse. Quelques mois avant ou peu de temps après, Girodet fit le portrait en pied de mon mari ; il avait encore le *teint fort jaune*, ce qui ferait croire que ce portrait, d'ailleurs très ressemblant, a été poussé au noir, c'est ce qui arrive aux tableaux de Girodet et qui fit dire à Bonaparte qui le vit au salon : "Chateaubriand a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée." »

Les deux hivers qui suivent, son état ne s'est pas sensiblement amélioré ; des accès de fièvre tierce, une diarrhée bilieuse lui donnent du souci. Le 23 novembre 1803, il est au lit avec une jaunisse affreuse. Il n'en est pas encore rétabli un mois plus tard.

L'année suivante, il conduit Mme de Chateaubriand aux eaux de Vichy et peut-être y fit-il, lui-même, une cure.

À la veille de franchir le cap de la quarantaine, en juillet 1808, il éprouvait cette angoisse que donnent les approches de la mort ; il tombait en faiblesse, perdait connaissance. Ces défaillances se rattachaient-elles au rhumatisme ou à la goutte ? Les médecins de l'époque ne paraissent pas s'en être préoccupés. Chateaubriand, à l'encontre de ses habitudes^[41], leur décoche sans trop de malice, cette épigramme. « Les médecins rendirent ma maladie dangereuse. Du vivant d'Hippocrate, il y avait disette de morts aux enfers ; grâce à nos Hippocrates modernes, il y a aujourd'hui abondance. »

1809, l'année de la publication des *Martyrs*, soit par suite d'excès de travail, soit pour toute autre cause, Chateaubriand est sujet à de fréquentes et violentes migraines :

« Je n'ai pas souvent été malade, disait-il à son secrétaire ; mais après mon voyage en Orient et la publication des *Martyrs*, je tombais souvent en défaillance. Les médecins furent bien près de me tuer. Aujourd'hui, je ne prends du travail qu'à mon aise, et néanmoins mes migraines continuent. Que voulez-vous, ajoutait-il en souriant, j'ai une tête que rien de peut guérir : *tribus Anticyris caput insanabile*^[42]. »

Au début de l'hiver 1811-1812, M. et Mme de Chateaubriand s'établissaient rue de Rivoli, dans une maison appartenant à M. de Laborde. À peine y étaient-ils installés, que Chateaubriand était pris de palpitations et de douleurs au cœur ; plusieurs médecins parlaient d'un commencement d'anévrisme.

« De retour à la campagne, conte madame de Chateaubriand, les palpitations de M. de Chateaubriand augmentèrent, au point qu'il ne douta pas que ce ne fût vraiment un mal auquel il devait bientôt succomber. Comme il ne maigrissait pas et que son teint restait toujours le même, j'étais convaincue qu'il n'avait qu'une affection nerveuse. Cela ne m'empêchait pas d'être horriblement inquiète. »

Alors on pressa le malade de consulter son illustre compatriote Laennec. Un jour que madame de Lévis était venue voir Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups, elle décida celui-ci à profiter de sa voiture, afin d'aller à Paris voir le célèbre médecin.

Laennec ne lui découvrit aucun symptôme alarmant ; il attribua la douleur qu’il éprouvait dans la région cardiaque au rhumatisme et ne voulut pas même lui prescrire la médication alors en vogue, les sangsues.

C’est par autosuggestion que Chateaubriand s’était cru affligé d’un anévrisme.

« M..., qu’il rencontrait chez madame de Duras, avait un anévrisme des plus caractérisés, et l’imagination s’en étant mêlée, une douleur à laquelle M. de Chateaubriand n’aurait pas fait attention dans un autre moment, pensa lui causer une maladie réelle[43]. »

Au commencement de 1818, Mme de Duras écrivait à Mme Swetchine :

« M. de Chateaubriand s’est cassé un muscle de la jambe ; le voilà pour quarante jours sur son canapé[44]. »

À part ce léger accident, Chateaubriand ne ressentit pas de nouvelles atteintes de son mal habituel jusqu’en 1828 ; cette année-là, il alla faire une saison à Cauterets, pour accompagner sa femme, plus encore que pour se traiter.

Seulement dix ans plus tard, une attaque franche de rhumatisme, affectant plus spécialement la main droite, l’obligeait à recourir, pour écrire, à la plume de son secrétaire[45].

En 1841, les médecins l’envoyèrent à Nérès, pour y soigner sa goutte[46] ; mais il n’en éprouva aucun soulagement, et le pays, les eaux, la médecine, tout lui devint odieux[47]. Il y retourne, néanmoins, l’année d’après pour essayer d’apaiser les douleurs de sa main et de son bras droits.

En 1843, il se rend à Bourbonne-les-Bains, mais il se plaint que les douches le fatiguent et il revient plus découragé que jamais, avec une faiblesse de plus en plus marquée dans les jambes.

Plus tard, Chateaubriand, est appelé auprès du comte de Chambord. Bien qu’accablé sous le poids de ses infirmités, il se rend avec empressement à l’appel du jeune prince. Après un court séjour à Venise[48], le noble invalide d’une noble cause, comme l’appelle Villemain[49], vaincu par les années et les souffrances revenait à Paris pour y chercher le repos.

À cette époque de sa vie peut se reporter le plus grave déclin de sa santé. Le travail d’écrire devenait de plus en plus impossible à ses doigts noués de goutte. La dictée fatiguait son attention[50].

Sa mémoire diminuait, son imagination restait toujours vive. Affaibli par une langueur graduelle, mêlée de tenaces douleurs, presque privé de mouvements, engourdi et irrité par sa souffrance et son immobilité forcée, le grand homme n’avait

plus, pour trêve à sa tristesse, que de courts efforts de travail et les tendres soins de l'amitié.

Les billets de ses dernières années sont tristes, comme la vieille malade et déchuë.

« J'ai beaucoup souffert la nuit dernière... J'ai eu une nuit déplorable... Je vais m'enfermer chez moi étant incapable de sortir... Je suis aux médecins et aux Eaux-Bonnes ; Dieu sait la foi que j'ai en tout cela ! » Le dernier verset du bréviaire pour le malade qui se sait incurable.

Malgré tout, il restait galant et empressé avec les femmes ; il leur adressait les billets les plus gracieux. À Delphine Gay, celle qu'on nommait alors la *dixième muse*, il envoyait cette jolie épître pour s'excuser de ne pas se rendre à une soirée, où le délicieux bas-bleu devait réciter une nouvelle poésie :

« Je n'ai jamais été si tenté de ma vie. J'ai besoin de mes quarante ans de vertu pour résister à cette double attaque de votre beauté et de votre esprit ; encore Dieu sait comment je m'en tire : Hélas ! Je ne sors point, je ne sors plus, je ne vis plus... que votre jeunesse ait pitié de mes catarrhes, rhumatismes, gouttes et autres. En me privant du bonheur de vous voir et de vous entendre, je suis plus malheureux que coupable[51]. »

Lamennais, qui le vit au début de l'hiver de 1845, l'avait trouvé changé, fatigué[52] ; mais si les jambes défailaient, la tête restait saine.

Chateaubriand avait encore, deux ans avant sa mort, étant presque octogénaire, cette puissance de travail qui, comme au temps de sa prime jeunesse, faisait l'admiration de ceux qui l'approchaient[53] ; mais en 1847, un an avant de quitter ce monde, qu'il avait empli du fracas de sa renommée, on avait peine à le faire sortir d'un mutisme obstiné. Béranger, seul, trouvait le moyen de le faire causer un quart d'heure ou vingt minutes ; mais, soulignait malignement M. Thiers, « quand Béranger a parlé à quelqu'un, il s'imagine volontiers que ce quelqu'un a parlé[54] ».

Le moribond se survivait à lui-même. Dans les derniers temps de sa vie, dit crûment Victor Hugo[55], Chateaubriand était presque en enfance. Il n'avait, au dire de son ancien secrétaire, M. Pilorge, que deux ou trois heures à peu près lucides par jour. Et Sainte-Beuve poursuit : « Chateaubriand ne parle plus, il ne dit que des monosyllabes. »

Quand Béranger vint le voir, il ne trouva à lui dire que ces mots : « Eh bien ! vous l'avez votre République. – Oui, je l'ai, répondit Béranger, mais j'aimerais mieux la rêver que l'avoir. »

À la mort de sa femme, c'est Victor Hugo qui le relate, Chateaubriand alla au service funèbre et revint chez lui en riant aux éclats :

– Preuve d'affaiblissement du cerveau, disait Pilorge.

– Preuve de raison, reprenait Édouard Bertin.

Une anecdote qui nous fut naguère contée par notre ami Paul Ginisty, quelque pénible qu'elle soit, dans son réalisme choquant, vaut d'être rapportée.

La belle-fille de l'ancien secrétaire de Chateaubriand, de ce bon M. Pilorge dont il vient d'être question, était allée présenter son mari, quelques jours après ses noces, à l'auteur d'*Atala*. Le jeune homme se faisait une fête de cette visite à l'illustre écrivain qui était alors le patriarche de la littérature.

Chateaubriand accueillit, avec cette suprême courtoisie qu'il avait conservée, les nouveaux mariés ; faisant effort sur lui-même, pour triompher de sa fatigue, il leur posa quelques questions bienveillantes. Toujours généreux, même dans sa détresse relative, il s'enquit du cadeau qui pourrait leur faire plaisir, et qu'il tenait à leur offrir. Puis, peu à peu, ses idées se brouillèrent, quoi qu'il fît pour les rassembler ; et, n'ayant pas l'air de se douter de la présence de ses hôtes, il chantonna entre ses dents un refrain grossier, détonnant sur les lèvres de ce grand gentilhomme :

Les petits cochons mangent de la

Et nous dévorons les petits cochons.

Et il répétait avec insistance le scatologique couplet, les yeux perdus dans le vague, absent de lui-même, à la stupéfaction douloureuse du jeune couple qui se retira sans que Chateaubriand eût conscience du départ de ses visiteurs.

Après ce qu'on vient de lire, il n'est plus permis de dissimuler que Chateaubriand ait présenté les symptômes d'une affection des centres nerveux supérieurs, d'une paralysie d'origine cérébrale.

Quand une pneumonie intercurrente vint terminer son existence, il était depuis près de deux ans dans un état d'affaiblissement, qui avait fini par être une véritable oblitération de ses facultés. Il ne s'intéressait à rien, ne parlait plus, répondait à peine un *oui* tout court : en un mot, il ne vivait plus, il végétait[56].

L'abbé Deguerry qui était, avec Mme Récamier, au lit de mort de Chateaubriand, déclare qu'il a rendu son dernier soupir en pleine connaissance. « Une intelligence aussi belle, dit-il, devait dominer la mort et conserver sous son étreinte une visible liberté. » C'était, fit remarquer Sainte-Beuve, le contre-pied de la vérité.

Faudra-t-il en conclure que Chateaubriand doive être rangé dans la classe des dégénérés – même dits supérieurs ? Si on découvre chez lui quelques tares physiques on ne lui connaît aucune tare anatomique.

Avec le professeur Masoin, nous admettrons donc qu'il fut un *arthritique*, en donnant à ce terme toute l'extension qu'il comporte, et sans nier les relations qu'on a voulu établir entre cette diathèse et le nervosisme. Ses accidents traumatiques (fractures faciles), ses malaises cardiaques, ses douleurs et ses impotences fonctionnelles sont liés, incontestablement, à la même cause.

Quant aux obsessions, aux hallucinations, au délire, c'est la rançon, le tribut que le cerveau génial de Chateaubriand a dû acquitter, de par sa condition humaine.

« J'ai peur, dit-il à la fin de ses *Mémoires*, j'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une *maladie sacrée*. » Et il ajoute :

« Beaucoup de personnes que j'ai connues et aimées ont vu se troubler leur raison auprès de moi, *comme si je portais le germe de la contagion*. »

Bien que prédisposé à l'aliénation, par son hérédité directe, on ne saurait dire qu'il ait même côtoyé les frontières de la folie. S'il a eu, par instants, son intelligence voilée, cette éclipse n'a été que partielle.

Ce n'est que tout à la fin de sa vie que l'obnubilation est venue.

Le génie de Chateaubriand ne l'a pas préservé de certaines faiblesses ; mais, il faut y insister, l'orgueil, l'honneur, ont toujours à temps barré la route au mauvais désir, l'ont gardé des catastrophes où sombre toute dignité et, s'il a cultivé sa névrose, tout en n'en ignorant pas le danger, c'est que, sans doute, il avait conscience, qu'à ce jeu mortel il gagnait l'immortalité.

Notes :

1.↑ *Chateaubriand, sa vie et son caractère ; essai médical et littéraire*, par le docteur E. Masoin (Bruxelles, 1908).

2.↑ Sainte-Beuve.

3.↑ Chez le père de François-René, l'orgueil du nom était devenu une sorte de monomanie. Il passait ses journées à classer des parchemins généalogiques, comme son fils, en collectant ses souvenirs, poursuivra l'édification de sa gloire. Le père travaillait pour une race, le fils, pour son compte propre. Vanité pour vanité, comme on l'a fait observer, le père témoignait de plus de désintéressement. Il sentait, d'instinct, la valeur de l'hérédité dans la formation des groupes et des individus.

4.↑ Docteur Évariste Michel, *Chateaubriand : interprétation médico-psychologique de son caractère*. Paris, Perrin et Cie, 1911.

5.↑ L. Proal, *Les Crimes et le suicide*, 382.

6.↑ Se trouvant à Paris quelques jours avant le 10 août (1792), elle jette les yeux sur une glace, pousse un cri et s'écrie : « Je viens de voir entrer la mort ! »

Hallucination télépathique, diraient les occultistes.

7.↑ Elle ressemblait en mieux, disait-on, aux portraits de Mme de Montespan : elle avait les yeux bleus et les cheveux bruns, des mains et des bras admirables. (*Revue de France*, 1875, 400.)

8.↑ Abbé G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*.

9.↑ J.-B. Chateaubriand avait épousé une petite-fille de Malesherbes, Mlle de Rosambo.

10.↑ On a découvert, récemment, dans le cimetière du Nord, à Rennes, la sépulture de cette sœur de Chateaubriand. Sur la pierre tombale, on lit :

À la mémoire
de Mme Jeanne-Bénigne de Chateaubriand,
Dame de la Celle-de-Chateaubourg
Décédée à Rennes le 16 mai 1848, dans sa 87^e année.

Au-dessous de cette inscription, celle d'une de ses filles décédée dans sa 28^e année, sans date, puis une épitaphe en partie effacée, se rapportant à la mère et à la fille, et, au-dessus, bien lisible : « Priez Dieu pour Elles ! » Elle a donc précédé de quelques semaines dans la tombe son illustre frère, décédé le 4 juillet suivant.

- 11.↑ *Les Dernières années de Chateaubriand*, par Edm. Biré, 202-203.
- 12.↑ De Lescure, *Chateaubriand*, 19 ; et *Revue de France*, 1875, 398.
- 13.↑ *Leçons sur les maladies mentales*, par B. Ball (1880-1883).
- 14.↑ *Chateaubriand et son groupe*, I, 354.
- 15.↑ Kraft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, 80, cité par Proal, *op. cit.*, 333.
- 16.↑ Maurice Paléologue, *Alfred de Vigny*, 107.
- 17.↑ Edm. Biré, *Les Dernières années de Chateaubriand*, 97.
- 18.↑ Ce fut Lucile, amie de la jeune Mlle de Lavigne, qui proposa ce mariage, pour lequel son frère ne manifestait aucune inclination. Mlle de Lavigne était une jolie blonde de dix-sept ans, fille d'un ancien commandant de la marine à Lorient, et, par surcroît, munie d'une grosse fortune.
- 19.↑ *Chateaubriand et son temps*, par le comte de Marcellus, 329.
- 20.↑ Évariste Michel, *loc. cit.*
- 21.↑ Chateaubriand fut, cependant, très éprouvé par la mort de Mme de Beaumont. Affaibli, autant au physique qu'au moral, il fut malade, assez sérieusement, « d'une affreuse jaunisse, suite inévitable de ses chagrins », comme il l'écrivait, de son lit, à Fontanes, le 23 novembre 1803. (Pailhès, *Du nouveau sur Joubert*, 524.)
- 22.↑ Cf. *Chateaubriand, interprétation médico-psychologique*, etc., par le docteur Évariste Michel, 96.
- 23.↑ Elle était comtesse de Noailles, lors du voyage en Espagne ; elle devint, par la suite, duchesse de Mouchy, par suite de la mort de son beau-frère, en 1819.
- 24.↑ Le docteur Évariste Michel, nommé déjà.
- 25.↑ *Étude médicale sur Chateaubriand*.
- 26.↑ Dans ses *Mémoires*, VII, 208.
- 27.↑ *Mémoires*, I, 182.
- 28.↑ « Tous les jours, à trois heures, écrivait V. Hugo (*Choses vues*, 208), on portait M. de Chateaubriand près du lit de Mme Récamier. Cela était touchant et triste. La femme qui ne voyait plus cherchait l'homme qui ne sentait plus. Leurs deux mains se rencontraient. Que Dieu soit béni ! On va cesser de vivre qu'on s'aime encore. »
- 29.↑ « Le salon de Mme Récamier, écrivait la vicomtesse d'Agoult (*Mes souvenirs*, 338) se ressentait de la vieille morose de Chateaubriand. » D'autre part, Balzac, à la veille de quitter Paris pour se rendre à Aix-les-Bains, le 22 août 1832, écrivait au docteur P. Ménière : « ... j'ai vu

M. de Chateaubriand chez Mme Récamier ; je l'ai trouvé bien maussade, bien chagrin. »

30.↑ Avec l'âge, le caractère de Chateaubriand s'aigrit de plus en plus. Il avait toujours eu des inégalités d'humeur, même avec les personnes qu'il aimait le mieux, comme Mme de Beaumont et la duchesse de Duras. La « bile noire paternelle » refaisait des siennes dans le fils, comme dans Mme de Farcy et la pauvre Lucile. « La faute en est à mon organisation », reconnaissait-il lui-même. *Les Dernières années de Chateaubriand*, par Ch. Le Goffic (*Revue hebdomadaire*, 1898).

31.↑ « Je n'ai plus qu'un sentiment, écrivait-il à Mme Récamier, le 5 juillet 1838, achever ma vie auprès de vous. Je meurs de joie de nos arrangements futurs et de n'être plus qu'à dix minutes de votre porte, habitant du passé par mes souvenirs, du présent et de l'avenir avec vous ; je suis déterminé à faire du bonheur de tout, même de vos injustices. »

32.↑ Eugène-Melchior de Vogüé (*Revue des Deux Mondes*, 1892, t. CX, 450 et suiv.).

33.↑ *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de Mme Récamier*, II, 375.

34.↑ Docteur Masoin, *loc. cit.*

35.↑ Hortense Allart (de Méritens), *Les Enchantements de Prudence*.

36.↑ *Chateaubriand, sa vie et son caractère*, auct. cit., 66.

37.↑ *Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, t. II.

38.↑ M. Paléologue, *Alfr. de Vigny*, *loc. cit.*

39.↑ Discours prononcé aux funérailles de Chateaubriand, par J.-J. Ampère. (Cf. *Journal des Débats*, 24 juillet 1848.)

40.↑ *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, 218.

41.↑ Chateaubriand a fait, dans une circonstance, le plus bel éloge de la médecine qui soit sorti de la plume d'un écrivain. (Cf. la *Chronique médicale*, 1898, 515-519.)

42.↑ Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, 186.

43.↑ Pailhès, *op. cit.*, 512.

44.↑ Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 407.

45.↑ Collombet, *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, 408-413.

46.↑ *Souvenirs de Mme Récamier*, II, 337-341. Ne pouvant écrire, il se voyait contraint de dicter : « J'ai voulu faire disparaître le tiers entre vous et moi ce matin, mandait-il à Mme Récamier ; j'ai essayé d'écrire quelques mots, ils sont illisibles. »

47.↑ « On m'a frotté les mains et les pieds, en attendant les bains, avec une espèce d'herbe qui croît au fond des sources. Cela ne m'a fait ni bien ni mal. J'espère sortir d'ici plus incrédule en médecine que je ne l'ai jamais été... Les eaux et les médecins me sont odieux, s'écriait-il dans une autre lettre. Cette grande chaudière que le diable fait perpétuellement bouillir et où l'on puise de l'eau chaude pour les remèdes et pour la cuisine me gâte tout... Je souffre comme un enragé ; je passe les nuits à tousser et je me lève brisé, pour me jeter sur un vieux sofa. »

48.↑ Docteur P. Ménière, *La Captivité de la duchesse de Berry à Blaye*, II, 460-461.

49.↑ *La Tribune moderne*, I, 548-549.

50.↑ Sur sa manière de dicter, v. la *Revue hebdomadaire*, loc. cit.

51.↑ *Chron. méd.*, 15 août 1898, note 2 de la page 507.

52.↑ *Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, pp. 403, 421-422.

53.↑ Chateaubriand a composé l'*Avant-propos* de ses mémoires au mois d'avril 1846 ; c'est au début de cette même année qu'Eugène Manuel, lui rendant visite avec quelques-uns de ses camarades de l'École normale, le trouvait d'intelligence très lucide, mais morose, désabusé. Chateaubriand se montra, dans la conversation, inquiet, mécontent, « presque un révolté sans tendresse » dit Eugène Manuel. Il fit entendre à ses jeunes visiteurs son refrain d'homme revenu de toutes choses : « Je suis las de la vie..., las d'écrire... À mon âge, on ne doit plus que rêver. »

54.↑ Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 397.

55.↑ *Choses vues*, 2e série, 205.

56.↑ Sainte-Beuve, loc. cit.

« J'ai réservé, écrit Taine en tête du long chapitre qu'il consacre à Lord Byron, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, j'ai réservé le plus grand et le plus anglais de ces artistes ; il est si grand et si anglais, qu'à lui seul il nous apprendra sur son pays et sur son temps plus de vérités que tous les autres ensemble. On a maudit ses idées pendant sa vie ; on a tâché de dénigrer son génie après sa mort. Encore aujourd'hui, les critiques anglais, à son endroit, sont injustes. Il a combattu toute sa vie contre le monde dont il est issu, et pendant sa vie comme après sa mort, il a porté la peine des ressentiments qu'il a provoqués et des répugnances qu'il a fait naître...

« Si jamais il y eut une âme violente et follement sensible, mais incapable de se déprendre d'elle-même, toujours bouleversée, mais dans une enceinte fermée, prédestinée par sa fougue native à la poésie, mais limitée par ses barrières naturelles à une seule espèce de poésie, c'est celle-là. »

Et plus loin :

« ... Petite ou grande, la passion présente s'abattait sur son esprit comme une tempête, le soulevait, l'emportait jusqu'à l'imprudence et jusqu'au génie. Son journal, ses lettres familières, toute sa prose involontaire est comme frémissante d'esprit, de colère, d'enthousiasme ; le cri de la sensation y vibre aux moindres mots : depuis Saint-Simon, on n'a pas vu de confidences plus vivantes. Tous les styles semblent ternes, et toutes les âmes semblent inertes à côté de celle-là...

« ... Il aimait le danger, le danger mortel, et ne se trouvait à son aise qu'en voyant se hérissier autour de lui les pointes de toutes les colères. Seul contre tous, contre une société armée, debout, invincible, même au bon sens, même à la conscience, c'est alors qu'il ressentait dans tous ses nerfs tendus la sensation grandiose et terrible vers laquelle, involontairement, tout son être se portait...

« ... l'angoisse endurée, le danger bravé, la résistance domptée, la douleur savourée ; toutes les tristesses de la noire manie belliqueuse, voilà les images qu'il avait besoin de faire flotter devant lui. À défaut d'action, il avait les rêves, et il ne se réduisait aux rêves qu'à défaut d'action...

« ... Il était trop replié sur soi pour s'éprendre d'autre chose ; le roidissement habituel de la volonté empêche l'esprit d'être flexible ; sa force, toujours concentrée pour l'effort et tendue vers la lutte, l'enfermait dans la contemplation de lui-même, et le réduisait à ne jamais faire que l'épopée de son propre cœur...

« ... Quelque objet qu'il touchât, il le faisait palpiter et vivre : c'est qu'en le regardant, il avait palpité et vécu...

« ... Jamais on n'a vu dans un si clair miroir la naissance d'une vive pensée, le tumulte d'un grand génie, le dedans d'un vrai poète, passionné, inépuisablement fécond et créateur, en qui éclosent subitement coup sur coup, achevées et parées, toutes les émotions et toutes les idées humaines, les tristes, les gaies, les hautes, les basses, se froissant, s'encombrant comme des essaims d'insectes qui s'en vont bourdonner et pâture dans la fange et dans les fleurs. Il peut dire tout ce qu'il veut ; bon gré, mal gré, on l'écoute ; il a beau sauter du sublime au burlesque, on y saute avec lui. Il a tant d'esprit, de l'esprit si neuf, si imprévu, si poignant, une si étonnante prodigalité de science, d'idées, d'images ramassées des quatre coins de l'horizon, en tas et par masses, qu'on est pris, emporté par-delà toutes bornes, et qu'on ne peut pas songer à résister. Trop fort et partant effréné, voilà le mot qui à son endroit revient toujours. »

Trop fort, certes, un surhomme ; mais il est rare que les « surnormaux » apparaissent, dans une famille, spontanément et tout d'une pièce.

L'humanité, la remarque en a été justement faite^[1], a ses progressions à la fois capricieuses et logiques, et ses intermittences ; ses repos stériles et ses fécondités superbes, où éclate la sève de générations incomplètes, longtemps épargnée et concentrée enfin dans l'être privilégié qui sera le chef-d'œuvre d'une race.

Entre l'ébauche première et la statue achevée, combien l'artiste rejette d'essais imparfaits, d'effigies grossières ou informes !

Pour l'homme de génie, si le mystère est plus complexe encore, il faut se garder de négliger la part que peut avoir l'hérédité à sa formation. On ne doit pas détacher le fruit de l'arbre qui l'a porté : de même devons-nous rechercher les rapports, les

identités caractéristiques, qui lient entre eux les représentants d'une même famille, d'une même dynastie, d'une même race.

Pour étudier Byron, pour le comprendre, il est utile, il est indispensable, de remonter à ses aïeux. Ainsi trouvera-t-on peut-être l'explication de son tempérament, de son caractère, de son génie !

Toute la race à laquelle appartenait lord Byron semblait prédestinée aux catastrophes tragiques et porter dans ses veines on ne sait quoi de bizarre et d'anti-social.

« C'est la même souche scandinave de Bűrün qui, transportée en Normandie, a donné naissance aux Byron de France et aux Byron d'Angleterre, et dont une autre branche, acclimatée en Livonie, compte parmi ses fils ce redoutable maréchal de Biren, si connu par ses querelles avec Munich et par l'empire qu'il exerça longtemps sur la Russie. Quant à la branche anglaise, qui remontait aux conquérants normands, elle n'était ni moins violente, ni moins habituée aux tragédies[2]. »

Lord Byron se targuait volontiers de cette ascendance, plus peut-être par orgueil nobiliaire que tracassé par le souci du legs héréditaire. Il était cependant assez convaincu de l'importance de celui-ci et de son influence sur la formation de notre être, pour y faire parfois allusion.

« Il est ridicule, disait-il certain jour à un de ses interlocuteurs, de prétendre que nous n'héritons pas de nos passions, aussi bien que de la goutte et de tant d'autres maux. »

Sa mère avait coutume de lui dire, quand elle était en colère, ce qui lui arrivait souvent : « Ah ! petit drôle, tu es bien un vrai Byron ! Tu ne vaux pas mieux que ton père ! »

Le père de Byron, dont, à entendre sa mère, l'enfant tenait son sang orageux, était un assez singulier personnage. Il s'était marié une première fois avec l'épouse de lord Carmarthen, qu'il avait ravie à son mari et que lui avait livrée un divorce scandaleux ; il en avait eu une fille.

Sa seconde femme, Catherine Gordon, la mère du poète, unique héritière de George Gordon, esquire de Gight, se flattait de descendre de Jacques Ier et avait pu infuser, par cette voie, à son fils quelques gouttes de sang royal.

Les deux époux avaient quitté l'Écosse peu de mois après leur mariage, dans l'été de 1786, pour aller se fixer en France.

Mrs. Byron rentrait en Angleterre à la fin de l'année suivante, dans un état de grossesse avancée ; elle mettait au monde, le 25 janvier 1788, George Gordon Byron, qui devait être le plus grand poète de l'Angleterre.

On a prétendu que le capitaine Byron, le père du chantre de *Childe-Harold*, serait passé en France vers le milieu de l'année 1792 et que sa femme avait accouché à Douvres le 22 janvier suivant, au lendemain même de l'exécution de Louis XVI. « Ainsi, a-t-on ajouté, le poète du désespoir a été conçu en France, au fort de la Terreur. Plus tard, dans un de ses caprices bizarres de fatuité, il essaya de se vieillir et prétendit être né en 1788. »

La date de naissance, acceptée par la plupart, pour ne pas dire par tous les biographes, à l'exception d'un seul, est bien celle que nous donnons et nous aurions peine à croire que Byron eût volontairement cherché à se vieillir, « par un caprice de fatuité ».

Étrange serait le caprice ! Non point qu'il se soit affranchi de toutes bizarreries ; il les aurait plutôt recherchées, cultivées.

« Je pense, rapporte-t-il dans ses *Mémoires*, à une bizarre circonstance. Ma fille, ma femme, ma demi-sœur, ma mère, ma fille naturelle et moi-même, sommes ou plutôt étions tous filles ou fils *uniques*.

« La mère de ma sœur n'eut que ma demi-sœur de ce second mariage (et elle était elle-même fille unique), et mon père n'eut que moi d'enfant par son second mariage avec ma mère, aussi fille unique.

« Une telle complication d'enfants toujours *seuls*, tendant à se réunir en *une seule* famille, est assez singulière et ressemble presque à de la fatalité... Mais les animaux les plus féroces ont les moindres portées, comme les lions, les tigres et même les éléphants, qui sont doux en comparaison^[3]. »

Les problèmes mystérieux de la naissance et de la destinée préoccupaient Byron, bien qu'il affectât de s'en désintéresser. Quelques phrases échappées de sa plume trahissent ses inquiétudes.

Il répugnait à l'aveu des tares familiales qu'il avait pu observer. Témoin de la discorde qui régnait dans le ménage de ses parents, et des querelles fréquentes qui y

éclataient, il se gardait de toute appréciation sur leur conduite ; quand il était question de ces tristesses on le trouvait toujours prêt à plaider les circonstances atténuantes.

À ceux qui reprochaient à son père d'être brutal, il opposait son caractère *insoucieux* et enjoué ; aurait-il par la brutalité des manières, réussi, étant officier des gardes, à séduire et enlever une marquise, à épouser deux héritières ? « Il est vrai, ajoutait-il, que c'était un très bel homme, ce qui faisait beaucoup. » À entendre Byron, la première femme de son père n'avait pas, comme le bruit en avait couru, succombé au chagrin, mais à une maladie, qu'elle avait gagnée en voulant suivre son mari à la chasse, avant d'être bien remise de ses couches. Quant à sa seconde femme, la mère de notre héros, « elle avait un esprit trop fier pour supporter les mauvais traitements de qui que ce pût être, et elle l'aurait bientôt prouvé ».

Ce témoignage filial fait d'autant plus honneur à celui qui l'a rendu, que Mrs. Byron n'avait pas fait preuve, à l'égard de son fils, d'un amour maternel exagéré.

Dès l'âge de cinq ans, elle l'avait placé, plutôt pour se débarrasser de lui que pour commencer son éducation, dans une école pour les deux sexes où, moyennant cinq shillings par quartier, un maître « à la tête de furet » était censé apprendre à lire aux bambins qu'on lui confiait.

Encore en jupons, le jeune Byron manifestait le caractère peu endurant dont il donna, par la suite, maintes preuves. Il avait ce qu'il appelait « des rages silencieuses ». Un jour, il saisit la jupe de sa bonne avec ses deux mains, la déchira dans toute sa longueur, puis se tint immobile, dans une attitude agressive, défiant la colère de quiconque aurait osé le corriger.

Sa mère, il faut le dire, se portait aux mêmes extrémités contre ses robes, ses bonnets, ses colifichets ; ses crises de colères alternaient avec des démonstrations de tendresse excessive qui étonnaient l'enfant, plus qu'elles ne lui causaient de plaisir.

Tour à tour expansif et taciturne, sombre et gai, généreux et vindicatif, l'écolier laissait déjà présager l'homme futur^[4].

En 1799, George Byron avait onze ans, commençait la véritable éducation de celui qui, désormais, était lord Byron : l'éducation anglaise, celle qui se préoccupe, avant l'esprit et surtout, du corps.

Il était « inconvenant » qu'un lord boitât comme un loqueteux échappé de quelque Cour des Miracles. Or, Byron souffrait cruellement de cette infirmité humiliante ; toute sa vie, ce lui fut un opprobre.

Comment était survenue cette claudication ? Par suite d'un accident arrivé, dit-on, au moment de sa naissance : un des pieds s'était tordu et avait été dérangé de sa position naturelle. Telle est la version communément répandue.

Dans une lettre qu'elle écrivait quand le garçonnet avait trois ans, Mrs. Byron dit que « le pied de George tourne en dedans ; c'est le *pied droit*... Il marche tout à fait sur le côté du pied ». En dépit de cette attestation qui paraît formelle, il s'en faut que l'on soit généralement tombé d'accord et sur le côté où siégeait l'affection et sur l'origine de l'infirmité.

Dans le *Journal médical de Philadelphie*, du 7 février 1903, le docteur Henry Leffmann a relevé les diverses contradictions que présentent les témoignages relatifs à la boiterie de Byron[5].

Il n'y a pas de doute, selon notre confrère, que Byron fut boiteux ; il a eu soin de nous en informer lui-même, avec toute la précision désirable. Il attribuait sa difformité « à quelque accident de naissance, dû à l'extrême pudeur (!) de sa mère ».

Mais lequel de ses pieds était déformé ?

Si l'on se réfère à une note tirée de l'édition définitive des œuvres du poète, parue vers 1900, et publiée par John Murray, il est malaisé de se faire une opinion, en présence de dépositions aussi multiples que contradictoires.

Lady Blessington, Moore, Galt[6], la comtesse Albrizzi, n'ont jamais su lequel des deux pieds était difforme.

Dans ses Mémoires, la comtesse Guiccioli, marquise de Boissy, qui a vu, il est vrai, Byron à travers le bandeau aveuglant de l'amour, prétend avec assurance, qu'« aucun

défaut n'existait dans la conformation de ses pieds, ni de ses jambes ; cette légère infirmité n'était autre chose que le résultat de la faiblesse de ses chevilles ».

Le boxeur Jackson incline pour le pied gauche ; tandis que, d'après Trelawney, le pied droit était le plus tordu, ce qui provenait, selon lui, d'une contracture des tendons postérieurs de ce pied.

Mais voici un fait positif et qui, semble-t-il, doit mettre fin à la controverse.

Madame Wildemann, la veuve du colonel qui avait acheté Newstead, la résidence des Byron, a fait don, entre autres objets ayant appartenu au poète, au Musée de la Société naturaliste de Nottingham, des « formes » d'après lesquelles ont été faites les bottes et les souliers de Byron.

Ces formes sont à peu près longues de neuf pouces, étroites et généralement asymétriques. Les précieux moules étaient accompagnés du curieux certificat qui suit :

William Swift, cordonnier à Southwell (Nottinghamshire), ayant eu l'honneur de travailler pour lord Byron, quand il séjournait à Southwell, depuis l'année 1805 jusqu'à 1807, affirme que ceux-ci sont bien les moules sur lesquels les bottes et les souliers de Sa Seigneurie étaient faits, et que la dernière paire lui a été livrée le 10 mai 1807.

Il affirme de plus, que Sa Seigneurie n'avait pas du tout un *pied-bot*, comme on a prétendu, mais que ses deux pieds étaient bien également conformés, seulement l'un était d'un pouce et demi plus petit que l'autre.

Le défaut n'était point dans le pied, mais dans la cheville, qui, étant faible, laissait le pied se tourner en dehors.

Pour remédier à cela, Sa Seigneurie portait une bottine très mince et légère, fortement lacée au-dessous de son bas ; lorsqu'il était petit, on lui faisait porter un fer avec une jointure à la cheville qui passait derrière la jambe, et qui était attaché derrière le soulier.

Le mollet de cette jambe était moins fort que l'autre, et c'était sa jambe gauche.

Signé : William Swift.

L'argument du bottier n'a pas convaincu tout le monde, et la dispute a continué.

Mrs. Leigh Hunt, Thorwaldsen, indiquent le pied gauche comme étant le pied malade, alors que Stendhal réclame pour le droit.

Le docteur James Millingen, qui examina les pieds de Byron, sur son cadavre, consigne, dans son rapport, qu'il existait chez lui une malformation congénitale du pied et de la jambe gauches, avec pied-bot.

Mais l'éditeur Murray, qui possédait deux chaussures chirurgicales faites pour Byron quand il était enfant vient affirmer, contrairement à l'assertion précédente, que les deux souliers sont pour le pied droit, cheville et jambe ; et, présumant qu'ils étaient faits pour chauffer le pied, il fait remarquer qu'ils seraient trop longs et minces pour un pied-bot. Pour Murray, Byron souffrait de paralysie infantile affectant les muscles internes du pied droit et de la jambe ; mais, remarque non sans ironie le docteur Leffmann, un éditeur n'est pas une autorité scientifique de grand poids !

Ceux-là seuls s'étonneront du développement donné à la discussion d'un pareil diagnostic, qui ignorent la place qu'a tenue cette infirmité dans les préoccupations de lord Byron.

À quelqu'un qui le félicitait de tous les dons dont l'avait gratifié la Providence, il répliquait tristement : « Ah ! si *ceci* (en portant la main à son front) me met au-dessus du reste des hommes, *cela* (en montrant son pied) me met au-dessous, bien au-dessous d'eux tous ! »

Certains ont attribué la mélancolie de Byron et aussi sa timidité^[7], qui n'était que de l'orgueil exaspéré, à son infirmité. Ce n'est pas tout à fait sans raison.

Au cours d'une soirée, où il s'était montré brillant et animé, resté seul avec sa femme, quand tout le monde fut parti, et comme celle-ci lui faisait compliment sur l'éclat de sa conversation :

– Eh bien ! Bella, lui dit-il, on prétend que je suis mélancolique ; vous voyez combien on se trompe !

– On ne se trompe pas, répliqua Mrs. Byron ; du fond du cœur, vous êtes le plus triste des hommes !

Faut-il rappeler, à cet égard, ce qu'a écrit Metchnikoff[8] :

– La conception optimiste, dit ce philosophe, est corrélative à la santé normale, tandis que le pessimisme aurait pour cause quelque maladie physique ou mentale : aussi cherche-t-on, chez les prophètes du pessimisme, la source de leur conception dans quelque mal profond... *Celle de Byron est attribuée à son pied-bot*, (tandis) que le pessimisme de Léopardi est rattaché à la tuberculose. Ces deux promoteurs du pessimisme au XIXe siècle sont morts jeunes.

Pour Byron, dit le même auteur à une autre place, en dehors des maladies, de la mort et de l'esclavage, des maux que nous voyons il y a des maux bien pires : « les maux que nous ne voyons pas, qui s'élancent à travers l'âme, sans remède, avec un déchirement toujours nouveau. »

Dans nombre de ses écrits, Byron insiste sur le sentiment de satiété qu'il éprouvait presque continuellement : chaque sensation de plaisir dégénérait chez lui aussitôt en une sensation de dégoût plus forte que la première[9].

Existe-t-il une relation entre le pessimisme de Byron et son infirmité physique ? Et, au préalable, peut-on établir un rapport évident entre la maladie, en général, et le pessimisme ?

« Tout en rendant justice, poursuit Metchnikoff[10], à l'opinion qui établit un rapport entre la maladie et le pessimisme, il est facile de se convaincre que le problème est plus complexe qu'il ne paraît... Il est bien connu que les aveugles jouissent d'une bonne humeur constante... Il a été remarqué que des personnes atteintes de maladies chroniques, se distinguent souvent par leur conception optimiste de la vie ; tandis que les jeunes gens en pleine force deviennent tristes et mélancoliques et s'adonnent au pessimisme le plus outré. Ce contraste a été très bien tracé, par Émile Zola, dans son roman *La Joie de vivre* où un vieil arthritique, éprouvé par des crises atroces de goutte, conserve sa bonne humeur en face de son jeune fils qui, quoique vigoureux et bien portant, professe des idées des plus pessimistes... Tous ces exemples démontrent qu'il n'est pas du tout facile d'expliquer le pessimisme par les troubles de la santé. »

C'est que jouent aussi des facteurs moraux qui rendent moins simple le problème et plus compliquée sa solution. On peut être pessimiste sans souffrance personnelle, par

la constatation de la douleur universelle, tant que l'expérience et le contact prolongé avec la vie n'ont pas insensibilisé les fibres et développé un égoïsme protecteur.

Pessimisme et neurasthénie font, cependant, bon ménage, a tenté de montrer, dans un mémoire fameux le professeur Régis ; mais, peut-être conviendrait-il de ne pas trop généraliser et de retenir cette remarque d'un psychiatre allemand[11], que le pessimisme est une étape du jeune âge, à laquelle succède plus tard une conception plus sereine.

Byron n'a pas assez vécu pour qu'on puisse dire que son tempérament a poursuivi jusqu'au bout son évolution. Peut-être, avec les ans, son pessimisme eût-il fait place à une conception moins sombre de l'existence ? À quoi on peut répliquer, que Bouddha, Schopenhauer, Hartmann, ont atteint les limites de la vieillesse sans que leur conception de la vie en fût le moins du monde changée.

Tout ce qu'on peut dire de positif, en ce qui concerne Byron, c'est que son pied claudicant occupe une place notable dans la genèse de son caractère ; c'est cette défectueuse conformation qui l'a rendu de bonne heure irritable[12].

Cet outrage à la beauté de son corps lui était un affront, dont son amour-propre saignait en toute occasion.

On raconte que la nurse d'un de ses camarades de jeux ayant laissé échapper devant lui cette exclamation : « Quel joli petit garçon ce serait s'il n'avait pas une pareille jambe ! » À ces mots, l'enfant rougit, ses yeux étincelèrent et, faisant claquer le fouet qu'il tenait à la main : « Ne parlez pas de cela », s'écria-t-il d'un air de défi.

Comment aurait-il pu oublier ce que la douleur, qu'il supportait, du reste, stoïquement, se chargeait de lui rappeler à tout instant ?

Loin de s'améliorer, son infirmité n'avait fait que s'aggraver par les traitements auxquels on avait recours pour y remédier.

Mrs. Byron avait confié son fils aux soins d'un charlatan, dont toute la thérapeutique consistait à frotter le pied, pendant un temps assez long, avec de l'huile, sorte de massage préalable, puis à tordre le membre avec force, pour le ramener à sa position naturelle ; enfin, à le visser dans un brodequin de bois.

On devine les sensations douloureuses qu'éprouvait l'enfant, quand il avait son pied dans cet appareil de torture.

Son maître de pension lui dit un jour : « Je me sens mal à l'aise, milord, de vous voir assis là, avec les souffrances, que *je sais* que vous endurez. » – « Ne faites pas attention, Monsieur, répondit George Byron, vous n'en verrez plus aucun signe en moi. » Et il tint parole, mettant son amour-propre à ne point paraître souffrir. Car déjà était en lui ce qui fut le fond de son caractère, tout souffrir plutôt que de donner une marque de faiblesse, tout oser plutôt que de donner un signe de soumission.

Cependant, la guérison promise par l'empirique ne se produisait pas ; on fit appel à un médecin de Londres, qui prescrivit un régime de patience et d'immobilité, dont s'accommodait mal ce « jeune poulain » indompté.

Sous la direction du docteur, un mécanicien entreprit de construire un appareil propre à fortifier le pied. On recommanda, en outre, à l'enfant, une grande modération dans ses jeux mais il se moquait de la prescription, se montrant encore plus turbulent que ses camarades.

On a prétendu que l'homme de génie répugnait aux exercices du corps. De nombreux exemples pourraient être cités, qui vont à l'encontre de cette opinion. Horace était mauvais cavalier, mais il était passionné d'équitation ; Virgile jouait à la paume ; Dante était grand chasseur au faucon, autant qu'homme d'épée ; Le Tasse se flattait d'être très fort en escrime et danseur infatigable ; Alfieri était un parfait écuyer ; Klopstock patinait à merveille. Quant à Byron, il excellait à peu près dans tous les exercices athlétiques : paume, football, boxe, et surtout natation.

Il avait une telle passion pour les armes de toute espèce qu'il faisait placer auprès de son lit une petite épée, avec laquelle il s'amusait à « espadonner » dès son réveil, frappant les rideaux d'estoc et de taille. Il conserva longtemps l'habitude de porter sur lui une paire de pistolets qu'il mettait dans la poche de sa veste.

Les victorieuses parties de coups de poing (n'oublions pas que nous sommes en Angleterre), les duels de paume ou de boxe occupent une place considérable dans ses

souvenirs de jeunesse. Dans le recueil de ses premières poésies, on trouve plus d'une allusion à ces dramatiques joutes, dont il sortait presque toujours assez mal en point.

Parlant du temps où il était sur les bancs de l'école, Alfieri écrit : « Quoique je fusse le plus petit de tous les *grands*, c'était précisément mon infériorité de taille, d'âge et de force, qui me donnait plus de courage et m'engageait à me distinguer. » Byron ressemblait sur ce point au tragique Italien : l'écolier d'Harrow se livrait, avec un emportement fébrile, aux amusements de son âge, comme s'il n'eût voulu perdre aucune occasion, en se surpassant, de faire oublier son infirmité.

Il était encore enfant, que sa mère, qui était très superstitieuse, alla consulter une devineresse de village, sur l'avenir de son fils. Afin de calmer les inquiétudes maternelles, la maligne créature tira de la difformité qu'on lui exposait, le pronostic de la grandeur future de celui qui en était atteint.

Byron tenait de sa mère l'amour du merveilleux, cette foi en l'inconnu, qu'il se flattait d'avoir commune avec Napoléon^[13].

Il se plaisait aux histoires de revenants. Avec ses amis Shelley, il s'exaltait peu à peu dans une demi-hallucination et, quand ils étaient en compagnie, pour emprunter les termes de Villemain, « ils croyaient au diable, tout en doutant de Dieu ».

Byron ajoutait aussi créance aux pressentiments et à la vertu de certains charmes. Une jeune dame, qu'il voyait souvent à Southwell, avait un grain d'agate, détaché d'un collier et qui était traversé d'un fil de laiton. Byron lui en ayant demandé la provenance, la dame lui répondit que c'était une amulette, dont la puissance devait la garantir de l'amour, tant qu'elle l'aurait en sa possession. « En ce cas, s'écria vivement le jeune homme, donnez-la moi ; c'est précisément ce qu'il me faut ! » Elle refusa d'accéder à sa prière. Quelques jours après, le grain d'agate ayant disparu, ses soupçons se portèrent sur Byron. Il ne se défendit pas d'avoir pratiqué ce larcin, bien au contraire, il signifiait à la dame que plus jamais elle ne reverrait son talisman.

Un autre trait du caractère de Byron, c'est son amour excessif des bêtes. Dans sa *Correspondance*, qui le réfléchit comme un miroir, il est souvent question de compagnons hérissés, de gardiens aux crocs puissants, qui ont

nom *Savage, Damon, Bran, Smith* ; il s'inquiète à plusieurs reprises de sa *ménagerie* ; mais l'animal qui a sa prédilection est son chien *Boatswain*, que ses vers ont immortalisé et auquel il fit élever un monument. Il composa, pour l'« ami » qu'il venait de perdre, cette épitaphe mémorable : « Ici, sont déposés les restes d'un être, qui posséda la beauté sans vanité, la force sans insolence, le courage sans férocité et toutes les vertus de l'homme sans ses vices. » Et il ajoute, avec plus d'amertume encore, dans un sombre accès de misanthropie : « Ces pierres furent élevées sur les restes d'un ami ; je n'en connus qu'un seul et c'est ici qu'il dort. »

Toute sa vie, Byron fera entendre cette note mélancolique. « Le fond de misanthropie de ce grand homme, écrit Stendhal, avait été aigri par la société anglaise... Si l'on met l'humeur noire à la place des accès de colère puérile, l'on trouvera que le caractère de lord Byron avait les rapports les plus frappants avec celui de Voltaire. »

Fanfaron de vices[14], il ne se plongeait dans le tourbillon des plaisirs que pour s'étourdir. Il se livrait, a dit un de ses meilleurs biographes, à la dissipation avec toute l'ardeur de la jeunesse et de son caractère, et comme à un exercice de ses forces.

Le jour de l'enterrement de sa mère, tandis qu'on transportait le corps au cimetière, il se mit à faire, avec son domestique, la partie de boxe accoutumée ; seulement, ses coups étaient plus forts qu'à l'ordinaire, comme s'il eût voulu trouver, dans une excitation et une fatigue physiques, un dérivatif à ses peines intérieures.

Les excentricités de lord Byron ont été le thème de longues déclamations où l'hypocrisie tient une place plus large que la sincérité[15]. Il faut se mettre en garde contre les déclarations du poète et le défendre contre lui-même et ses propres calomnies. La curiosité, l'orgueil, le goût de l'étrange étaient dans son sang et il agit le plus souvent par bravade ou par dégoût, quand le vertige ne lui tourne pas la tête au bord de l'abîme.

Il se plaît dans la compagnie des maîtres à danser, des acteurs et des boxeurs de profession ; il prodigue au roi du pugilat des autographes familiers ; il joue, il maquignonne, il se grise[16].

Il place des crânes polis sur les guéridons et en dispose comme ornement dans son cabinet de travail. N'eut-il pas la fantaisie de faire monter en argent et de convertir en coupe à boire un des crânes trouvés, en creusant la terre, sur son domaine ? Mais ce sont là enfantillages d'une imagination vive et morbide, cynisme affecté, qui prépare et annonce le romantisme.

Il se plaisait à ces contrastes : mêlant le macabre à ses plaisirs profanes, de même qu'après l'orgie, il se remettait au régime par lequel il essayait de combattre une obésité toujours menaçante.

Dès son entrée à Cambridge, il avait adopté, pour maigrir, un système d'exercices violents et d'abstinence excessive. Entre-temps, il faisait un fréquent usage de bains chauds.

Il fut une époque où il ne vivait que de petits biscuits secs très minces, n'en mangeant pas plus de deux par jour, et souvent un seul, avec la tasse de thé qu'il buvait ordinairement à une heure de l'après-midi. C'était toute la nourriture qu'il absorbait dans les vingt-quatre heures. Il prétendait que, grâce à ce régime, il se sentait plus léger, plus vif, qu'il gardait un plus grand empire sur soi.

Il avait l'habitude de mâcher perpétuellement du mastic : on a reconnu depuis que c'était une excellente pratique, dont se trouvent bien les dyspeptiques.

Il ne mangeait pas de viande, ayant remarqué que les personnes qui donnaient trop d'importance à l'alimentation carnée, étaient généralement colères et stupides. En réalité, il avait surtout peur d'engraisser, regardant la corpulence comme aussi laide à la vue que pernicieuse à l'intelligence. Dans une de ses lettres, il se déclare enchanté d'avoir *maigri* de deux livres et *grandi* d'un pouce : double victoire, dont il se montre fier. Une autre de ses fiertés était sa réputation de nageur ; il aurait donné tous ses succès littéraires pour la conserver. Contraint par son infirmité native à modérer son allure sur terre, il semblait prendre une orgueilleuse et voluptueuse revanche à glisser sur l'eau et ne perdait aucune occasion de se livrer à son sport favori. Dans tous les pays qu'il traverse, il renouvelle ses prouesses, devenues légendaires.

Sur la foi du poétique récit de Musée et d'Ovide, imitant Léandre, il traverse l'Hellespont à la nage. Étant en Portugal, il voulut traverser le Tage, domptant à la fois le vent, la marée, le courant. En Suisse, il allait souvent de la villa Diodate, près Genève, où il séjournait, à Coppet, chez Mme de Staël, à la nage.

À Brighton, il aurait péri, victime d'un déraisonnable pari, si on le l'eût sauvé à temps. Ce fanatisme nautique, cette folie de l'eau, jamais il ne s'en défit ; à plusieurs reprises il y revient, il insiste. Ses crises hypocondriaques ne cèdent qu'au charme,

enivrant pour lui, de la perspective du Bosphore ou de quelque grand fleuve, dont il savoure à l'avance l'enveloppement glacé.

Byron fut, a écrit quelqu'un, un « sublime bilieux au milieu d'un peuple de sanguins ». Il protestait, par une sobriété d'anachorète, contre l'insatiable et carnivore appétit de ses compagnons de débauche, de même que le moindre de ses actes protestait contre les mesquins préjugés et l'hypocrisie qui sont les deux vices de la société anglaise et tout cela sans jamais cesser de rester indubitablement anglais.

Son caractère, comme sa vie, est tout en contradiction : tantôt gai jusqu'à l'enthousiasme, à d'autres moments, triste et sombre, n'aspirant qu'à la mort : étant enfant, il avait tenté de se suicider : on était arrivé à temps pour lui ôter des mains le couteau tourné déjà contre sa poitrine.

Plus tard, partagé entre le dégoût des autres et de lui-même, il arrivera, de déception en déception, de satiété en satiété, aux degrés extrêmes de l'exaltation intellectuelle et de l'angoisse morale. « Souvent oppressé d'une sombre et triste mélancolie, présage d'avenir, écrit-il dans ses *Souvenirs d'enfance*, je suis venu m'asseoir sur notre tombe favorite. » C'était un tertre commandant toute la vue de Windsor que ses camarades ne désignaient pas autrement que la « tombe de Byron ». Là, il s'asseyait des heures entières, seul, abîmé dans sa contemplation et ses rêveries.

S'il erra en tous lieux, s'il voyagea en tous pays, avant d'aller, héroïquement toujours, braver, en Grèce, la Mort qui cette fois le vainquit, était-ce seulement pour échapper « à ce vautour de l'ennui dont il devait être le Prométhée » ?

Qui oserait juger à la commune mesure une âme de cette trempe, risquerait fort de s'égarer.

De cette sombre mélancolie qui accable certains êtres dans leur jeunesse, Bernardin de Saint-Pierre (comme on la comparait devant lui à la petite vérole) disait : « Et moi aussi j'ai eu cette maladie, mais je n'en suis pas resté marqué. »

Byron, lui, en fut à jamais gravé : mais quelle possibilité de réactions de même ordre chez l'auteur de *Paul et Virginie* et chez celui dont retentissent toujours à nos oreilles les poignantes et hautaines strophes de *Manfred* :

Ma joie était dans la solitude, pour respirer
L'air difficile de la cime glacée des montagnes

.....

Car, si les créatures de l'espèce dont j'étais,
Avec dégoût d'en être, me croisaient dans mon sentier,
Je me sentais dégradé et retombé jusqu'à elles, et

[je n'étais plus qu'argile.

.....

Et ce cri d'orgueil jeté aux puissances infernales :

Tu n'as point de pouvoir sur moi, cela je le sens ;
Tu ne me posséderas jamais, cela je le sais :
Ce que j'ai fait est fait ; je porte en moi
Une torture qui ne peut s'augmenter des tiennes ;
L'âme qui est immortelle, se donne elle-même
Le prix de ses bonnes ou de ses diaboliques pensées –
Elle est l'origine et la fin de son propre mal –
Et son propre lieu et temps ; – Son essence intime
Quand elle est dépouillée de cette mortalité, ne tire
Aucune couleur des choses fugitives du dehors –
Mais s'absorbe dans la souffrance ou dans la joie
Venues de la conscience de ses propres mérites.
Tu ne m'as pas tenté, et tu ne pouvais me tenter,
Je n'ai pas été ta dupe, et je ne suis pas ta proie –
Mais je fus mon propre destructeur et le serai
Jusque dans la vie future. – Arrière, démons bafoués !
La main de la mort est sur moi – Mais non la vôtre [\[17\]](#) !

Humain surhumain... Il est des surhumains qui jamais ne purent s'adapter à leur humaine condition : Byron fut un de ceux-là...

Notes :

1.↑ M. de Lescure, *Lord Byron, histoire d'un homme (1788-1824)*. Paris, Achille Faure, 1866.

2.↑ Philarète Chasles, *Étude sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au dix-neuvième siècle*.

3.↑ *Mémoires de lord Byron*, par Thomas Moore (1830), édition française.

4.↑ Vingt fois pour ses amis, note Taine, il se mit dans l'embarras, offrant son temps, sa plume, sa bourse. Un jour, à Harrow, un grand brimait son cher Peel, et, le trouvant récalcitrant, lui donnait une bastonnade sur la partie charnue du bras, qu'il avait tordu afin de le rendre plus sensible. Byron, trop petit et ne pouvant combattre le bourreau, s'approcha de lui, rouge de fureur, les larmes aux yeux, et d'une voix tremblante demanda combien il voulait donner de coups. « Qu'est-ce que cela te fait, petit drôle ? » – « C'est que, s'il vous plaît, dit Byron en tendant son bras, j'en voudrais recevoir la moitié. » La générosité surabondait chez lui comme le reste. Jamais au dire de Moore il ne rencontrait un malheureux sans le secourir. Plus tard, en Italie, sur cent mille francs qu'il dépensait il en donnait vingt-cinq mille. Les sources vives de son cœur étaient trop pleines et dégorgeaient impétueusement le bien, le mal, au moindre choc. (Cf. *Histoire de la littérature anglaise*, tome IV, 310.)

5.↑ Cf. *British med. journal*, 28 février 1903.

6.↑ « Son défaut, dit Galt, dans *La Vie de lord Byron*, était bien peu visible. Il avait une manière de marcher qui le rendait à peine sensible, et même qui le rendait *tout à fait imperceptible*. J'ai passé plusieurs jours à bord d'un vaisseau avec lui, sans lui découvrir ce défaut ; et réellement, il était si peu visible, qu'il y a eu toujours le doute qu'il fût l'effet d'un accident temporaire ou d'une mauvaise conformation de son pied. »

7.↑ La moindre allusion à ses amours, même les plus frivoles, le faisait rougir comme une femme et le décontenançait.

8.↑ *Essais optimistes*, p. 318 et suiv.

9.↑ *Op. cit.*, 309.

10.↑ P. 319.

11.↑ Mobius, *Gœthe*, t. I (1903).

12.↑ « C'est peut-être à cet état de colère et de malheur habituel, écrit Stendhal, qu'il dut sa sensibilité pour la musique, qui adoucissait son chagrin en lui faisant verser des larmes. Lord Byron était sensible à la belle musique, mais sensible comme un débutant. Après avoir entendu des opéras nouveaux pendant un an ou deux, il eût été fou de choses qui, en 1816, ne lui faisaient aucun plaisir et que même il blâmait hautement comme insignifiantes et contournées... »

13.↑ Lord Byron, écrit Stendhal, était à la fois enthousiaste et jaloux de Napoléon Bonaparte. Il disait : *Nous sommes les seuls, lui et moi, qui signions* N. B. (Noël Byron).

14.↑ « Je passai, écrit-il, avec une effrayante rapidité par tous les degrés du vice, et cela sans jouir. » Il dit ailleurs qu'« il ne trouvait aucun plaisir à ces excès, et qu'il pouvait se rendre la justice de n'avoir séduit aucune femme ».

15.↑ « Pendant un tiers de son temps, chaque semaine, il nous semblait fou. » Stendhal.

16.↑ L'auteur des *Conversations de lord Byron* écrit, en août 1823 :

« Je vois avec peine qu'il est tombé dans une sorte d'indolence. Il a presque renoncé à ses promenades à cheval, et ne mange presque plus ; il a beaucoup maigri et ses digestions sont pénibles. Afin de se soutenir, il boit peut-être trop de vin, et de sa boisson favorite, le genièvre, dont il consomme maintenant près d'une pinte tous les soirs. Il me disait avec gaieté : "Pourquoi ne buvez-vous pas, Medwin ? Le genièvre mêlé avec de l'eau est la source de toutes mes inspirations. Si vous buviez autant que moi, vous feriez des vers aussi bons que les miens : soyez certain que c'est le véritable Hippocrène." »

Quand les idées ne lui venaient pas, il prenait beaucoup de ce *grog* ; mais,

nous assure Beyle, ce vice aussi, il l'a exagéré en s'accusant, il ne fut point, à vrai dire, buveur immodéré.

17.↑ Trad. libre de l'auteur.

SHELLEY

On peut appliquer à Shelley ce que Berlioz écrivait, songeant à lui-même : « Il y a, dans l'humanité, certains êtres doués d'une sensibilité particulière, qui n'éprouvent rien de la même façon, ni au même degré que les autres, et pour qui l'exception devient la règle.

« Chez eux, les particularités de nature expliquent celles de leur vie, laquelle, à son tour, explique celles de leur destinée. Or, ce sont les exceptions qui mènent le monde ; et cela doit être, parce que ce sont elles qui paient de leurs luttes et de leurs souffrances la lumière et le mouvement de l'humanité. »

L'œuvre et la vie de Shelley sont tellement unies, qu'on a pu dire que son œuvre est une réduction de sa vie : aussi, pour pénétrer l'âme de ce poète, « que son *instabilité* et, souvent, sa *demi-inconscience* (nous employons les termes de son meilleur biographe[1]) rendent si complexe et ondoyante », la nécessité s'impose de consulter à la fois les mémorialistes qui nous relatent les menus faits de son existence, et l'auteur lui-même qui, sous le couvert d'une fiction plus ou moins transparente, nous livre le tréfonds de sa pensée.

Bien que l'œuvre de cet émule de Byron donne l'impression d'une « irréalité » plus ou moins grande, il n'en va pas moins que cette irréalité n'est jamais complète et que Shelley laisse, quelquefois malgré lui, transparaître une part de sa personnalité. Cette union secrète presque jamais ne se marque par des liens très apparents ; mais ceux-ci relient, ainsi que l'a fort bien noté un de ses analystes les plus subtils, le cours de sa vie au développement de sa pensée.

Taine[2] a dit de Shelley, que « comblé de tous les dons du cœur, de l'esprit, de la naissance et de la fortune, il gâta sa vie comme à plaisir en portant dans sa conduite l'imagination enthousiaste qu'il eût dû garder pour ses vers ». Le jugement est peut-être sévère, il est loin d'être inexact, quant au fond.

Dès ses premières années, le poète s'est heurté aux ronces du chemin, ses rêves l'élevant bien au-dessus des réalités tangibles. Les yeux fixés sur les apparitions magnifiques dont il peuplait l'espace, il marcha à travers le monde, sans voir la route, trébuchant à chaque pas.

Si l'atavisme n'est pas un mot vain, on ne doit pas négliger de noter, pour l'explication de certains faits du caractère de Shelley, que son grand-père, « esprit curieux et hardi, adepte enthousiaste de la médecine magnétique », eut une carrière passablement aventureuse. Le petit hobereau politicien qu'il avait commencé d'être ayant reçu le titre de *baronnet*, cette élévation rapide lui avait un peu tourné la tête. Il fit bâtir à grands frais un château, qu'il devait laisser inachevé et vide, préférant traîner sa vieillesse, fantasque et rechignée, dans une maison plus modeste et plus rapprochée de sa taverne favorite. Il laissa, en mourant, une fortune considérable et l'on trouva 10.000 livres en billets de banque, disséminés dans l'intérieur de son sofa ou entre les feuillets du petit nombre de livres qu'il possédait^[3].

Le grand-père de Shelley n'avait jamais vécu en très bons termes avec son fils ; et deux filles, issues d'une seconde union avaient dû fuir son toit, devenu par trop inhospitalier.

Le père du poète, « plus pratique et sensé, mais plus éteint que l'aïeul », était capable, par accès, « des larmes et des objurgations familiales aux sensibilités du temps ».

Sa femme, d'un bon cœur, mais très timide, est une figure assez effacée qui ne nous arrêtera pas.

Deux fils et cinq filles furent le fruit de cette union. Percy Bysshe Shelley, l'aîné de la famille, est celui-là seul qui nous occupera.

Sa première éducation fut toute féminine, mais il ne séjourna pas longtemps dans « cet innocent paradis ». Au premier contact du monde et de ses brutales réalités, cette « sensitive » allait être blessée.

Un bon vieillard, vicaire de village, fut chargé de lui enseigner les rudiments du latin. D'une nature admirablement douée, le bambin – il avait à peine 6 ans – montrait une prodigieuse faculté d'assimilation et une mémoire telle, qu'il était capable de répéter mot pour mot, après une simple lecture, des poésies qu'il avait seulement parcourues.

À 8 ans, il s'essayait à son tour à faire des vers, étonnant ses maîtres par sa facilité à les composer. Deux ans plus tard il quittait le logis paternel, pour entrer à l'école de Sion House, à Islewort, près Brenfort. Il dut échanger, non sans regret, les caresses de ses sœurs pour les bourrades que ne lui ménagèrent pas ses camarades, fils, pour la plupart de boutiquiers de la Cité, et qui le raillaient pour ses délicatesses de petite fille, si différentes de leurs manières dures et grossières.

Son cousin a narré, par le menu, les souffrances qu'il endura dans cet enfer.

Nullement disposé à participer aux amusements de ses compagnons de chaîne, à leurs querelles ou à leurs jeux, confiné entre les quatre murs qui formaient une cour de cent pieds environ, avec un seul arbre au milieu, au lieu de respirer l'air pur des champs et de vagabonder dans les plantations et les parterres de la maison paternelle, Shelley fut la victime et le souffre-douleur de ces petits tyrans, qui déchargeaient sur lui leur mauvaise humeur en paroles amères et parfois en soufflets.

Dès son arrivée, on l'avait tourmenté de questions ; quand il eut répondu à ses tortionnaires qu'il n'avait jamais joué ni à la toupie, ni aux billes, ni au cheval fondu, ni au saut à cloche-pied, qu'il ignorait jusqu'au *base-ball* et au cricket, tous ces garnements n'eurent pas assez de moqueries à l'adresse du nouveau-venu. Il prit le parti de leur opposer un mutisme dédaigneux ; loin d'eux, dans la solitude, il se soulageait en versant d'abondantes larmes.

Quelqu'un qui vécut, à cette époque, dans sa familiarité, nous le dépeint de taille élevée pour son âge, mince et délicat, d'une poitrine relativement étroite, le teint pur et rose, la figure plutôt allongée qu'ovale.

Ses traits, sans être régulièrement beaux, étaient relevés par une profusion de cheveux noirs, soyeux qui bouclaient naturellement. L'expression de sa figure était celle d'une innocence et d'une douceur extrêmes.

Ses yeux, bleus, étaient grands et proéminents ; ce qui, pour les phrénologues, est l'indice d'une aptitude particulière pour la mémoire des mots. Quand il était plongé dans la rêverie, ce qui lui arrivait fréquemment, ses yeux semblaient hébétés et

insensibles aux objets extérieurs ; dans d'autres moments, ils étincelaient du feu de l'intelligence.

Il était peu travailleur, aimant mieux, pendant les heures d'étude, regarder passer les nuages ou voltiger les hirondelles, quand il ne griffonnait pas, sur ses livres d'école, de grossières esquisses des pins ou des cèdres du domaine natal, dont le souvenir le hantait.

Il passait, auprès de ses condisciples, pour un être étrange, insociable ; et ses promenades solitaires le long d'un mur exposé au midi, son éloignement des plaisirs de son âge, ses rêveries vagues, et dont on avait peine à le tirer, fortifiaient cette opinion, qu'il ne cherchait aucunement, d'ailleurs, à modifier.

Malgré sa paresse apparente, il fut toujours en avance sur ses camarades ; dévorant tous les livres qui lui tombaient sous la main, il se meublait le cerveau des récits les plus fantastiques, ayant déjà un goût marqué pour l'étrange et le merveilleux, goût qu'il conserva jusque dans l'âge mûr.

Les aventures invraisemblables, voire diaboliques, charmaient son imagination. Il croyait aux prodiges, aux apparitions, au pouvoir d'évoquer les morts ; pouvoir auquel il fera souvent allusion dans ses œuvres, alors même que se seront évanouies pour lui ces superstitions enfantines[4].

Il présentait le curieux phénomène du « dédoublement » de la personnalité. Il se plaisait à « être un autre ». Il rêvait tout éveillé, dans une sorte d'« abstraction léthargique », qui lui était habituelle.

Après chaque accès, ses lèvres frémissaient, sa voix devenait tremblante d'émotion ; il entrait dans une espèce d'extase, pendant laquelle son langage était, d'après un de ses biographes, « plutôt d'un ange que d'un homme[5] ».

Les contes de sorcellerie et les pratiques de magie noire le plongeaient dans le ravissement. Une fois, il perça le plafond d'un petit corridor, convaincu qu'il allait découvrir un cachot secret. Dans une mansarde inoccupée, murée depuis des ans, il ne doutait point qu'avait habité un vieil alchimiste, occupé à poursuivre le secret du grand œuvre.

Dans l'étang de son village, une tortue aux proportions monstrueuses avait élu domicile, du moins en était-il persuadé ; et, dans la forêt voisine, un serpent âgé de plusieurs siècles, sautait en croupe des voyageurs attardés et affolait leurs montures.

Shelley ne se contentait pas de raconter à ses petites sœurs ces étranges et horribles choses, que son imagination, seule, avait enfantées, il les réalisait, les mimait, les vivait. On surprenait les fillettes, bizarrement costumées, escortant leur jeune frère, qui courait dans la cuisine, porteur d'un réchaud rempli d'alcool enflammé.

Un soir, on vit au loin une lueur, puis un embrasement : c'était le bateau de l'étang qui flambait, le feu gagna la buanderie, puis une meule de fagots. Percy Shelley observait le spectacle de sa chambre et rayonnait. Il avait voulu « jouer à l'enfer », et il éprouvait comme une joie satanique à contempler cet incendie dont il était l'auteur.

Peut-être y avait-il dans cet amour précoce du feu, ainsi que le remarque M. Koszul, l'un des présages de la carrière poétique de celui qui le chantera si bien plus tard :

On ne sait pas combien est beau le feu, le feu
Dont chaque flamme est comme une pierre précieuse
Qui se fondrait en lumière toujours changeante[6].

Si Shelley avait de l'enthousiasme pour Shakespeare, c'était le Shakespeare de *Macbeth* qui avait ses préférences, surtout à cause de la scène des sorcières qu'il imitait, en courant dans les couloirs du collège d'Eton, avec des bols de liquides enflammés.

Il était entré à Eton au mois de juillet 1804 ; il y resta cinq années et quelques mois.

À Eton, ses condisciples le ridiculisaient, le couvraient d'injures et de boue. « Je l'ai vu, rapporte un témoin de ces persécutions enfantines, enveloppé, hué, harcelé, comme un taureau furieux ; et, à cette distance (quarante ans plus tard), il me semble entendre encore retentir à mes oreilles le cri que poussait Shelley dans le paroxysme de sa rage. » On ne l'appelait plus que le *fou Shelley* (mad Shelley).

L'infortuné gamin avait heureusement trouvé un protecteur et un ami, en la personne d'un savant médecin et chimiste, le docteur James Lind, qu'il devait célébrer maintes fois dans ses vers. Lind inspira à Shelley, une véritable passion pour les recherches scientifiques et notamment pour la chimie. Il dira bientôt qu'il apportait à l'étude des vieux livres de magie et de chimie « un enthousiasme émerveillé qui atteignait à la croyance ». Surpris par un de ses maîtres, au moment où il faisait tourner la manivelle d'une machine électrique, il répondit, sans le moindre embarras, qu'il évoquait le diable ! Est-ce le docteur Lind qui l'orienta dans cette voie ? Doit-on voir en ce « bon sorcier » le mauvais génie de Shelley ? Toujours est-il que d'aucuns l'ont accusé d'avoir appris à Shelley à maudire non seulement son roi, mais encore son père.

À en croire l'enfant, sir Timothy – le père de Shelley – aurait encouru sa haine, parce qu'il avait conçu le projet de le faire enfermer dans une maison de fous ; mais entendons ses allégations :

« Pendant mes vacances d'Eton, conte Shelley, après une sérieuse maladie, durant les fêtes, comme j'étais en convalescence d'une fièvre qui m'avait attaqué le cerveau, un serviteur entendit mon père parler avec quelqu'un de m'envoyer à une maison de fous. J'étais très aimé de nos serviteurs, si bien que ce garçon vint me trouver au lit et me raconter la chose. Mon horreur ne saurait s'exprimer, et j'aurais pu véritablement devenir fou, s'ils avaient persévéré dans leur inique projet. J'avais une espérance. Je possédais trois *pounds* de monnaie, et, avec l'aide du serviteur, je pus envoyer un exprès au docteur Lind. Il vint et je n'oublierai jamais sa conduite en cette occasion. Sa profession lui donnait de l'autorité ; son amour pour moi, du courage. Il défia mon père d'exécuter ce dessein, et son défi eut l'effet désiré. »

Ne prenons pas trop à la lettre ces déclarations. Au surplus, devons-nous croire sur parole le principal intéressé ? Qui n'entend qu'une cloche...

Il faut convenir que le jeune Shelley se livrait à de singulières occupations, qui n'étaient pas le fait d'un esprit bien équilibré. Sous prétexte de vérifier les dires des alchimistes, il tentait des expériences, qui n'étaient pas toujours sans danger. Tantôt on le voyait, armé du microscope solaire, mettre le feu à une traînée de poudre

aboutissant à un vieux tronc d'arbre qu'elle enflammait ; tandis que d'autres fois, pendant que tout le monde reposait, il s'amuse, dans sa chambre, à renverser une poêle à frire, pleine de substances chimiques, dont la détonation réveillait toute la maison.

Il continuait, pendant les vacances, les travaux qu'il avait commencés au collège, et paraissait éprouver une jouissance à émerveiller et surtout à effrayer ses sœurs. L'une d'elles nous a livré ses impressions, dans cette curieuse relation, qui mérite d'être tout au long rapportée :

« J'avoue, écrit Miss Hellen, que le plaisir était entièrement paralysé, pour moi, par la crainte. Toutes les fois qu'il venait à moi avec son morceau de papier blanc sous le bras, son fil de laiton et sa bouteille (si j'ai bonne mémoire), le cœur me battait de frayeur à son approche, mais la honte me faisait taire ; alors toutes, en aussi grand nombre qu'il en pouvait réunir, nous étions placées, la main dans la main, autour de la table, pour être électrisées, mais quand je lui entendais déclarer que les engelures devaient être guéries par ce moyen la terreur dominait tout autre sentiment, et je m'abandonnais à son expression.

« Ses mains et ses habits étaient constamment tachés et rongés par les acides, et il semblait probable que quelque jour la maison serait incendiée, ou que quelque sérieux accident arriverait à lui ou aux autres, par suite de l'explosion des combustibles. Il racontait lui-même, dans la suite, avec horreur, qu'il avait avalé, par accident, de l'arsenic à Eton, et qu'il craignait de ne jamais se remettre entièrement de la secousse qu'en avait éprouvée sa constitution. »

Il arriva ce qui devait arriver : les expériences de Shelley finirent par inspirer une telle terreur aux régents d'Eton, que la chimie fut rigoureusement interdite à l'école.

Shelley quittait bientôt le collège, où il ne pouvait se livrer à ses périlleuses fantaisies, pour entrer à l'Université d'Oxford. Il s'y fit bientôt remarquer par ses excentricités, portant des collets rabattus à la Byron, une veste bleue, aux boutons étincelants d'acier ; une chevelure longue et touffue, sous un petit chapeau rond,

coiffait sa petite tête ronde. Dans cet accoutrement, il lisait ou discutait à haute voix, dans les rues ou sur les places publiques de la ville universitaire.

Il se plaisait à des mystifications du genre de la suivante. Un jour, au retour d'une promenade avec un ami, au cours de laquelle ils avaient agité les plus graves problèmes platoniciens, les deux condisciples rencontrent une femme portant un enfant dans les bras.

– Votre enfant, lui dit Shelley, sans autre préambule, nous dira-t-il quelque chose sur la préexistence des âmes ?

Abasourdie, on l'eût été à moins, l'interpellée reste coite. Shelley réitère sa question.

– L'enfant ne parle pas encore, répond la femme sur le ton le plus naturel.

– Tant pis, tant pis ! reprend Shelley. Il pourrait parler, s'il le voulait ; mais il s'imagine qu'il ne le peut. Sot caprice de sa part ! Il n'a que quelques semaines apparemment ; il ne saurait avoir oublié, en si peu de temps, l'usage de la parole. C'est tout à fait impossible.

– Ce n'est pas à moi, répliqua la bonne femme, à discuter avec vous ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que je ne l'ai jamais entendu parler, pas plus qu'aucun enfant de son âge.

Shelley se tournant alors vers son compagnon :

« Que le silence de ces nouveau-nés est agaçant ! lui dit-il le plus sérieusement du monde. Il n'en est pas moins certain, malgré leur malice entêtée, à cacher la vérité, que toute connaissance n'est que réminiscence. Cette doctrine est bien plus ancienne que Platon, aussi ancienne que la véritable allégorie qui nous apprend que les Muses sont les filles de la Mémoire : on n'a jamais dit que l'une des neuf Muses fût l'enfant de l'invention. »

Chatterton avait mis à la mode la mystification ; Shelley, son admirateur, se montrait, à l'occasion, un de ses fervents disciples.

C'est pendant qu'il était à Oxford, qu'il fut repris de ces « profonds et courts sommeils, qui le saisissaient inopinément dans la soirée, qui le couchaient la tête près

du feu, et dont il sortait, la nuit venue, l'esprit débordant de rêve ». Déjà, dans son enfance, il avait eu des accès de somnambulisme, dont le réveil était si angoissant, qu'il en restait tremblant pendant des heures. C'est encore à Oxford qu'il éprouva pour la première fois, la sensation du « déjà vu », « une forme de l'inattention à la vie », comme M. Bergson qualifie ce phénomène^[7].

Plus tard, il aura des hallucinations des plus caractérisées ; il sera repris de ces sommeils léthargiques, qui le séparaient du reste du monde et qui pouvaient bien être des accès du *mal caduc* fruste.

À d'autres périodes de sa vie, on nous le présente comme atteint de « spasmes mystérieux », qu'il est évidemment assez malaisé d'identifier, mais qui n'excluent pas l'hypothèse que nous venons d'émettre.

On a parlé aussi de sa mélancolie, de cette « indicible expression de tristesse tragique », qui se lisait parfois sur la face du poète. En 1813, déjà souffrant de ses incertitudes, Shelley chante l'insondable néant de la mort. S'il ne va pas jusqu'à songer au suicide, il veut, au besoin, avoir à sa portée la possibilité de s'évader de cette vallée de larmes.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, écrit-il à un ami, auquel il demande de lui procurer de l'acide prussique, poison des plus violents, comme l'on sait, je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pour le moment aucune intention de suicide ; mais j'avoue que ce sera pour moi un soulagement d'avoir en ma possession cette clef d'or de la chambre de l'éternel repos. »

La mort de sa femme l'avait jeté dans un trouble mental momentané. Un coup, non moins terrible pour son cœur, vint ébranler sa constitution affaiblie : après sept mois de grossesse, sa seconde femme accouchait d'une frêle petite fille, qui mourait au bout de deux semaines. La perte d'un autre fils, qui succombait quelques années plus tard, eut un retentissement sur sa santé, dont il eut peine à se remettre.

Il était alors à Rome, les médecins voulaient l'envoyer en Afrique ou en Espagne. Il se refusa à quitter l'Italie, où il avait réussi à se gagner de solides sympathies, qui ne lui manquèrent pas dans les heures de tristesse.

Le professeur Vacca, qui conçut le projet de lui faire élever un monument dans le *Camposanto* de Pise, s'était montré parmi les plus attachés au poète ; sur ses conseils, celui-ci, laissant de côté les drogues dont on l'avait jusqu'alors accablé, s'en remit à la nature du soin de sa guérison[8].

Il voulut essayer, toutefois, d'une cure thermale, mais il revint des bains de San-Giuliano à peu près dans l'état où il y était arrivé. Il n'éprouvait, à l'entendre, de soulagement qu'au large, sur la mer, dont la brise vivifiante le ranimait.

Shelley passait la plus grande partie de sa vie sur l'eau, sur la Tamise, puis sur le lac de Genève et, en dernier lieu, sur les lacs d'Italie. Cette passion devait lui être funeste.

On connaît sa fin tragique. Il s'était embarqué, avec deux de ses amis, par un gros temps, dans une méchante barque ; on fut sans nouvelles des voyageurs pendant plusieurs jours ; on persistait, néanmoins à espérer, contre l'espérance même.

Le corps de Shelley fut enfin trouvé sur le rivage, près de Viareggio : la figure, les mains, toutes les parties qui n'étaient pas protégées par les vêtements, n'avaient plus de chair.

« Sa taille élevée et mince, écrit celui qui fut appelé à l'examiner, la jaquette, le volume d'Eschyle dans une poche, et les poèmes de Keats dans l'autre, pliés en double, comme si le lecteur, au milieu de sa lecture, l'eût serré[sic] rapidement, tout cela m'était trop familier pour me laisser le moindre doute sur ce cadavre mutilé. »

Le corps de Williams (qui accompagnait Shelley dans ce voyage suprême) plus mutilé encore, fut retrouvé sur le rivage, à trois milles de distance de celui de Shelley. Williams était le seul des trois qui sût nager et il est probable qu'il avait survécu le dernier. Shelley déclarait qu'en cas de naufrage, il mourrait sur le coup et ne mettrait pas d'autres vies plus précieuses en péril, pour sauver la sienne, qui lui paraissait sans valeur. Ce ne fut que trois semaines après le naufrage du bateau que l'on retrouva, à l'état de squelette, le corps de Charles Vivian, à quatre milles des deux autres...

L'auteur de ce récit se chargea, pour obéir à la loi toscane, de brûler les corps. Byron voulut, dit-il, qu'on renouvelât, dans cette circonstance, les rites antiques. Il fit disposer, a-t-on dit, les restes de son ami sur un bûcher, élevé le long du rivage,

comme celui de Patrocle, et, tandis que la flamme faisait son office, il pontifiait en récitant des vers de l'*Illiade*.

La vérité est légèrement différente, si nous suivons la relation, plus vraisemblable, que nous avons sous les yeux.

Lorsque Byron, dit Trelawny, vit la masse informe des os et ce qui restait des os de Williams : « Est-ce là, s'écria-t-il, un cadavre humain ! C'est plutôt la carcasse d'un mouton ou d'un autre animal, que celle d'un homme. Quelle satire de notre orgueil et de notre folie ! »

Il demanda à garder le crâne de Shelley ; mais comme on se souvint qu'il avait transformé en verre à boire un crâne qui lui avait été confié on ne voulut pas exposer celui de Shelley à cette profanation sacrilège. Le corps fut tout entier déposé dans la fournaise.

Quand le feu fut mis, on versa sur le corps de Shelley « plus de vin qu'il n'en avait consommé pendant sa vie. Ce vin, avec l'huile et le sel, entretint une flamme jaune et tremblotante. La chaleur du feu était si intense, que l'atmosphère grésillait et ondoyait autour du bûcher ; le corps s'effondra et le cœur fut mis à nu[9].

« L'os frontal du crâne, à l'endroit où la pioche l'avait atteint, se détacha et, comme le derrière de la tête s'appuyait sur les barres du fond de la fournaise, la cervelle bouillit littéralement et frétille comme dans un chaudron pendant quelque temps ».

Byron, ne pouvant supporter plus longtemps cet affreux spectacle, regagna à la nage le bateau qui l'avait amené.

« Trembler un instant, luire et disparaître[10] », tel a été le sort de l'auteur de *Prométhée*. Et devant l'horreur macabre de sa fin, comme on comprend le sentiment qu'a exprimé Oscar Wilde dans le sonnet qu'il composa à Rome devant la tombe de son illustre et malheureux compatriote :

Ah ! sweet indeed to rest within the womb
Of Earth, great mother of eternal sleep,
But sweeter far for thee a restless tomb
In the blue cavern of an echoing deep,
Or where the tall ships founder in the gloom
Against the rocks of some wave-shattered steep[11].

Notes :

- 1.↑ A. Koszul, *La Jeunesse de Shelley*, Paris, 1910.
- 2.↑ *Histoire de la littérature anglaise*, IV, 297 et suiv.
- 3.↑ Félix Rabbe, *Shelley, sa vie et ses œuvres*, 1887.
- 4.↑ Rabbe, *loc. cit.*
- 5.↑ T. Medwin, *The life of P. B. Shelley*. London, 1847, 2 vol.
- 6.↑ *La Sorcière de l'Atlas*, 27.
- 7.↑ Cf. *Revue philosophique*, décembre 1908.
- 8.↑ À une certaine époque, il avait eu la velléité de suivre la carrière médicale ; il avait, dans ce but, suivi régulièrement les leçons d'anatomie du fameux Abernethy et assisté aux séances de dissection, à l'hôpital Saint-Barthélemy. Il voyait surtout dans la médecine le sacerdoce et l'occasion de faire le bien.
- 9.↑ Les seules portions qui ne furent pas consommées furent quelques fragments d'os de la mâchoire et du crâne ; le cœur fut retiré intact et, en le retirant, Trelawny se brûla grièvement la main. Les cendres furent déposées dans le cimetière protestant de Rome, à côté de celles de John Keats.
- 10.↑ Shelley, *Ode au ciel*.
- 11.↑ Cf. *The grave of Shelley* in *Poems of Oscar Wilde*, éd. Tauchnitz, p. 157. Trad. libre : Ah ! doux en vérité de reposer dans le sein – de la Terre, grande mère de l'Éternel sommeil, – mais combien plus doux eût été pour toi une tombe sans repos – dans la caverne bleue d'un retentissant abîme, – ou bien, là où les grands vaisseaux sombrent dans les ténèbres – contre les rocs de quelque précipice battu des vagues.
- 12.

BAUDELAIRE

Se confiant un jour à Georges Barral, qui nous a rapporté le propos, Baudelaire disait : « J'ai un tempérament exécrationnel, *par la faute de mes parents*. Je m'effiloche à cause d'eux. Voilà ce que c'est d'être l'enfant d'une mère de vingt-sept ans et d'un

père de soixante-deux ! Union disproportionnée, pathologique, sénile. Pense donc, trente-cinq ans de différence ! Tu me dis que tu fais de la physiologie avec Claude Bernard, demande donc à ton maître ce qu'il pense du fruit hasardeux d'un tel accouplement. »

Dans un de ses cahiers de notes, il consignait : « Mes ancêtres, idiots ou maniaques, tous victimes de terribles passions. » Assertion vague et dont on ne saurait faire état ; mais il nous revient, d'autre part, que sa mère, que son frère sont morts hémiplegiques. M. Baudelaire père aurait succombé, lui aussi, à la paralysie. Il y a là une prédisposition morbide dont il sied de tenir compte : la fatalité héréditaire réclame toujours ses droits.

Charles Baudelaire, à sa naissance, n'était pas d'une vitalité exubérante ; son tempérament ne se fortifia guère pendant les premières années de son existence qui s'écoulèrent dans un sombre appartement de la rue Hautefeuille^[1].

Les condisciples de Baudelaire jeune nous le montrent à la fois violent et mélancolique, offrant un curieux mélange de cynisme affecté et d'exaltation mystique ; lui-même mentionne ces « lourdes mélancolies » qui s'observent à la puberté, mais s'allient mal avec le caractère batailleur qui lui faisait livrer à ses camarades, voire à ses professeurs, des assauts dont il se montrait fier.

D'une grande distinction native, il se remarquait entre tous par ses manières aristocratiques, son dandysme à la Byron. Cette affectation byronienne, Baudelaire la manifesta dès le collège, et les vers de sa première manière, ses vers de lycéen portent trace de cette empreinte :

N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que nous sommes
Fatigués et flétris comme les autres hommes,
De chercher quelquefois à l'Orient lointain
Si nous voyons encor les rougeurs du matin ;
Et, quand nous avançons dans l'humaine carrière,
D'écouter les échos qui charment en arrière

Et les chuchotements de ces jeunes amours
Que le Seigneur a mis au début de nos jours ?

Visiblement, nous sommes à l'époque de *René*, de *Joseph Delorme*, dont l'adolescent subit nettement l'influence ; mais on constate, en outre, dans cette poésie, l'effet de l'âge et de la clôtüre, chez un enfant au système nerveux délicat et affiné.

Quelqu'un qui l'approchait à cette date, le trouve « attristé, aigri » ; mais la note mélancolique domine, ainsi que l'atteste cette pièce de 1838 ou 39 :

Tout à l'heure je viens d'entendre
Dehors résonner doucement
Un air monotone et si tendre
Qu'il bruit en moi vaguement.
Une de ces vieilles plaintives,
Muses des pauvres Auvergnats,
Qui jadis, aux heures oisives,
Nous charmaient si souvent, hélas !
.....
Et, sur l'espérance détruite,
Le pauvre s'en fut tristement ;
Et moi je pensais tout de suite
À mon ami que j'aime tant...

On a parlé d'une aventure, où l'inversion sexuelle aurait joué un rôle et à la suite de laquelle Baudelaire aurait quitté le lycée en plein cours de l'année scolaire ; nous préférons croire que c'est une calomnie injurieuse et n'en voulons retenir que l'exaltation de sensibilité dont s'avéraient les premiers indices.

Quand on a sous les yeux un portrait de Baudelaire, ce qui attire tout d'abord, dans cette physionomie expressive, c'est, après les grands yeux sombres, « caressants et songeurs », le nez aux arêtes fines mais qui se dilate, s'arrondit à la base ; les narines à la fois gonflées et palpitantes. « Mon âme voltige sur les parfums, comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique. » Par ces lignes célèbres d'un de ses *Poèmes en prose*, et dans les vers nostalgiques de *La Chevelure* :

Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour, nage sur ton parfum...

Baudelaire a marqué la sensibilité extrême de son odorat.

La femme aimée, il se plaît à la respirer, autant et plus qu'à la contempler :

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux,
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone...

De sa maîtresse noire, ce qui l'enchanté, ce qui l'enivre, ce sont les émanations qui se dégagent d'elle :

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
Ô boucles, ô parfum chargé de nonchaloir,
Extase ! Pour peupler, ce soir, l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air, comme un mouchoir.

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique [\[2\]](#) !

Et ailleurs :

Lecteur, as-tu quelquefois respiré,
Avec ivresse et lente gourmandise,
Le grain d'encens qui remplit une église,
Ou d'un sachet le musc invétéré ?
Charme profond, magique, dont nous grise
Dans le présent le passé restauré.

Ici, nous saisissons sur le vif le mécanisme des impressions visuelles ou auditives, sur son cerveau ; mais comme il exprime magnifiquement, dans ce qui suit, cette correspondance entre la nature matérielle, couleurs ou parfums, et l'autre, toute spirituelle, des pensées et des sentiments ! Écoutez-le, toujours s'adressant à son amie, Jeanne la mulâtresse, dont l'odeur évoque en lui des paysages lointains, autrefois entrevus :

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts,
Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle les narines,
Se mêle dans mon âme aux chants des mariniers.

On a dit de Baudelaire que, s'il est resté à peu près isolé de son vivant, il a fait école après sa mort : il est incontestablement le père spirituel de toute une lignée d'âmes contemporaines, et si les décadents et les symbolistes venaient, par hasard, à le renier, ils passeraient à bon droit pour de bien mauvais fils. Baudelaire a été un des premiers à avoir le goût de la transposition, « cette tendance... qui consiste à intervertir les rôles, à appliquer... les attributs d'un genre à un autre genre, qui lui sera parfois absolument contradictoire^[3] ».

On a cru longtemps à un procédé littéraire ; on ne comprenait pas Th. Gautier, on ne le croyait pas, quand il se vantait d'être « un homme pour qui le monde visible existe^[4] » ; quand il déclarait rechercher « les épithètes moulées sur nature... les phrases à riches draperies, où l'on sent le nu sous l'étoffe, les muscles sous la

pourpre^[5] ». On souriait, quand on lisait, en tête de l'un de ses fragments d'*Émaux et Camées*, ce titre bizarre de prime abord : *Le Poème de la femme, Marbre de Paros* ; ou lorsque, empruntant aux méthodes et à la langue musicales, ce parfait « magicien ès lettres » composait ses *Variations sur le Carnaval de Venise*, ou sa *Symphonie en blanc majeur*.

Sainte-Beuve, d'ordinaire si perspicace, n'y voyait qu'un empiètement d'un art sur l'autre, alors qu'il s'agit simplement d'un phénomène physiologique qui, s'il ne va pas jusqu'à la pathologie, ne se présente du moins que chez certains sujets spécialement organisés.

Flaubert ne manquait pas de « produire son effet », quand il clamait, dans son « gueuloir » de Croissy, ses théories sur ce chapitre :

« L'histoire, l'aventure d'un roman, s'écriait-il, ça m'est bien égal : j'ai la pensée, quand je fais un roman, de *rendre une coloration, une nuance*. Par exemple, dans mon roman carthaginois, je veux faire quelque chose pourpre. Dans *Madame Bovary* je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes. L'affabulation à mettre là-dedans me faisait si peu que, quelques jours avant de me mettre à écrire le livre, j'avais conçu *Madame Bovary* tout autrement : ça devait être dans le même milieu et la même tonalité, une vieille fille dévote et chaste... Et puis j'ai compris que ce serait un personnage impossible^[6]. »

L'homme qui disait cela était le même qui s'inquiétait de certaines modulations du langage, insaisissables à toute autre oreille que la sienne, qui travaillait une page « huit jours entiers » pour détruire une assonance : « tant pis pour le sens ; le rythme avant tout », proclamait-il en toute conviction.

Dans une de ces heures d'abandon qui, chez ce probe artiste, revenaient fréquemment, l'auteur de *Salammbô* confiait à Th. Gautier : « Je n'ai plus qu'une dizaine de pages à écrire et j'ai toutes mes chutes de phrases » ; à quoi le poète d'*Émaux et Camées* répliquait sur un ton de raillerie : « Il a déjà la musique des fins de phrases qu'il n'a pas encore faites ! Il a ses chutes, comme c'est drôle ! » Or, nul plus que Gautier, à part les décadents, qui ont vraiment exagéré, et à dessein, le système, n'a usé de cette interversion des genres, qu'il reprochait à Flaubert : ne s'est-il pas souvent servi de sa plume comme d'un pinceau ? L'auteur d'*Albertus* avait, on le sait, de réelles dispositions pour la peinture.

Baudelaire, avec son habituelle pénétration (n'avait-il pas deviné Wagner et Manet, Corot et Daumier ?), Baudelaire avait constaté le phénomène, en avait noté toutes les phases ; et l'explication qu'il en donne ressemble à une quasi-divination.

Il observe qu'« aujourd'hui (c'est-à-dire au temps où il écrit), chaque art manifeste l'envie d'empiéter sur l'art voisin : les peintres introduisent des gammes musicales dans la peinture ; les sculpteurs, des couleurs dans la sculpture ; les littérateurs, des moyens plastiques dans la littérature, et d'autres artistes, une sorte de philosophie encyclopédique dans l'art plastique lui-même ». Et la cause de ces empiètements, il faut, selon lui, la chercher dans « la fatalité des décadences[7] ». Les savants n'ont fait qu'apposer une étiquette sur cette forme de la névrose, – encore employons-nous ce mot, faute d'en trouver un de mieux approprié dans l'espèce, – qui a été décrite et analysée sous le nom d'*audition colorée*.

Mais à la définition scientifique[8], combien nous préférons celle qu'en a donnée Baudelaire, dans son poème intitulé précisément *Correspondances*, qu'il est indispensable de citer intégralement :

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des foules de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui, de loin, se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants.

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Tel paysage rappelle une mélodie, telle poésie évoque tel paysage ; tel motif de Weber fait songer à telle peinture de Puvis de Chavannes : ces interversions, ces transpositions, sont-elles l'indice d'une perversion cérébrale ? Le terme est gros. En réalité, la cause du phénomène nous échappe et ceux-là ne nous renseignent pas mieux qui nous disent, qu'il ne s'agit là que d'« une très fine et subtile association d'idées[9] ». Quoi qu'il en soit, la littérature a tiré les plus heureux effets de cette confusion des sens, involontaire ou voulue[10].

Ce phénomène, y a-t-il lieu d'être surpris de le constater chez l'homme amoureux de symboles, qui a possédé, mieux que personne, « l'art de dégager l'idée du réel, de condenser l'abstraction dans une allégorie vivante », chez celui qui a voulu :

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?

Au fond de l'inconnu, pour trouver du *nouveau*.

Et le mot *nouveau*, encore a-t-il bien soin de le souligner. Celui-là devait aussi rechercher les artifices du style, jusqu'alors inconnus ou presque, comme il a poursuivi tout ce qui ne vaguait pas dans les sentiers battus, témoignant d'un goût déclaré pour le factice, le singulier.

Car il avait le dégoût, plus que la haine, de la nature : « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable[11]. » La nature étant laide et vulgaire, à son sens, il faut la corriger, l'embellir par les artifices de la toilette, de la parure, du maquillage.

Un de ses personnages, en qui il s'incarne, Samuel Cramer déclare qu'il « repeindrait volontiers les arbres et le ciel[12] ». Il arrive à énoncer ces axiomes : « Le beau est toujours bizarre... Plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible[13]... L'extraordinaire, le contre-nature, voilà ce qui est véritablement beau. »

J'eusse aimé vivre aux pieds d'une jeune géante...

Les jeunes femmes-phénomènes, les négresses, les naines, toutes celles qui présentaient une difformité physique, ont eu ses préférences[14]. « Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible ; d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement, sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté[15]. »

Adversaire de l'utilitarisme, il se refuse à voir dans l'amour un agent de reproduction. La maternité lui répugne, il n'y découvre que « les hideurs de la fécondité[16] ». Écoutez ce qu'il dit de son héros favori : « Ses sens se satisfaisaient surtout par l'admiration et l'appétit du Beau ; il considérait la reproduction comme un vice de l'amour, la grossesse comme une maladie d'araignée[17]. »

Son indulgence, sa pitié vont aux « femmes damnées », prêtresses de Sapho et filles de Lesbos, qu'il transmue en affamées d'idéal, « chercheuses d'infinis ».

Ô vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infinis...

Vous que dans notre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime, autant que je vous plains,
Pour vos mornes désirs, *vos soifs inassouvies...*

Lui aussi, il est en quête d'un idéal, poursuivi avec acharnement et jamais atteint :

Que tu viennes du Ciel ou de l'Enfer, qu'importe,
Ô Beauté, monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied m'ouvre la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, – fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! –
L'univers moins hideux et les instants moins lourds[18] ?

Baudelaire s'est efforcé de jouir à la fois par les sens et par le cerveau. Quoiqu'il se défendît d'aimer les femmes[19], il leur savait gré des voluptés qu'elles procurent.

« Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée ? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce ?

« *C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle.* Pour l'enfant cette caresse s'exprime, à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice, pour le chatouillement agréable du satin, de la fourrure, pour le

parfum de la gorge et des cheveux... pour tout le *mundus muliebris*, commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier où la femme met l'empreinte de son sexe[20]. »

Nous avons déjà relevé combien l'odorat était affiné chez Baudelaire ; le sens du toucher ne l'était pas moins. Entre autres animaux, il aimait caresser les chats, dont la toison lui chatouillait délicieusement l'épiderme :

Mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique ;
Ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique.

Mais les félins, sournois et cruels, l'attiraient surtout par ce qu'ils mêlent de *sadisme* à leurs amoureuses conjonctions. Un de ceux qui ont connu Baudelaire a conté, à cet égard une anecdote caractéristique. C'était au temps où l'auteur des *Fleurs du mal* habitait encore Paris.

« Ce jour-là, en entrant chez lui, conte Th. de Grave, je le trouvai penché sur sa table de travail, sa main droite courant sur le papier avec une activité fébrile ; tandis que, de temps en temps, sa main gauche plongeait dans l'épaisse fourrure d'un gros chat angora, paresseusement étendu à côté de son maître sur un coussin moelleux. Au bruit que je fis en m'approchant, le chat releva la tête, exprima sa colère par quelques jurons (*sic*) et tout en agitant la queue comme un serpent décapité, il quitta le coussin et disparut sous un meuble... J'encourageai sa fuite en lui faisant entendre de très près, mais simplement pour l'effrayer, le sifflement aigu d'une canne flexible... cela suffit pour qu'il ne reparût plus.

– Vous n'aimez pas Tibère, me dit Baudelaire, en me tendant la main ; mais il ne vous aime pas non plus, ajouta-t-il, en souriant.

– J'avoue que je n'aime pas les chats.

– Mon cher ami, les chats, croyez-le bien, ne sont pas aussi bêtes qu'ils en ont l'air, surtout celui-là. Ce gaillard-là comprend toutes les voluptés et, hier encore, il m'a donné le réjouissant spectacle de la cruauté la plus raffinée. Figurez-vous qu'il m'a apporté ici même une petite souris, gentille au possible, qu'il avait prise je ne sais où ; il l'a lâchée dans mon cabinet et il a mis deux heures pour la tuer... c'est un délicat !

– Et vous avez laissé faire ce monstre ?

– Mon cher ami, la cruauté est, en réalité, la seule chose raisonnable qui rapproche l'homme de l'animal.

– Et c'est pour cela, sans doute, que vous avez donné un nom d'homme à votre chat, car vous l'appellez Tibère ?

– C'est plus qu'un nom d'homme, c'est celui d'un empereur. D'ailleurs, Tibère est absolument organisé comme tous les êtres que le destin a fait supérieurs : il n'obéit qu'à ses instincts. Quelquefois il va peut-être un peu loin, mais cela l'amuse tant ! Et le poète se prit à rire, d'un éclat de cette voix stridente et métallique que se rappellent ses amis... »

On peut sourire, quant à nous, nous découvrons là un trait de caractère qui va s'accuser tant dans les confidences qui ont échappé à l'intéressé, que dans les circonstances de sa vie où il s'est livré sans contrainte.

« Cruauté et Volupté, sensations identiques comme l'extrême chaud et l'extrême froid » : Baudelaire offre une curieuse alliance de ces deux éléments, de ces deux pôles, en apparence éloignés et si souvent contigus.

Il était à la fois mystique et érotomane.

On s'est essayé à soutenir cette thèse étrange, que Baudelaire est mort vierge : le vénéré Nadar, qui se flattait d'avoir vécu dans son intimité, avait là-dessus une conviction que, maintes fois, il tenta de nous faire partager. À l'entendre, le poète des *Fleurs du mal*, tout comme Newton et peut-être Pascal, serait mort sans avoir eu commerce charnel avec Ève.

Que Baudelaire ait connu la femme, cela résulte, à l'évidence, des multiples documents que nous ont conservés ses biographes, des nombreuses dépositions des témoins de sa vie. Il eut des liaisons, pour la plupart éphémères, des aventures d'une nuit ou d'une semaine, jusqu'au jour où il fut pris jusqu'aux moelles par une de ces « gaupes » qu'il a vertement stigmatisées.

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée ;
Toi qui, comme un hideux troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine,
– Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
– Maudite, maudite sois-tu[21] !

Au fond, il méprisait la femme, sa frivolité d'esprit, son « éternelle niaiserie ».

Sois charmante et tais-toi !...

Il ne goûtait en elle que le charme, plus ou moins malfaisant, capable de le dérider un instant, ou d'alimenter sa verve poétique.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un *mensonge*,
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils[22] !

Sa misogynie hautaine, nous la trouvons exprimée dans une épître qu'il adressait à une des rares femmes qui se soient montrées pitoyables à ce cœur désenchanté.

« Vous m'oublierez, vous me trahirez, écrivait-il à l'aimée du moment ; celui qui vous amuse vous ennuiera. Et j'ajoute aujourd'hui : celui-là seul souffrira qui, comme

un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. Vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes ; bref, *je n'ai pas la foi* ; vous avez l'âme belle, mais en somme, *c'est une âme féminine*. »

Un homme comme Baudelaire ne pouvait s'attarder à un amour raisonnable, bourgeois. Son goût des jouissances rares devait l'entraîner à des fantaisies bizarres, auxquelles il affectait de mêler une pointe de sadisme.

On a souvent rappelé cette aventure.

« Un soir, conte un de ses familiers, nous nous trouvions dans je ne sais quelle brasserie, et le poète des *Fleurs du mal* racontait je ne sais quoi... d'énorme.

« Une femme blonde, assise à notre table, écoutait tout cela les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Tout à coup, le narrateur s'interrompant, lui dit : “Mademoiselle, vous que les épis d'or couronnent et qui, si superbement blonde, m'écoutez avec de si jolies dents, *je voudrais mordre dans vous* ; et si vous daignez me le permettre, je vais vous dire comment je désirerais vous aimer. Au reste, vous adorer autrement me semblerait, je vous l'avoue, assez banal. *Je voudrais vous lier les mains et vous pendre par les poignets au plafond de ma chambre*, alors, je me mettrais à genoux et je baiserais vos pieds nus.”

« Frappée de terreur la blonde s'enfuit.

« *Le poète était très sincère*. Il ne l'avait rêvée, pendant un moment, que pendue ; il nous en parla jusqu'à minuit. – “Petite sotte, dit-il en s'en allant, cela m'eût été fort agréable[23].” »

Est-ce le langage d'un sadique ou d'un mystificateur ? Baudelaire fut, croyons-nous, l'un et l'autre.

Incontestablement, c'était un *algomane*, pour qui la volupté est la « torture des âmes ».

Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire ! Des sept péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,

Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant[24] !

Dans cet autre poème admirable qu'est *Une Martyre*, Baudelaire paraît se complaire dans les détails à la fois voluptueux et sanglants :

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale

Dans le plus complet abandon

La secrète splendeur et la beauté fatale

Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe,

Comme un souvenir est resté ;

La jarretière, ainsi qu'un œil secret qui flambe,

Darde un regard diamanté.

La curiosité du poète s'exacerbant, il cherche, il veut pénétrer le mobile de ce mystère :

Le singulier aspect de cette solitude

Et d'un grand portrait langoureux,

Aux yeux provocateurs, comme son attitude,

Révèle un amour ténébreux.

.....

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,

Malgré tant d'amour, assouvir,

Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante

L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides

Te soulevant d'un bras fiévreux,

Dis-moi, tête effrayante, a-t-il, sur tes dents froides,

Collé les suprêmes adieux[25] ?

Si ce n'est là du sadisme, cela y ressemble fort.

Faut-il encore que nous évoquions le personnage de *Mademoiselle Bistouri*, cette singulière fille qui, amoureuse d'un carabin, souhaite qu'il vienne chez elle en costume de travail, avec même un peu de sang sur son tablier[26] ?

Mais il est une autre page, plus ignorée celle-là, où Baudelaire donne de l'amour la définition qu'il en conçoit, et il se trouve qu'il n'est point description plus réaliste, plus réelle, pour mieux dire, du sadisme, tel que le comprennent les psychiatres. La page est un peu longue, mais qui songerait à s'en plaindre ? Les anthologies ne sauraient la recueillir, elle est pourtant de celles qui doivent être précieusement enchâssées dans un écrin :

« Je crois, ainsi s'exprime Baudelaire[27], que j'ai déjà écrit dans mes notes que *l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale*. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau ; l'autre, c'est le sujet, la victime.

« Entendez-vous ces soupirs, prélude d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles ? Qui ne les a proférés, qui ne les a irrésistiblement extorqués ? Et que trouvez-vous de pire que la question appliquée par de soigneux tortionnaires ? Ces yeux de somnambule révoltés, ces membres dont les muscles jaillissent et se raidissent comme sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs plus furieux résultats, ne vous en donneront certes pas d'aussi curieux exemples. Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne porte plus qu'une expression de férocité folle, ou qui se détend dans une espèce de mort. Car, certes, je croirais faire un sacrilège, en appliquant le mot *extase* à cette sorte de décomposition. Épouvantable jeu, où il faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même !

« Une fois, il fut demandé devant moi en quoi consistait le plus grand plaisir de l'amour. Quelqu'un répondit naturellement : À recevoir, et un autre : À donner. – Celui-ci dit : Plaisir d'orgueil, et celui-là : Volupté d'humilité. Tous ces orduriers parlaient comme l'*Imitation de Jésus-Christ*. Enfin, il se trouva un imprudent utopiste qui affirma que le plus grand plaisir de l'amour était de former des citoyens pour la

patrie. Moi je dis : *La volupté cynique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal*. Et l'homme et la femme savent de naissance que *dans le mal se trouve toute volupté*. »

Est-ce seulement là du sadisme littéraire, de la perversion de l'écriture ? Doit-on y voir une attitude, une pose, un secret plaisir à mystifier ? Avec sa pénétration de psychologue très averti, M. Paul Bourget a parfaitement démêlé la part qui revient à l'un et à l'autre de ces éléments, chez Baudelaire.

Dans l'« incapacité de procurer un entier frisson de son plaisir au système nerveux trop surmené », ayant « par la précocité des abus, tari en lui les sources de la vie », son imagination s'exalte. Il rêve de souffrir alors, et de faire souffrir, pour obtenir cette vibration intense qui serait l'extase absolue de tout l'être... *L'appareil sanglant de la destruction* – le mot est de Baudelaire – rafraîchit seul pour une minute cette fièvre d'une sensualité qui ne se satisfera jamais... La beauté de la femme ne lui plaît que précoce et presque macabre de maigreur, avec une élégance de squelette apparue dans la chair adolescente :

Va donc, sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
Ô ma beauté[28] !

ou bien tardive et dans le déclin d'une maturité ravagée. Ce n'est pas seulement « un parti pris de bravade ». Sa fatalité est d'avoir plus de besoins et de rêves que de puissance véritable. Il en est qui chantent l'azur du ciel, Baudelaire s'en est réservé les ténèbres, ce que Th. Gautier appelait les sombres lueurs de l'Érèbe.

Par l'affinement même de ses sens, le poète diabolique était voué à la douleur et ses vers expriment bien ce que produisait de tension physique et aussi de jouissance cérébrale cette *auto-dissection* continuelle :

Je suis la plaie et le bourreau,
Je suis le soufflet et la joue ;
Je suis les membres et la roue
Et la victime et le couteau.

Je suis de mon cœur le vampire,
– Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire[29] !

Les âmes simples ne connaissent pas ces subtilités : *Beati pauperes spiritu !*

À qui envie leur bonheur, Baudelaire doit apparaître un personnage énigmatique, très excentrique et très débauché, qui n'a voulu que jouir de la vie et jouer ses contemporains. À entendre certains, « ces reniements et ces anathèmes sentent la rhétorique ; il ne s'est appliqué qu'à poursuivre les sensations étranges ; il s'est plu aussi à dérouter les profanes et, par un raffinement de son égoïsme exclusif, à se procurer des joies qui fussent bien à lui ».

En réalité, l'attraction qu'a montrée Baudelaire pour les êtres « disloqués, ratatinés », le goût de la pourriture, de la décomposition, l'amour de tout ce qui est dépravé, laid ou criminel, est bien et nettement morbide. Ce visionnaire est, alternativement, funèbre et mystique.

Les vastes nuages en deuil
Sont les *corbillards de mes rêves*.

Ailleurs, ces nuages lui apparaîtront « des suaires », son œil y découvrira un cadavre, y bâtera de « grands sarcophages ». Il a l'obsession de la mort, du champ de l'éternel repos.

Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

Le sommeil le fuit, ou s'il parvient à le gagner, il est peuplé de visions
« cauchemaresques ».

Sur les fonds de mes nuits, Dieu, de son doigt savant,
Dessine un cauchemar, multiforme et sans trêve...

Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,
J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou
Tout plein de vague horreur menant on ne sait où,
Et mon esprit, toujours de vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.

Ce que ses angoisses, son anxiété trahissent, c'est un irrémédiable ennui, « le monstre
le plus sinistre, parmi tous ceux qui hantent notre pensée[30] ».

Le monde pour lequel il n'était pas fait et dans lequel il fut condamné à vivre, ne lui
inspirait que dégoût et tristesse.

– Et de longs corbillards, sans tambour ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir[31].

Ajoutez un « épuisement considérable de sensitif surmené[32] ».

La vie dans son ensemble, « l'insupportable, l'implacable vie », lui apparaît comme
une corvée de forçat : « Sue donc, esclave ! Vis donc, damné ! » La mort seule est la
délivrance.

Ô mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !

Ce pays nous ennuie, ô mort, appareillons !

Ce *lamento* reparaît à chaque instant sous sa plume, comme un *leitmotiv* ; seul, l'appétit de la mort le rassérène.

Ô vers ! noirs compagnons sans oreilles et sans yeux,
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux !
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

À travers ma ruine, allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encor quelques torture
Pour ce vieux corps sans âme, et mort parmi les morts [\[33\]](#) !

D'autres fois, c'est « le flot de spleen le plus âcre et le plus corrosif qui ait depuis longtemps jailli d'une âme d'homme » (P. Bourget). Il suffit de lire *La Cloche fêlée*, les quatre poèmes sur le *Spleen*, *Le Goût du néant*, le *Voyage à Cythère*, d'autres encore qu'il sera aisé au lecteur de retrouver, pour constater que *l'ennui* – dans son sens le plus profond : le dégoût de tout et de lui-même – a toujours été le ver rongeur de celui qui constatait :

Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur sur un désert d'ennui.

On est parti de là pour classer le poète des *Fleurs du mal* parmi les pessimistes, qui aboutissent à l'impuissance de l'action et s'abandonnent à un fatalisme résigné. Il en est bien ainsi, quand il est sous l'empire de ses crises de désespérance ; mais il a eu, à de rares intervalles il est vrai, des sursauts de volonté. Le plus souvent, il doute de lui-même. « Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé » ; mais par instants, il semble déterminé aux résolutions viriles : « Le travail engendre forcément les

bonnes mœurs, sobriété et chasteté, conséquemment la santé, la richesse, le génie successif et progressif, et la charité. *Age quod agis.* »

Il s'impose un régime, assez singulier, d'ailleurs, mais qu'il croit en rapport avec ses théories de tempérance et d'hygiène. « Poisson, bains froids, douches, lichen, pastilles occasionnellement... Suppression de tout excitant. » Il va jusqu'à formuler son règlement de vie, et cet acte de contrition vaut d'être retenu[34].

« Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe comme intercesseurs ; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs, et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation ; travailler toute la journée, ou du moins tant que mes forces me le permettront... Obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient[35]. »

Était-il sincère en écrivant ces lignes ? Il y a forte apparence ; mais « il souffrait d'une annihilante maladie de la volonté qu'il ignorait sans doute ».

« Écrire n'est rien, le difficile est de se décider à écrire. » Est-ce pour secouer cette torpeur, pour lutter contre cette *aboulie*, que Baudelaire eut recours aux excitants, principalement à l'opium et passagèrement au haschich ? C'est ce qui nous reste à examiner.

Dans un élan d'amitié dont on ne saurait lui faire grief, Th. Gautier a cru devoir protester contre cette opinion que Baudelaire eut l'habitude de chercher l'inspiration dans les excitants : « Qu'il ait essayé une ou deux fois du haschich comme expérience physiologique, cela est possible et même probable, mais il n'en a pas fait un usage continu. » Depuis son initiation au *Club des Haschichins*, à l'hôtel Pimodan, il se peut, en effet, que Baudelaire n'ait repris du chanvre indien qu'à titre d'exception. Il raconte cependant, dans une de ses lettres, qu'il tient d'un pharmacien[36] une recette pour composer soi-même du haschich.

Quant à l'opium et à ses dérivés, les preuves abondent qu'il en a usé, abusé peut-être. Sa correspondance en maints endroits nous le révèle[37] : l'opium lui a détraqué l'estomac et les violentes coliques, dont parfois il souffrit, ne pouvaient être calmées que par des excès d'opium, en raison de l'accoutumance qui avait rendu le poison-remède peu à peu inactif.

Il a certainement connu, pour les avoir si bien décrites, les béatitudes de la plante narcotique, béatitudes dont il a vite constaté le vide et le néant :

L'opium grandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au-delà de sa capacité[38].

Baudelaire a fait usage de l'opium avant d'avoir traduit Thomas de Quincey, qui prenait, si nous devons l'en croire, de l'opium pour calmer d'intolérables névralgies.

Après avoir, par goût ou par caprice, succombé à la tentation et à l'habitude du toxique, le poète des *Fleurs du mal* en vint à souffrir de son abstinence ; mais qu'il ait, systématiquement, pour fouetter son inspiration rétive, absorbé la nauséuse drogue, nous ne le pensons pas. Il a mis en garde, au contraire, les amateurs de sensations fortes contre le danger auquel ils s'exposaient.

« Il est défendu à l'homme, écrit-il, sous peine de déchéance et de mort intellectuelle, de déranger les conditions primordiales de son existence et de rompre l'équilibre de ses facultés avec les milieux où elles sont destinées à se mouvoir ; en un mot, de déranger son destin pour y substituer une fatalité d'un nouveau genre[39]. »

Ailleurs, il est plus explicite : « Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie » ; et, dans *Mon cœur mis à nu*, il recommande d'« obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants quels qu'ils soient ».

S'il n'a pas été absolument ce qu'on peut appeler un opiomane, il n'apparaît pas davantage quoi qu'on ait conclu de certains de ses poèmes qu'il ait été un alcoolique. De ce que, dans un de ses poèmes en prose, il conseille à qui veut oublier ses misères humaines : « Pour ne pas sentir l'horrible fardeau qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve – mais de quoi ? – de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous[40] ! » il ne s'en suit pas qu'il fût du vin un usage immodéré[41]. Quant aux liqueurs, il paraît ne s'y être adonné que dans les derniers temps de sa vie. « Il était naturellement sobre, rapporte un de ses amis[42] ; nous avons bu ensemble ; je ne l'ai jamais vu gris, ni lui moi. » L'intempérance aurait-elle, comme on l'a prétendu, hâté l'explosion de son mal, cette paralysie sur les causes de laquelle il nous reste à nous expliquer ? Nous en sommes beaucoup moins persuadé que naguère, à la suite d'une information plus attentive. Mais c'est toute une observation clinique que nous avons à reconstituer.

De bonne heure, nous l'avons noté, Baudelaire avait senti « se tordre en lui des hérédités douloureuses ». Plusieurs de ses parents avaient succombé à la paralysie, notamment son frère, Claude, qu'une attaque avait frappé à l'âge de 55 ans[43].

Avant de devenir lui-même hémiparétique, et aphasique, Baudelaire avait présenté des signes prémonitoires du mal qui devait le terrasser. Nous ne parlons pas des migraines fréquentes qui le tourmentèrent[44], pas davantage de ses angoisses d'estomac, de ses palpitations de cœur[45], ou de ses troubles de l'intestin[46] ; ni, enfin, de ses accès de fièvre et de ses vertiges.

Dès le commencement de 1862, il consignait, dans son journal, *Mon cœur mis à nu* :

« J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur ; maintenant, j'ai toujours le vertige et, aujourd'hui, 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement : j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité. »

À la fin de cette même année, il écrivait à son éditeur et ami ces lignes attristées :

« ... Je me porte fort mal et toutes mes infirmités, physiques et morales, augmentent d'une façon alarmante. » Mais ce n'est que deux ans plus tard qu'on le verra se plaindre, à nouveau, d'avoir été malade « pendant deux mois et demi ».

Vers la fin de 1865, sa santé traverse une crise sérieuse. Il parle d'un « état soporeux », qui lui fait douter de ses facultés : à tout moment, il doit interrompre son travail, pour se jeter sur son lit. Il craint toujours d'entraîner avec lui les meubles auxquels il s'accroche. « Avec ça, les idées noires[47]. »

Puis, c'est une névralgie faciale, qui dure pendant deux semaines et le rend « bête et fou ». Pour pouvoir écrire, il lui faut « s'emmailloter la tête dans un bourrelet », qu'il imbibe, d'heure en heure, d'eau sédative. Cinq jours après, il a « un peu de vague dans la tête, du brouillard... ». Il se sent très fatigué.

Baudelaire se décide enfin à consulter un médecin, le docteur Oscar Max, qui ne se lasse pas d'insister auprès de son malade, pour qu'il obéisse docilement à ses prescriptions. Quelles étaient-elles ? Baudelaire lui-même va nous en instruire.

Dans une lettre qu'il écrit à Sainte-Beuve[48], il lui annonce que, depuis six semaines, il est « plongé dans la pharmacie ». Qu'il faille supprimer la bière, il y consentirait encore, mais « le thé et le café, c'est plus grave... le vin, diable ! c'est cruel. Mais voici un animal encore plus dur, qui dit qu'il ne faut ni lire ni étudier. Drôle de médecine que celle qui supprime la fonction principale ! ».

Un autre lui dit qu'il est hystérique : encore un de ces « grands mots bien choisis pour voiler notre ignorance de toutes choses ».

Les vertiges le reprennent, accompagnés cette fois de vomissements de bile : il a fallu qu'il se tienne sur le dos durant trois jours ; car, même accroupi par terre, il tombe « la tête emportant le corps ». Le médecin ne lui recommande que l'eau de Vichy et il n'a pas le sou (*sic*) pour en acheter !

Malgré ce lamentable état de santé, le poète travaille ; il est repris de « crises nerveuses, de vertiges, de nausées et de culbutes ». Celui qui le traite lui demande sans cesse s'il exécute ses ordonnances (bains, éther, valériane, eau de Pullna, pilules d'oxyde de zinc et d'assa foetida) ; il n'ose lui dire pour quelles raisons il n'en fait rien. Il a du scrupule à faire payer les médicaments par l'hôtelier qui le loge.

À la suite d'un mieux apparent, le docteur interrompt ses visites. Il a conseillé au malade les douches, mais les appareils sont si mal faits qu'il renonce à s'en servir.

Mars 1866 : c'est en ce mois^[49] que va éclater le premier symptôme grave qui ouvre la période vraiment initiale de son mal.

*

**

Baudelaire s'était lié depuis quelque temps avec Félicien Rops, le célèbre aquafortiste :

Ce tant folâtre M. Rops,
Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops.

Le beau-père de l'artiste avait invité Baudelaire à venir passer quelques jours chez lui, à Namur. Il connaissait déjà cette curieuse ville, mais il était heureux de

l'occasion de revoir l'église Saint-Loup, qu'il considérait comme « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre des Jésuites ». Tandis qu'il admirait et faisait admirer à ceux qui l'accompagnaient les confessionnaux, sculptés avec la plus riche profusion, il chancelait tout à coup, pris d'un étourdissement, et venait s'abattre sur le pavé de la nef.

Ses amis s'empressèrent de le relever ; il les rassura, leur disant que ce n'était rien, que son pied avait glissé.

On feignit de le croire ; mais, le lendemain, à sa toilette, Rops, qui l'observait, notait un détail significatif : avisant sur son lavabo, parmi les flacons et les boîtes à poudre, une vieille brosse à dents, Baudelaire s'empressait de la mettre dans sa poche, « avec le geste de quelqu'un qui dérobe un objet depuis longtemps convoité[50] ».

On le ramène en hâte à Bruxelles. À peine monté dans le wagon, il demande qu'on ouvre la portière, *qui était ouverte* : il avait dit justement le contraire de ce qu'il voulait dire. Le prodrome était inquiétant.

Le mal prit rapidement le caractère le plus grave. Les journaux de Paris commençaient à en parler. « Les symptômes de cette maladie, écrivait un chroniqueur du *Figaro*[51], qui avait pris ses informations à bonne source, sont tellement bizarres que les médecins hésitent à lui donner un nom. Au milieu de ses douleurs, Baudelaire éprouve une certaine satisfaction à être atteint d'un mal extraordinaire et qui échappe à l'analyse : c'est encore une originalité... »

Une lettre adressée, vers cette même époque[52], à Jules Troubat, le dernier secrétaire de Sainte-Beuve, par l'éditeur Poulet-Malassis, nous fournit quelques indications qu'il n'est pas superflu d'enregistrer.

« Depuis six mois, tout l'ensemble du système nerveux était chez lui fort compromis. Il a négligé de tenir compte des symptômes et d'avertissements graves et, contre l'avis de ses médecins et les prières de ses amis, a continué à user et abuser d'excitants. Sa volonté était si faible à cet égard, contre ses habitudes, qu'on ne mettait plus d'eau-de-vie sur la table, chez moi, pour qu'il n'en bût pas. Autrement son désir était irrésistible.

« Il y a quinze jours – dix-huit jours – il a dû s'aliter. Vertiges, ataraxie (*sic*) du côté droit, bras et jambe. J'aurais voulu le reconduire à Paris, ou mieux auprès de sa mère. Il s'y est refusé avec une sorte de colère. Il y a eu vendredi huit jours, la paralysie du côté droit s'est déclarée, en même temps que le ramollissement du cerveau...

« Il baisse à vue d'œil. Avant-hier, il confondait les mots pour exprimer les idées les plus simples ; hier il ne pouvait pas parler du tout.

« Baudelaire, rétabli physiquement, ne serait plus, de l'avis des médecins, qu'un homme réduit à l'existence animale – à moins d'un prodige, disaient-ils il y a huit jours, et, depuis lors, ils ne parlent plus de prodige... »

D'après une autre relation[53], Baudelaire aurait eu, le 30 mars, sa première attaque d'hémiplégie, avec aphasie consécutive. C'est alors qu'il fit appeler le docteur Oscar Max (et non Léon Marx, comme il a été imprimé par erreur dans nombre de relations de la maladie du poète). C'était, au dire de G. Barral[54], un jeune médecin plein de savoir, appartenant à une très honorable famille bruxelloise, qui n'a fait que grandir dans l'estime publique. Il était le médecin attitré de l'hôtel du Grand-Miroir, où vivait Baudelaire, dans une chambre des plus modestes, prenant l'air sur la cour.

Après de pressantes sollicitations, et sur l'avis formel du médecin, Baudelaire consentit à se laisser transporter dans une maison de santé, dirigée par des religieuses. G. Barral nous renseigne encore très explicitement sur ce point : « C'est à Bruxelles même, rue des Cendres, n° 7, à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Élisabeth, tenu par les sœurs hospitalières, que fut conduit Baudelaire, sur les indications du docteur Oscar Max. C'est là que le pauvre impotent, qui avait conservé toute son intelligence, reçut, pendant un mois environ, les soins empressés et délicats de ces admirables garde-malades. »

Deux jours après l'entrée du malade[55], Malassis écrivait à quelqu'un qui lui avait demandé des nouvelles :

« Il baisse à vue d'œil, il est atteint d'agraphie ; il a perdu la mémoire des mouvements nécessaires à l'écriture et éprouve toutes les difficultés à ne pas tracer son nom de travers. »

Il faisait écrire à sa mère sous sa dictée :

« Il faut que tu saches qu'écrire mon nom de travers est un grand travail de cerveau pour moi. L'avant-veille de ma crise, un ami de Paris m'offrit de l'argent de la part de mes amis, si je me sentais malade et si je désirais brusquement retourner en France : j'ai répondu que non, croyant y aller bientôt moi-même. Tous mes amis et les médecins sont d'avis que je lâche pendant six mois toute affaire littéraire et que je vive de l'air des champs[56]. »

Le samedi 7 avril, le docteur Lequine, médecin en chef de l'Institut Saint-Jean, et le docteur Max constatent de l'aphasie motrice : Baudelaire confond les mots pour exprimer les idées les plus simples.

Il effraie, scandalise, par ses colères, les sœurs qui le soignent et qui sont les témoins patients de ses efforts impuissants, de sa lutte morale contre le mal physique envahisseur ; l'aphasie, augmentant d'intensité, ne permettait plus que les jurons et les monosyllabes.

Baudelaire se dressait à moitié sur son séant, les yeux hagards, ardents, sortant de l'orbite, désespéré de son impuissance à formuler une phrase. Il criait : *Pas ! Pas ! Sacré nom !* Plusieurs fois, il alla jusqu'à articuler le blasphème complet : *Sacré nom de D... !* Les pauvres sœurs se signaient, s'agenouillaient, pleuraient, Baudelaire sanglotait[57].

Dans l'intervalle, la cécité verbale était venue frapper le malade. Il déchiffrait toujours les billets qu'on lui écrivait ; ses yeux, quoique difficilement, voyaient encore les caractères mais il ne parvenait plus à en saisir la signification.

Un soir, ne pouvant pénétrer le sens des mots d'une lettre que lui adressait Jeanne Duval (son ancienne maîtresse), Baudelaire froissa le papier, le déchira et le rejeta furieusement.

Un autre jour, couché dans son lit, ne pouvant parler, la bouche altérée, il passait constamment la langue sur les lèvres, comme pour les humecter.

Le peintre Stevens, qui lui avait rendu visite et se tenait à son chevet, lui demanda s'il voulait de l'eau ou du vin. Le poète ne lui dit que ces mots : *Cré non, non[sic] !* On interpréta cela pour un refus de boire ce qui le mit au comble de la colère. Une sœur survint, qui lui présenta une tasse de vin, mélangé d'eau, qu'il but aussitôt avec avidité.

Très bonnes, très douces, mais d'intelligence courte, les religieuses veulent lui imposer des pratiques avant et après le repas. Pour ne point les contrarier, il se rend à la chapelle ; mais, durant l'office, il a tout le temps les yeux fixés sur un beau tableau de de Keyser : *Le Martyre de Sainte-Catherine*.

Dans son lit, il feint le sommeil et ferme les paupières à l'approche de la sœur, ou tourne la tête avec docilité, quand on l'y invite ; mais, à d'autres moments, il entre

dans des rages terribles et jette l'émoi dans cette maison calme, où le moindre bruit ébranle les nerfs endoloris des malheureux êtres qui sont venus y chercher le repos, en même temps qu'un remède à leurs souffrances.

On prépare la mère du poète à la triste révélation. Le médecin lui mande que son fils est atteint d'une affection nerveuse se manifestant par crises, sujettes à récurrence et nécessitant un changement de vie radical.

Mme Baudelaire, ou plutôt Mme veuve Aupick – elle avait épousé en secondes noces le général Aupick – arrive à Bruxelles, à l'hôtel du Grand-Miroir. En présence du triste état de son fils, laissant libre cours à ses impressions, elle écrit cette page navrée :

« Sans avoir la langue paralysée, il a perdu la mémoire du son... *non, quié, quié*, les seuls mots qu'il articule, il les crie à tue-tête... Il y a ramollissement au cerveau, c'est évident. Quand il n'est pas en colère, il écoute et comprend tout ce qu'on lui dit. Je lui raconte des *choses* de sa jeunesse, il me comprend, il m'écoute attentivement. Et puis, quand il veut répondre, les efforts impuissants qu'il fait pour s'exprimer l'enragent. Les médecins lui voient l'intelligence perdue et veulent que je m'en aille. Ce qui lui fait perdre la raison, c'est de ne pouvoir parler... Aucun acte extravagant, pas d'hallucination... Il mange, il dort, il sort en voiture avec Stevens et moi, ou à pied, avec une canne, sur la promenade publique au soleil. Mais, plus de paroles... Je ne m'en irai pas. Je le conserverai *comme un tout petit enfant*.

« Il n'est pas *aliéné*, comme disent les médecins. Malassis prétend que l'organisation d'un poète est si différente de celle des autres personnes qu'elle peut parfois dérouter les médecins... Je ne crois pas qu'il puisse lire, il aurait constamment un livre à la main ; s'il prend un livre, il ne voit plus les caractères, et le rejette... Les nerfs jouent un grand rôle. Après s'être emporté, il a parfois de longs éclats de rire qui m'effraient... Il est très irrité quand je prends la plume... Il ne se fâche jamais sans motif.

« Il montre avec dégoût quelque chose dans le coin de la chambre. On lui apporte tout. Il montre toujours : colère terrible. On lui apporte du linge sale qui était sous son lit. Il se calme. Soins de propreté excessive.

« On a employé l'électricité avec succès ; mais craignant l'excitation et les violences, on a cessé.

« Il écoute avec attention, il rit, il se moque, il fait si bien comprendre sa pensée, il y a toujours tant d'esprit et de vivacité dans le regard...

« Il n'est certainement pas dans une position à être privé de sa liberté, ce serait inhumain, ce serait un crime. Il n'a qu'une idée fixe : *ne pas être dominé* !... Il ne veut pas se couvrir la tête au soleil dans la cour... Les sœurs lui imposent des pratiques ; quand il mange, elles voudraient qu'il se signât de la croix ; *alors, il est doux*^[58] et d'une patience admirable, ferme les yeux et tourne la tête sans se fâcher. Il fait semblant de dormir quand elles le tourmentent... »

Baudelaire ne resta pas plus de quinze jours dans l'asile qui l'avait recueilli. Le registre de la maison donne la date exacte de son départ, jeudi 19 avril 1866, ainsi que le prix payé pour sa pension, cent francs avec les menus frais et le vin.

Quand Baudelaire fut sorti, a conté le vicomte de Lovenjoul, auquel nous laissons la responsabilité de ses assertions, la grosse porte d'entrée de l'Institut de la rue des Cendres se referma violemment derrière lui ; les sœurs se prosternèrent sur les dalles, mains jointes, tête baissée, le visage en larmes et implorèrent la miséricorde céleste.

« Afin de bannir l'angoisse de leur âme troublée, on manda immédiatement un prêtre exorciste ; c'est alors que, revêtu de l'aube et de l'étole, le goupillon à la main, par force aspersion et prières, le prêtre vint conjurer l'esprit du mal de la chambre abandonnée par le terrifiant malade. Purifiées par cette nouvelle bénédiction, les sœurs s'apaisèrent enfin, comme si l'Esprit-Saint lui-même, descendu sur la terre, était venu au même moment remplacer Satan dans la maison hantée. »

Baudelaire vécut deux mois et demi à l'hôtel du Grand-Miroir ; le 2 juillet, il partait pour Paris, en compagnie de sa mère ; peu après, il rentrait à la maison de santé Duval, 1, rue du Dôme, à côté de l'Arc de Triomphe.

Nous avons particulièrement connu Émile Duval, qui n'était qu'officier de santé et non docteur. Maints médecins évoqueront, en nous lisant, la singulière physionomie de l'original praticien. Interrogé par nous, Duval ne put nous fournir aucun renseignement précis sur son illustre pensionnaire, n'en ayant gardé qu'un vague souvenir. Plusieurs fois, nous lui en parlâmes, sans jamais parvenir à éveiller en lui

aucune curiosité. Nous nous rappelons, toutefois, qu'il nous dit avoir conservé quelques manuscrits de son hôte passager, manuscrits dénotant son incohérence ; mais la mort venait surprendre notre confrère, avant qu'il ait eu l'occasion de nous les montrer.

À défaut d'une *observation* médicale, nous avons du moins une correspondance, mise à jour il y a quelques années[59], échangée entre Mme veuve Aupick et un littérateur ami de son fils, Charles Asselineau ; nous y puiserons quelques indices, à défaut de documents positifs.

Dans les premiers mois de son séjour, Émile Duval constatait du mieux chez son pensionnaire ; « il le trouva même en voie de guérison » ; mais, redoutant l'excitation que produisaient les visites, il les interdit sévèrement.

Il exerçait son malade à dire quelques mots, et celui-ci était arrivé à dire : *Bonjour monsieur*, comme un enfant qui répète une leçon apprise. Étrange ironie du destin, cet homme qui avait peut-être, avec Th. Gautier et Paul de Saint-Victor, le plus riche vocabulaire de la littérature contemporaine, condamné à perdre la mémoire des mots ! Atteint de son propre aveu, de lexicomanie, il a passé les deux dernières années de son existence à ne plus savoir dire autre chose que *Cré non[sic] !* Poulet-Malassis écrivait à Ch. Asselineau : « Il agit comme un quasi-muet qui ne pourrait articuler qu'un son et qui tâcherait de se faire comprendre au moyen des variétés d'intonation. »

Bien que figé dans une immobilité ressemblant à de la stupeur, Baudelaire parvenait encore à se faire entendre. Quelqu'un étant allé le voir, il lui montra son col et son oreiller : cela signifiait qu'il voulait un oreiller plus ferme et plus dur que le sien. On était parvenu à lui faire dire un jour une petite phrase : *La lune est belle*, mais ce fut un éclair fugitif : il retomba bientôt dans la nuit.

De cette symptomatologie éparse, parviendrons-nous à dégager un diagnostic que les médecins qui ont traité Baudelaire ne sont point, semble-t-il, parvenus à établir ? Différents vocables ont été proposés, pour étiqueter un mal resté mystérieux.

On a parlé de *tabes*, dont vraiment nous ne relevons aucun signe ; de *méningite*, que rien, dans les symptômes observés, ne rappelle, sauf les vomissements, qu'expliquent suffisamment des troubles gastriques ou hépatiques.

Maxime Du Camp a prononcé le mot de *paralysie générale*, de *ramollissement cérébral*, celui-ci plus acceptable que celle-là, bien que la première hypothèse soit

plus en accord avec le diagnostic de *syphilis* (gomme ou tumeur), qui a été également proposé. Voyons ce qui militerait en faveur de cette dernière solution.

On a produit, d'abord, des témoignages de personnes qui avaient connu le poète dans son intimité. M. Buisson écrit quelque part, dans ses notes^[60] :

« Chaste, il l'eût été sans le voyage d'outre-mer, la femme juive, la femme javanaise et le dérèglement d'une vie jetée hors de ses voies par un accident *capital et douloureux*. »

Deux lettres, que Baudelaire écrivait à son éditeur nous autoriseraient à nous écrier : *Habemus confitentem reum !*

« Prenez bien garde à votre..., j'ai eu des *accidents variés*, plusieurs années après mon apparente guérison. Puisque vous ferez votre prison à l'hôpital, vous devriez en profiter pour vous soigner. »

Le 16 février 1860, ce sujet lui tient au cœur, il y revient :

La... ! vous ne sauriez croire à quel point vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La... est faite pour tout le monde et vous n'en êtes pas indépendant. Vous m'avez parlé d'aphtes, de constrictions douloureuses à la gorge, au point de ne pas manger sans douleur, de lassitude étonnante, de manque d'appétit ; oui ou non, est-ce tout cela des symptômes connus ? Si vous n'avez pas eu des faiblesses, des manques de souplesse dans les jarrets et dans les coudes, avec des tumeurs, même dans les attaches du cou, près de la tête, qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que le traitement salubre (salsepareille, iodure de potassium) a peut-être prévenu ces accidents. La blessure intérieure n'était pas..., dites-vous ? La preuve ?

Quant à l'ulcération extérieure, je l'ai vue, et vous savez ce que je vous ai dit tout de suite. D'une manière générale, rappelez-vous que tout traitement anti... est excellent et rajeunissant de sa nature, et qu'il n'y a pas de traitement... sans mercure...

Nous ne pouvons que reproduire le texte des éditeurs de la correspondance de Baudelaire, dont la pudeur paraîtra excessive, les mots qu'ils remplacent pas des points étant passés dans la langue courante et ne choquant plus personne.

Baudelaire, d'ailleurs, n'hésitait pas à les employer crûment. Après les journées de 1848, n'écrivait-il pas : « Nous avons tous l'esprit républicain dans les veines, comme la v...[61] dans les os ; nous sommes démocratisés et syphilités[62]. » Sur une couverture de revue, il griffonnait ces deux mots : *Jeanne, ma mère*, et, vis-à-vis, il mettait le nom de Ricord, souligné à gros traits : n'était-ce pas comme une hantise du mal qui le minait ?

On ne découvre, il est vrai, nulle part, qu'il ait subi un traitement spécifique ; mais combien de syphilis sont méconnues, surtout quand le malade ne se présente à votre observation qu'après la disparition des accidents ?

Comment les médecins ne l'ont-ils pas soupçonnée, quand s'est manifestée la paralysie ? Que ne se sont-ils livrés à une enquête approfondie sur le passé de leur sujet, ce qui nous eût permis d'être aujourd'hui plus hardi dans nos conclusions ? car, il faut bien le dire, nous conservons, malgré tout, un doute, manquant des éléments nécessaires pour une affirmation catégorique.

Ce qui nous apparaît le plus vraisemblable, – nous accordant sur ce point du moins, avec deux de nos distingués confrères[63], – c'est que l'aphasie de Baudelaire fut « le résultat d'un ramollissement, par l'oblitération progressive de l'artère sylvienne ascendante. Il est probable qu'il s'était produit quelque part, sur une branche de l'artère cérébrale, une lésion athéromateuse ; celle-ci fut le point de départ d'une coagulation, qui remonta en sens inverse du cours du sang dans le vaisseau jusqu'à son origine dans la branche principale... *Baudelaire fut donc victime de la sclérose de ses artères cérébrales* ».

En a-t-il préparé l'évolution par les abus de toute espèce auxquels il se livra ?

L'avarie doit-elle entrer en compte dans la genèse et la marche du mal terminal ?

L'hérédité est-elle un facteur négligeable ? Des deux côtés des ascendants de Baudelaire, nous avons relevé des tares ; le mal qui a emporté le poète est celui qui emportera sa mère, comme il avait mis le terme à l'existence de son frère.

Mais la mère de l'artiste, plus heureuse que celui-ci, n'a pas vu mourir ses facultés. Il semble être de règle que la cruauté du Destin s'acharne sur ceux-là mêmes qui sont le plus sensibles à ses tortures. C'est une tragédie poignante que la fin de cette profonde et raffinée intelligence survivant au corps, et dans l'impuissance d'animer des organes ne répondant plus à sa direction. La Nature fait presque toujours payer chèrement ses dons aux hommes supérieurs : si c'est une consolation pour les

médiocres qui s'en trouvent rehaussés dans leur contentement de soi imperturbable, c'est, pour les âmes un peu élevées, une raison d'accorder une plus large sympathie à ces enchanteurs torturés. C'est l'honneur de l'humanité de voir, de jour en jour, grandir le cercle des admirateurs d'un homme comme celui dont nous venons de retracer la vie martyrisée, cette vie d'autodestruction consciente, qui, sans doute, était nécessaire à l'éclosion du chef-d'œuvre.

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité[64] !

Notes :

1.↑ Cet appartement s'éclairait sur une cour et des jardins.

Grâce aux recherches de M. Henri Baillièrre, de la dynastie des éditeurs de médecine bien connus, on a pu préciser très exactement le lieu de naissance de Baudelaire : celui-ci, ainsi que l'atteste son acte de naissance, est un « Parisien de Paris » né au n° 13 de la rue Hautefeuille, à deux pas de l'École de médecine. La maison a disparu depuis, absorbée par les nouvelles constructions du boulevard Saint-Germain.

2.↑ *Les Fleurs du mal*, La Chevelure.

3.↑ *Ch. Baudelaire*, conférence faite à l'Alliance française, le 6 mars 1902, par Eugène Bourgain, agrégé des lettres. Châteauroux, 1902. *Les Artistes littéraires, étude sur le XIXe siècle*, par Maurice Spronck. Paris, 1889.

4.↑ *Journal des Goncourt*, I (1er mai 1857).

5.↑ Th. Gautier, *Histoire de l'art dramatique*, t. II (mars 1840).

- 6.↑ *Journal des Goncourt*, I (17 mars 1861).
- 7.↑ *L'Art romantique*, chap. VI.
- 8.↑ Voici celle d'un de nos confrères, le docteur Baratoux : *L'audition colorée* est un phénomène qui consiste en ce que deux sens différents sont simultanément mis en activité par une excitation produite sur un seul de ces sens ou, pour parler autrement, en ce que le son de la voix ou d'un instrument se traduit par une couleur caractéristique ou constante, pour la personne possédant cette propriété chromatique : ainsi certains individus peuvent donner une couleur verte, rouge, jaune, etc., à tout bruit, à tout son qui vient frapper leurs oreilles.
- 9.↑ Miss Downey, *The Independent*, août 1912.
- 10.↑ Il est bien évident que certains ont sacrifié le rythme à la raison, mus par l'unique désir de faire de l'étrange, du neuf et qui n'ont abouti qu'à l'incohérence.
- 11.↑ *Mon cœur mis à nu* (Eug. Crépet, *Charles Baudelaire*, etc.).
- 12.↑ *La Fanfarlo*, imprimé à la suite de *Petits poèmes en prose* et des *Paradis artificiels*.
- 13.↑ *Curiosités esthétiques*, ch. 1er.
- 14.↑ « Il passait, écrit Mme P. de Molènes (*Gaulois*, 30 sept. 1886), de la naine à la géante et reprochait à la Providence de refuser souvent la santé à ces êtres privilégiés. Il avait perdu quelques géantes de la phtisie et deux naines de la gastrite. Il soupirait en le racontant, tombait dans de profonds silences et terminait par : une des naines avait soixante-douze centimètres seulement. On ne peut pas avoir tout en ce monde, murmurait-il philosophiquement. » La part faite à la mystification, il y a, au point de vue psycho-physiologique, quelque chose à retenir de ces propos rapportés.
- 15.↑ *Œuvres inédites de Baudelaire : Fusées* (*Ch. Baudelaire, Œuvres posthumes et correspondances inédites*, par E. Crépet, Paris, 1867, 78).
- 16.↑ *Fleurs du mal*, pièce V.
- 17.↑ *La Fanfarlo*.
- 18.↑ *Fleurs du mal* (Hymne à la Beauté).
- 19.↑ Il écrivait à Judith Gautier : « Si je ne craignais pas encore de vous offenser, en médissant de votre sexe, je vous dirais que vous m'avez contraint à

douter moi-même des vilaines opinions que je me suis forgées à l'égard des femmes en général. » (Lettres de 1864, dans Ch. Baudelaire, *Lettres (1841-1866)*. Paris, Mercure de France, 1906.)

20.↑ Ch. Baudelaire, *Lettres*, 230.

21.↑ *Fleurs du mal*, Le Vampire.

22.↑ *Fleurs du mal*, Semper Eadem.

23.↑ *Le Figaro*, 15 août 1880. L'auteur, qui signe *Quiroul*, avait intimement connu Baudelaire.

24.↑ *Fleurs du mal*, À une Madone.

25.↑ *Fleurs du mal*, pièce CXXXV.

26.↑ *Petits poèmes en prose*, pièce XLVIII.

27.↑ *Œuvres posthumes*, Correspondance inédite, 73-4.

28.↑ *Fleurs du mal*, À une mendicante rousse.

29.↑ *Fleurs du mal*, L'Héautontimorouménos.

30.↑ Préface des *Fleurs du mal*.

31.↑ *Fleurs du mal*, Spleen.

32.↑ Docteur É. Tardieu, *L'Ennui* (*Revue philosophique*, janvier 1900).

33.↑ *Fleurs du mal*, Le Mort joyeux.

34.↑ Nous en devons la connaissance à MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut qui l'ont consigné dans leur biographie de Charles Baudelaire. (Louis-Michaud, éditeur.)

35.↑ Charles Baudelaire, *Œuvres posthumes*. Mercure de France, 1908.

36.↑ Était-ce le même, qui avait demandé à l'éditeur de Baudelaire, le légendaire Poulet-Malassis, d'annoncer une certaine marque de haschich, qu'il fabriquait, au bas d'une page de l'ouvrage de son auteur ? Cette publicité aurait été payée à l'éditeur par la souscription de 200 exemplaires ; finalement, et sur la volonté de Baudelaire, le projet fut abandonné.

37.↑ Lettres du 10 janvier 1850, 12 janvier 1858, 16 février 1859, 26 et 30 décembre 1865.

38.↑ *Les Fleurs du mal*, Le Poison.

- 39.↑ Charles Baudelaire, *Les Paradis artificiels* (Paris, 1861), 98.
- 40.↑ *Œuvres complètes*, t. IV, 106.
- 41.↑ V. les *Souvenirs* de Schaunard (Alex. Schanne) et les nouveaux témoignages d'un survivant de Baudelaire (Jules Troubat) dans *Le Petit Bleu* de Bruxelles du 9 nov. 1907.
- 42.↑ Notes de M. Le Vasseur.
- 43.↑ Extrait d'une lettre de Mme Baudelaire, mère du poète : « Son frère est mort de paralysie... son père est mort d'une horrible convulsion, occasionnée par la douleur d'un ulcère à la vessie, que les médecins ignoraient et qui a percé. Ils le traitaient pour d'autre chose, la goutte, la gravelle... » *Mercure de France*, 1er février 1905, 340.
- 44.↑ Ch. Baudelaire, *Lettres (1841-1866)* ; Paris, 1906 (cf. pp. 71, 78, 409, 478, 489).
- 45.↑ *Op. cit.*, 368.
- 46.↑ *Id.*, 382, 403.
- 47.↑ Lettre du 30 novembre 1865.
- 48.↑ Elle est datée du 15 janvier 1866.
- 49.↑ D'autres placent la crise à la date du 4 février.
- 50.↑ Maurice Kunel, *Baudelaire en Belgique*. Paris, Schleicher, 1912. Très intéressante plaquette, dont nous nous faisons un devoir et un plaisir de signaler l'intérêt à tous les « baudelairisants » qui pourraient l'ignorer.
- 51.↑ 22 avril 1866.
- 52.↑ Écrite de Bruxelles, le lundi 9 avril 1866.
- 53.↑ *Baudelaire en Belgique*, 97.
- 54.↑ *Petit Bleu*, de Bruxelles, n° cité.
- 55.↑ Baudelaire entra dans la maison de santé le mardi 3 avril 1866. La fiche matricule mentionne ces indications : *Noms et prénoms* : Baudelaire (Charles). *Âge* : 45 ans. *Domicile* : France, et rue de la Montagne, 28, Bruxelles. *Profession* : homme de lettres. *Maladie* : apoplexie.
- 56.↑ *Mercure de France*, 1905.
- 57.↑ Récit de G. Barral.

58.↑ Tous les mots soulignés le sont dans le texte imprimé de la revue à laquelle nous l'empruntons. (*Mercure de France*, 1905.)

59.↑ *Mercure de France*, 1912.

60.↑ Publié dans *Baudelaire en Belgique*, 118.

61.↑ Ce mot est en toutes lettres dans l'opuscule d'où nous tirons cette citation.

62.↑ Félix Gauthier, *Charles Baudelaire*. Paris, 1903.

63.↑ Les docteurs A. Rémond (de Metz) et Paul Voivenel, *Le Génie littéraire*.

64.↑ *Fleurs du mal* : Les Phares.

RICHARD WAGNER

En France, disait un jour Wagner, au cours d'un entretien familial, trois sortes de personnes s'occupent de moi : celles qui connaissent ma musique, et qui sont rares ; celles qui ne la connaissent pas et qui l'aiment ; et celles qui la détestent sans la connaître. Le génial musicien n'avait pas prévu qu'un jour viendrait où il serait soumis à une sorte de dissection rétrospective, par un psychologue, armé du scalpel de l'anatomiste.

D'aucuns s'efforceront de nous persuader que nous ne pouvons apprécier impartialement Wagner, parce que, dans des circonstances douloureuses pour notre pays, il a porté sur les Français des jugements dont avait le droit de s'offenser notre amour-propre national. Certains parlent encore, de temps à autre, de la gallophobie de l'auteur de *Tannhäuser*, de ses rancunes, de ses haines à notre endroit : ceux-là réclament des représailles, que nous laissons à d'autres le soin d'exercer.

Ce n'est pas, d'ailleurs, chez nous, et par nous, que Wagner a été le plus sévèrement jugé.

Bien que son œuvre soit l'expression la plus parfaite du génie germanique, l'hostilité qui s'est manifestée à son égard, c'est chez ses compatriotes qu'elle a été la plus marquée.

Outre-Rhin, la critique a souvent pris le ton et la violence du pamphlet. Les contempteurs les moins mesurés dans leurs invectives, dont Wagner ait eu à subir les assauts, sont, ne devons-nous pas le rappeler, des Allemands.

« Wagner est un excentrique, Wagner est un malade ; il porte en lui le germe morbide de l'excitation cérébrale musicale », ainsi s'exprimait un aliéniste allemand.

Incidemment, au procès du comte d'Arnim, le tribunal introduisait, dans le jugement rendu à cette occasion, un considérant libellé de la sorte :

« Attendu que Richard Wagner est généralement regardé comme un excentrique atteint de la manie des grandeurs^[1]... »

Un médecin spécialiste publiait, d'autre part, en 1882, dans une revue allemande, un article sur l'état pathologique des musiciens, poètes et autres « névrosés » de même famille et il ne mettait pas en doute, un instant, le fâcheux état cérébral de Wagner, bien qu'il insistât sur ce point, que ses faiblesses n'altéraient en rien les conceptions géniales de l'artiste ou de l'écrivain.

« Le génie le plus malappris du monde... l'artiste de la décadence... le Cagliostro de la modernité » : ainsi Nietzsche caractérise Wagner.

« Richard Wagner est chargé, à lui seul, d'une plus grande quantité de dégénérescence que tous les dégénérés ensemble que nous avons vus jusqu'ici », proclame, avec une rudesse qui n'entend s'embarrasser d'aucuns ménagements, le docteur Max Nordau.

Ce qui est intéressant à noter, chez Nietzsche, c'est qu'il a débuté par une admiration sans bornes pour celui que, plus tard, il accablait de ses sarcasmes. Il a, du reste, déclaré sans ambages que Wagner résumant la modernité, il faut commencer par être wagnérien : il est indispensable au philosophe ; il n'est pas plus éloquent connaisseur d'âmes, de meilleur guide dans le labyrinthe de l'âme moderne ; mais, quand on s'est dérobé au charme de ce « vieux magicien », de ce « prudent serpent à sonnettes », quel réveil, quelle désillusion !

« Sa puissance de séduction atteint au prodige », poursuit Nietzsche. On s'est abusé sur lui, à Berlin, comme à Paris ; à Paris comme à Saint-Pétersbourg. Est-il preuve

meilleure de la « décadence » de cette société européenne, que ce goût pour l'artiste de la décadence ?

Ce décadent, dit-il encore, nous ruine la santé ; ce n'est pas un homme, *c'est une maladie*.

« Il rend malade tout ce qu'il touche... Son art lui-même est malade... Les problèmes qu'il porte à la scène : purs problèmes d'hystérie ; la convulsivité de son tempérament, sa sensibilité irritée, son goût qui réclamait toujours des saveurs plus pimentées, son instabilité... et, par-dessus tout, le choix de ses héros et de ses héroïnes – une galerie de malades ! – tout cela réuni forme un tableau pathologique, permet de conclure nettement : *Wagner est une névrose*.

« Rien n'est peut-être mieux connu, poursuit l'implacable dissecteur, rien n'est mieux étudié, dans tous les cas, que le caractère protéiforme de la dégénérescence qui se cristallise ici en un art et en un artiste. Nos médecins et nos physiologues ont, en Wagner, leur cas le plus intéressant, tout au moins un cas très complet. Justement parce que rien n'est plus moderne que ces maladies de tout l'organisme, cette décrépitude et cette irritation du système nerveux, Wagner est l'*artiste moderne* par excellence... En son art se trouve mélangé, de la manière la plus séductrice, ce qui est aujourd'hui le plus nécessaire au monde entier, les trois grands stimulants des épuisés : la brutalité, l'artifice, la candeur. »

Bien plus, pour la musique elle-même, Wagner est la pire des calamités : « Il a trouvé le moyen d'exciter les nerfs fatigués ; il a rendu ainsi la musique malade. »

Son pouvoir sur le système nerveux est considérable ; nul n'a mieux connu et pratiqué l'art « d'aiguillonner les plus épuisés, de rappeler à la vie les gens à demi-morts ».

Comme hypnotiseur, il n'a pas son pareil et cela explique sa domination incontestée sur les cerveaux faibles, notamment sur les femmes, qui sont venues, en multitudes pressées, grossir le nombre de ses adeptes.

Les jeunes gens adorent également Wagner, mais il leur est aussi nuisible qu'il est néfaste pour celles qui s'abandonnent à lui. Combien de jeunesses le vieux Minotaure a-t-il déjà dévorées !

Donc, rien de plus malsain que la musique wagnérienne et si les arguments exposés ne suffisaient pas à le démontrer, on nous en tient d'autres en réserve. Ce sont surtout des « objections physiologiques » que Nietzsche entend faire contre cette musique pervertisseuse et nocive. Mais l'analyse ne rendrait qu'imparfaitement la pensée nietzschéenne, laissons parler le philosophe.

« L'Esthétique n'est autre chose qu'une physiologie appliquée. Je me fonde sur ce fait... que je respire difficilement, quand cette musique commence à agir sur moi ; qu'aussitôt mon pied se fâche et se révolte contre elle... Mais n'y a-t-il pas aussi mon estomac qui proteste ; mon cœur, la circulation de mon sang ? Mes entrailles ne s'attristent-elles point ? Est-ce que je ne m'enroue pas insensiblement ? Pour entendre Wagner, j'ai besoin de pastilles Géraudel (*sic*). Et je me pose donc la question : mon corps tout entier, que demande-t-il, en fin de compte, à la musique ?... Je crois qu'il demande un allègement : comme si toutes les fonctions animales devaient être accélérées par des rythmes légers, hardis, effrénés et orgueilleux ; comme si la vie d'airain et de plomb devait perdre sa lourdeur, sous l'action de mélodies dorées, délicates et douces comme de l'huile. Ma mélancolie veut se reposer dans les abîmes et dans les cachettes de la *perfection* : c'est pour cela que j'ai besoin de musique. Mais Wagner rend malade[2]. »

Les aliénistes ont, depuis longtemps, fait cette constatation que les aliénés ont tendance à se rapprocher, à s'unir ; que, suivant l'expression d'un de ces spécialistes, ils volent les uns vers les autres, « comme la limaille de fer vers l'aimant ». Cette particularité n'a pas échappé à la perspicacité de Nordau, qui cite, pour illustrer sa thèse, quelques exemples de cette contagion morbide, que Nietzsche n'avait fait qu'indiquer.

La première protectrice de l'illustre compositeur a été la princesse de Metternich, fille de ce comte Sandor, un original s'il en fut, dont les excentricités ont défrayé la chronique parisienne sous le Second Empire.

L'abbé Liszt, qui marqua tant de sollicitude à Wagner, n'avait-il pas des tares névropathiques ? Érotomane et mystique, c'est le moins qu'on en puisse dire.

N'en fut-il pas de même pour le protecteur attiré de la « musique de l'avenir », comme Wagner qualifiait sa musique ; de celui, pourrait-on dire, qui a le plus contribué à créer la « Wagnérite » ; du souverain qui fournit à Wagner les moyens de réaliser ses rêves les plus somptueux[3] et les plus audacieux, qui mit l'éclat de sa couronne au service du mouvement wagnérien, de Louis II de Bavière, dont la démente fut si caractérisée ?

Lorsque, après la mort de ce monarque d'opérette, au mois de juin 1886, le Conseil de régence interrogea les médecins experts, sur le point de savoir si l'on pouvait attribuer à Wagner et à l'amour exagéré de ses œuvres la folie royale, les psychiatres répondirent à l'embarrassante question :

« Sur un tempérament aussi accessible à toutes les extravagances dans le domaine intellectuel que celui de Sa Majesté, toute personnalité marquante pouvait exercer une influence non seulement sympathique, mais même aussi dominante. Si, au moment où Richard Wagner était auprès du roi, il y avait eu à sa place un esprit tourné vers les choses religieuses, par exemple, et si, avec ses convictions exagérées, il était entré dans le cercle des idées du prince, il est très vraisemblable qu'une dégénérescence malade et de l'exaltation se fussent produites dans ce sens. »

C'est sagement parler et on ne saurait s'exprimer avec plus de prudence. Si les médecins ne pouvaient en réalité, déterminer dans quelle mesure l'œuvre wagnérienne avait agi sur le roi, il est indéniable que les représentations de Bayreuth, montées et organisées sous le contrôle direct du roi, ont produit sur lui une impression profonde, sous laquelle, nous démontre à l'évidence un de ses biographes[4], il resta toute sa vie.

On raconte que, la veille du jour où *Parsifal* allait affronter pour la première fois les feux de la rampe, à Bayreuth, le maître dit à ses fidèles : « Si, demain, vous n'avez pas tous perdu la raison, mon ouvrage a manqué son but. » On pourra tirer, encore, telle conséquence qu'il plaira, de ce fait, que Louis II, chaque fois qu'il entendait *Parsifal*, se faisait dire une messe par son chapelain, comme s'il eût voulu chasser, par son exorcisme, une tentation ou une emprise diabolique. Ce sont là fables ou légendes que l'on peut contester mais ce qui est sûr, c'est que l'œuvre wagnérienne a imprimé sur le cerveau débile du monarque une empreinte manifeste : la décoration de ses châteaux le prouve surabondamment, comme aussi, ces fantaisies étranges qui lui faisaient revêtir l'armure du chevalier du cygne, et monter dans une

barque dorée, tirée par un oiseau mécanique : d'où le nom qui lui est resté de *Roi Lohengrin*.

Il ne serait cependant pas équitable de prétendre que la démence de l'infortuné soit exclusivement attribuable à Wagner et que celui-ci doive en être rendu entièrement responsable. C'est, comme l'a bien dit M. Jacques Bainville, dans les dispositions romanesques et malades de Louis II que réside tout le mal.

L'atavisme, l'éducation, les penchants naturels ont constitué un terrain, un bouillon de culture favorables.

« Wagner fut seulement l'occasion et le prétexte. Sans *Lohengrin* et sans *L'Anneau*, Louis II fût devenu tout aussi bien fou ; car on ne peut prétendre que le roi de Bavière se laissa prendre au pessimisme, qui est la philosophie du maître de Bayreuth. Il y eut seulement, entre l'âme wagnérienne et l'esprit de Louis II, un parfait accord ; l'un était fait exactement pour l'autre, parfaitement préparé à l'aimer et à le comprendre : d'où soudaine attraction des deux hommes et la profonde influence intellectuelle de Wagner sur Louis II[5]. »

En résumé, le roi était voué à la folie ; le wagnérisme en fut, du moins, la forme la plus relevée.

Mais si Louis II a, incontestablement, mis Wagner à la mode chez le peuple allemand tout entier, à l'exception toutefois, de ses propres sujets, indignés de la faveur qu'il accordait au maestro et des prodigalités ruineuses auxquelles celui-ci l'entraînait, on ne saurait en déduire que le fanatisme wagnérien ait été engendré par cet unique facteur.

S'il nous en fallait croire Max Nordau, un autre élément se serait mis de la partie et cet élément serait « l'hystérie de l'époque ».

Pour cet Allemand, qui a toutes chances d'être bien informé, l'hystérie a, depuis 1870, gagné, chez le peuple voisin, considérablement de terrain ; or, l'hystérie de Wagner revêt toutes les formes de l'hystérie allemande et, à l'instar du personnage de Térence, le musicien aurait pu proclamer à son tour : « Je suis un déséquilibré et nul trouble cérébral ne m'est étranger... »

Dans Wagner, toujours selon l'opinion de Nordau, se trouvent réunis, au grand complet et dans le plus riche épanouissement, tous les stigmates de cet état morbide qu'on a étiqueté *dégénérescence*.

« Il présente, dans sa constitution d'esprit générale, le délire des persécutions, la folie des grandeurs et le mysticisme ; dans ses instincts, la philanthropie vague, l'anarchisme, la rage de révolte et de contradiction ; dans ses écrits, tous les caractères de la graphomanie, c'est-à-dire l'incohérence, la fuite d'idées et le penchant aux calembours niais ; et, comme fond de son être, l'émotivité caractéristique, de teinte à la fois érotomane et religieuse. »

Le réquisitoire est virulent, les accusations nettement articulées ; mais sont-elles étayées de preuves solides ? Nous le contestons.

Déliquant persécuté, Wagner, parce qu'il aurait eu l'obsession du Juif, parce qu'il était persuadé que tous les Hébreux étaient ligués contre lui ? Que Wagner fût antisémite, il n'y a pas à le nier[6].

Le « péril juif » a été signalé par lui dès 1850, dans sa brochure du *Judaïsme dans la musique*, et il y est revenu dans des études postérieures[7].

« Aucune race, enseigne Wagner, n'a su conserver intacts ses caractères essentiels au même degré que la race juive. Sans patrie, sans langue nationale, le Juif reste juif dans tous les pays où il fixe sa résidence et dont il parle la langue. Les croisements les plus divers, même avec les races qui lui sont les plus étrangères, ne lui font jamais aucun tort : c'est toujours le type juif que reproduisent ses descendants. »

Il établit le contraste absolu entre la race sémitique et la race aryenne, la pénétration de celle-ci par celle-là, les vains efforts de la race latine, pour éliminer les éléments étrangers qui la menacent et, finalement, l'imminence d'une déchéance prochaine pour l'humanité supérieure, qui n'aura pas su se défendre d'une infiltration de plus en plus progressive.

Nous nous garderons d'apprécier les théories de Wagner sur un sujet aussi controversable ; nous ne déciderons pas si le péril juif est ou non imaginaire, nous retiendrons seulement que Wagner ne pousse en aucune manière à une croisade

antisémite et qu'il convie lui-même les Juifs à dominer l'instinct de leur race, en vue d'une conciliation, d'une pacification sociale, que tout bon esprit doit souhaiter.

Pas plus que le délire des persécutions, la mégalomanie de Wagner ne nous apparaît comme une vérité démontrée. Fier, certes, il le fut et n'avait-il pas le droit de l'être ? Il avait la pleine conscience de son génie, il avait foi dans le jugement de l'avenir. Et, cependant, nul ne mesura mieux l'écart qui sépare la réalisation de l'œuvre d'art de sa conception. Telles de ses lettres montrent selon l'heureuse expression de Romain Rolland[8], « le désespoir d'une âme aux prises avec son démon, qu'elle étreint, qu'elle dompte et qui lui échappe constamment ».

C'est un aveu d'impuissance qu'il exhale et dans les termes où se mêlent le découragement et le dégoût, l'invective et le cri de douleur.

« Quel lamentable musicien je suis !... Du fond de mon cœur, je me tiens pour un absolu raté, pour un bousilleur (*stümper*)... Quand je me mets au piano et que j'amalgame ensemble quelques misérables ordures (*dreck*), pour les rejeter aussitôt comme un idiot, quelle conviction intime j'ai de ma gueuserie musicale (*lumpenhaftigkeit*) !... Il n'y a plus grand-chose à attendre de moi. »

Voilà ce qu'écrivait Wagner à Liszt, au moment où il terminait *Tristan* !

Cet enfantement dans l'angoisse, est-ce un indice d'orgueil ? Cet effort tendu jusqu'au paroxysme, pour atteindre un idéal de perfection, est-il le fait d'un orgueilleux ou d'un décadent ? N'est-ce pas plutôt la marque, le sceau du génie ?

Mais à une tâche aussi épuisante succombent, quelque jour, les plus solides, les mieux armés pour la lutte ; la nature sait nous rappeler l'humaine débilité.

La vie de Wagner s'est partagée entre des périodes de labeur intensif et des crises de dépression nerveuse, au cours desquelles il se laissa aller au *tædium vitæ*, qui le poussa jusqu'à des idées de suicide.

Il faut bien dire que tout avait contribué à créer cet état d'esprit : des embarras d'argent, l'ajournement illimité de ses espérances et, par surcroît, un drame d'amour, dont on connaît aujourd'hui les douloureuses péripéties, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour incliner Wagner vers la désespérance et le pessimisme ?

Celui-ci perça, dès 1851, dans une épître qui n'était pas destinée à la publicité :

« J'ai de nouveau beaucoup travaillé après ton départ, écrit Wagner à un de ses confidents, cela m'a fortement éprouvé... Tant que je travaille, je puis me faire illusion, mais dès que je me repose, l'illusion se dissipe, et alors je suis indiciblement misérable. Oh ! la belle existence d'artiste que voilà ! Comme je la donnerais volontiers pour une semaine de vraie vie !... »

Un autre jour, il se plaint que sa santé n'est pas bonne, que son système nerveux lui donne des inquiétudes et, de nouveau, le hantent les idées de mort volontaire.

Pour retrouver la jeunesse et surtout la santé, pour jouir de la nature, pour posséder une femme qui l'aimerait sans réserves, pour de beaux enfants (*sic*) il donnerait tout son art !

Mais c'est surtout avec Liszt qu'il s'épanche, qu'il s'abandonne sans restrictions :

« Mes nuits sont le plus souvent sans sommeil ; épuisé et misérable, je sors du lit avec la perspective d'une journée qui ne m'apportera pas une seule joie. La société me torture et je la fuis, pour me torturer moi-même. Le dégoût me ronge, quoi que j'entreprenne. Cela ne peut pas durer ! Je ne peux pas tolérer plus longtemps cette vie. Je me donnerai la mort, plutôt que de continuer à vivre ainsi... Je n'ai plus qu'un désir, dormir – dormir d'un sommeil si profond que tout sentiment de misère humaine soit aboli pour moi. Ce sommeil, je devrais bien pouvoir me le procurer : ce n'est pas bien difficile. »

À ce moment, il est franchement pessimiste : le monde étant mauvais, ayons pour lui tout le mépris qu'il mérite. Tout espoir est une duperie ; seuls, le cœur d'un ami ou les larmes d'une femme peuvent nous rendre l'existence supportable.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il entreprend la lecture des œuvres de Schopenhauer, qui produisent sur lui une impression d'autant plus profonde qu'il était le plus préparé à les comprendre et à les goûter. Avec l'auteur du *Monde comme volonté*, il communique en sympathie, sauf de légères réserves de détail. Il déclare Arthur Schopenhauer le plus grand philosophe depuis Kant ; sa pensée est dure et sincère, mais seule elle peut conduire au salut.

Schopenhauer a-t-il converti Wagner au pessimisme, ainsi que d'autres l'ont prétendu ? La vérité est que le pessimisme est un des traits essentiels du caractère de Wagner, et que celui-ci a pris conscience de ce qu'il était depuis longtemps déjà, après que le philosophe de la négation eut réveillé en lui ce qui ne faisait qu'y sommeiller.

Mais ce qui est assez particulier chez Wagner, c'est qu'en dépit de son pessimisme, il n'est désespéré que par intermittences et sous la pression des circonstances. Il sort d'un accablement profond, pour chanter un hymne d'espérance. L'instinct optimiste n'est jamais complètement éteint en lui et il a des réveils à l'heure où on le croirait anéanti.

Ainsi, commence-t-il la partition de la *Walkyrie*, à une époque où « l'état de souffrance est son état normal » ; mais l'époque où il écrit *Siegfried* est une des plus tristes de sa vie. Il ne faudrait donc pas chercher à établir une relation trop serrée entre l'homme et l'œuvre, dans le cas spécial qui nous occupe.

« L'art commence où la vie cesse », a dit Wagner. Il arrive, en effet, qu'un homme, fatigué d'une vie active, cherche la diversion, le repos dans l'art ; qu'il aspire à s'évader d'une existence médiocre, en goûtant des jouissances artistiques ; mais il est plus rare que l'œuvre saine et forte soit exécutée dans la douleur.

On cite, il est vrai, la *Symphonie à la joie* de Beethoven, comme fille de la misère ; mais il s'en faut qu'un grand artiste écrive « presque fatalement » une œuvre gaie quand il est triste, une œuvre triste quand il est gai^[9].

Si Wagner a écrit la musique insouciant et sereine du *Rheingold*, au milieu de ses plus grandes préoccupations, on doit reconnaître qu'il a eu grand peine à reprendre la *Walkyrie*, quand la maladie le tenaillait.

Cette maladie, quelle fut-elle au juste ?

On a parlé de troubles nerveux. Si l'on consulte son autobiographie, on constate, en effet, qu'il eut, dès l'adolescence, un tempérament d'une nervosité particulière. Il conte qu'à seize ans, après la lecture des œuvres d'Hoffmann, il s'était adonné au « mysticisme le plus extravagant^[10] ».

Pendant le jour, en un demi-sommeil, il avait des visions, dans lesquelles la *fundamentale*, la *tierce* et la *quinte* lui apparaissaient en personne et lui dévoilaient

leur importante signification. On lui fit alors donner des leçons par un bon professeur, qui dut lui expliquer que ce qu'il prenait pour des êtres surnaturels et des puissances étranges, étaient des *intervalles* et des *accords*[\[11\]](#).

D'autres ont dit qu'issu de sang plébéien, Wagner tenait de ses père et mère une robustesse de tempérament, grâce à laquelle il put traverser, sans dommage pour ses facultés créatrices, les épreuves variées qu'il rencontra dans sa carrière d'artiste. La vérité paraît autre.

Dès l'enfance, il avait eu une santé délicate, qui nécessita des soins particuliers ; celle-ci fut, notamment, troublée par une sorte d'érysipèle à répétitions, dont les attaques récidivantes le poursuivirent toute la vie[\[12\]](#).

Sa mère, inquiète, ne lui laissa pas fréquenter l'école avant six ans ; le jeune Wagner préférait, d'ailleurs, vagabonder dans la campagne et s'abandonner à sa rêverie, que d'étudier les rudiments de la grammaire.

C'était alors, un petit bonhomme, vêtu d'habits à manches courtes, de visage pâle et d'aspect frêle ; il témoignait déjà d'une irascibilité, qui le rendait difficile à gouverner.

Son sommeil était souvent agité ; et, pendant qu'il dormait, au dire de sa sœur Cécilie, il poussait tantôt des cris, ou se mettait à bavarder intarissablement.

À d'autres moments, il riait et pleurait alternativement : il n'est pas besoin de souligner, pour des lecteurs avertis, un symptôme aussi nettement hystérimforme.

Il fut mis au Gymnase (collège) de 9 à 14 ans ; il passa d'une classe à l'autre avec assez de régularité, et ses études ne souffrirent aucun retard, bien qu'il se plaignît déjà de cette affection cutanée, dont il a été plus haut question, laquelle revenait par accès et était, chaque fois, précédée par de l'abattement, ou, au contraire, une grande irritabilité. Comme il avait conscience de son humeur chagrine, il recherchait, dans ces moments-là, l'isolement jusqu'à ce que la crise fût passée.

Chaque étape de sa carrière est marquée, pourrait-on dire, par une manifestation nerveuse.

Après un surmenage (1838), il a des crises de larmes ; ayant dû transformer de la prose en vers et composer la musique d'un opéra en quinze jours, ses nerfs furent si ébranlés, qu'il s'asseyait souvent et pleurait parfois durant un quart d'heure (1843).

Pendant qu'il écrivait les partitions orchestrales du *Tannhäuser* (1845), il souffrit de l'estomac sans discontinuer. Il était hanté de l'idée d'une fin subite ; il appréhendait de ne pouvoir finir cette œuvre, persuadé que la mort allait le surprendre ; aussi, lorsqu'il eut écrit son dernier accord, il fut tout joyeux, comme s'il venait d'échapper à un péril mortel.

Dans cette même année (1845), il accuse des insomnies fréquentes. Malgré les conseils de son médecin, qui redoutait un transport au cerveau, il travaille avec ardeur à *Lohengrin* ; mais, son état s'aggravant, il se voit obligé de suspendre son travail.

Il part pour la Suisse, où il fait un séjour de 3 mois (1846), qui lui fait le plus grand bien. L'an qui suit, il doit garder le lit un mois, pour une cause que nous ignorons, de la fatigue générale selon toute probabilité. Rétabli, il projette d'entreprendre un ouvrage considérable, tiré de la mythologie germanique, mais il craint d'être trop âgé pour mener à sa fin cette entreprise. Il compose, néanmoins, les *Nibelungen* et le paie d'une forte dépression nerveuse.

Il manifeste des idées de suicide vers la fin de 1848 ; c'est alors qu'il écrit à Liszt cette lettre de désespéré, dans laquelle il lui peint son dégoût profond pour l'existence.

Notons une attaque de rhumatisme, en 1849, avec retentissement cardiaque ; on lui fit suivre un traitement hydrothérapique qui produisit une amélioration sensible.

Comme tous les néophytes, Wagner se constitue champion de cette méthode nouvelle ; mais les douleurs revenant, il se fait en lui un brusque revirement et l'adepte fervent de naguère se change en ardent détracteur.

À l'en croire, les hydropathes n'entendent rien aux maladies des nerfs. Ce qui lui serait salubre, ce sont des bains chauds et non des bains froids. Pour le régime,

même volte-face : il s'est, d'abord privé de vin, de bière, de café, voire de soupe, se contentant d'eau froide et de lait, mais il renonce bientôt à cette abstinence.

À l'exemple de Beethoven, il se met entre les mains d'empiriques et de médecins traitant par correspondance. Un docteur allemand, Lindermann, lui envoie de Paris cette prescription : gibier bien cuit, un verre ou deux de bon vin ; des bains tièdes et, surtout, du repos.

Des préoccupations multiples assaillent son esprit ; il parle de cent façons de sa mauvaise santé, de la mort qui est proche ; il ne cesse de faire allusion à sa « terrible mélancolie », à ses nuits privées de sommeil. Il ne peut plus travailler que cinq à six heures par jour, quelquefois deux heures seulement, et c'est dans de telles conditions qu'il achève de composer la *Walkyrie* : après un mois de travail, maintes fois interrompu, son anxiété augmente sans trêve, jusqu'à ce qu'il ait terminé cette œuvre.

En 1852, il est tourmenté de migraines fréquentes ; il revient à Zurich faire une cure de repos. Les mots céphalée, insomnie, travail par à-coups, reviennent à tout instant dans sa correspondance, ainsi que la crainte de la mort, l'aspiration vers la mort, ou le dessein de la chercher.

On pourrait cueillir des centaines d'expressions telles que les suivantes :

« Si ma tête allait mieux !... Je sens que je deviendrai fou. »

Le *leitmotiv* se poursuit, monotone et plaintif :

« Fiévreusement lassé de tous mes membres... Cette lettre même m'abat... Je ne dois pas écrire, parce que je ne peux pas... Ma tête est prête à éclater... Chaque lettre me renverse... Les nerfs sont si fatigués, que je dois interrompre tout travail de lecture et d'écriture. »

Une heure, une « petite heure de temps en temps », c'est tout ce qu'il peut fournir de besogne. Encore à ce métier, il risque de devenir « bientôt imbécile ». Cela le fatigue à l'extrême et il s'estimera heureux, s'il arrive à remplir la feuille qu'il adresse à son correspondant.

À la fin de son travail, il se déclare épuisé ; il en est toujours ainsi, quand il écrit une lettre un peu longue. Il en a assez pour la journée ; il faut qu'il s'arrête, parce que la tête lui tourne, ou qu'il est dans un énervement si violent, qu'il lui faut « abandonner lecture et écriture ».

Ailleurs, on recueille des aveux comme ceux-ci : « La lettre la plus courte me fatigue terriblement... Ce travail fut pour moi une véritable torture... Cette perpétuelle communication par lettres et imprimés est terrible... Dès que j'incline ma tête vers la théorie, les nerfs de mon cerveau commencent à être affreusement douloureux et je suis vraiment malade.

« Réellement, écrire est une souffrance et les gens de notre espèce ne devraient pas écrire du tout... *L'Or du Rhin* est achevé et, moi aussi, je suis à bout... avoir à faire une copie claire et nette, c'est ma mort... Je commence à transpirer et deviens incapable d'en écrire plus... Adieu... je m'allonge sur le canapé et je ferme les yeux... »

Comme beaucoup de malades de son espèce, Wagner ne s'est malheureusement aperçu que tardivement que la fatigue oculaire était à la source de son mal. On doit dire aussi que, parmi ceux qui eurent à le soigner, aucun ne le mit en garde contre le surmenage de son appareil de vision ; nul ne le prévint des conséquences qu'à la longue il entraînerait.

« Même de nos jours, écrit à ce sujet le docteur Gould, on place des malades dans des draps mouillés, comme Wagner et Darwin le furent toute leur vie, tandis qu'ils ont de l'*astigmatisme*. La superstition absurde que l'eau froide a une vertu mystérieuse a rempli et remplit encore les poches des charlatans et épuise la vitalité d'innombrables malades. Lisez sans prévention les histoires hydropathiques de Darwin et de Wagner et votre cœur se soulèvera d'indignation. Le seul résultat de cette folie était que, pendant que le patient tremblait dans son drap mouillé, il ne pouvait ni lire ni écrire ; de là, le faible résultat apparent qui faisait renaître l'espoir et, de là, le désespoir nouveau, quand le surmenage, le malmenage oculaire recommençait. »

À chaque augmentation de son défaut d'accommodation, a toujours correspondu une aggravation de son état ; l'abattement nerveux et la souffrance ont toujours suivi un travail fait avec « vision de près », surtout pendant l'hiver ; l'hiver, « son ennemi mortel », et qui était la saison pendant laquelle il restait plus longtemps à la maison, et, par suite, qu'il lisait et écrivait davantage.

Chez Wagner, on observa, ce qui a été bien des fois noté par les spécialistes d'affections d'yeux, que ses troubles nerveux, notamment les céphalées, disparurent, dès que la presbytie s'installa. Avec la migraine se dissipèrent la mélancolie, le nervosisme, les idées de suicide.

De 1866 à 1872, période pendant laquelle il déploya une activité créatrice simplement incroyable (H. Chamberlain), on ne trouve pas trace de plaintes ayant trait à ses maux de tête.

Est-ce parce qu'il est alors tout occupé de la construction du théâtre de Bayreuth ? Est-ce parce que le roi de Bavière lui témoigne une si magnifique et si généreuse protection ? Ne serait-ce pas plutôt que la femme du compositeur, lui servant de secrétaire, il n'était plus astreint à un travail qui lui fatiguait la vue, et parce que la presbytie empêchait la douleur résultant de ce travail ? Un œil cessa de fonctionner et cela aida à produire le soulagement.

Georges Gould, qui met Wagner au nombre des *astigmatés* célèbres, estime que ses céphalalgies constantes, ses rhumes, ses attaques d'érysipèle font partie d'un même syndrome ; que son pessimisme, son appétit de la mort en dérivent ; son amour de la promenade était un moyen employé par la nature, pour reposer ses yeux fatigués.

Suivant cette théorie, nous serions tous, plus ou moins, les victimes de la fatigue oculaire ; dans le cas de Wagner, nous en avons la preuve clinique. Elle nous est fournie par un ophtalmologiste de renom, Sir Anderson Critchett, dont nous rapportons, ci-après le témoignage[13] :

« Le grand compositeur, relate ce praticien, se plaint à mon père de souffrir de violentes céphalées frontales, d'insomnies, d'incapacité de travailler autrement que par courtes périodes, sous peine de voir reparaître ses souffrances.

« À la demande de mon père, j'examinai les yeux de Wagner et trouvai que, dans chacun d'eux, il y avait une dioptrie d'astigmatisme myopique. Il fut à la fois heureux et surpris de voir de la musique à travers les verres sphéro-cylindriques qui corrigeaient son vice de réfraction ; car il vit les notes, les portées et les interlignes avec une netteté qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Dans le feu de la composition, les lunettes avaient à souffrir assez souvent et je fus très amusé à la réception d'une lettre de Wagner, me demandant de lui en envoyer *six paires* à Bayreuth[14]. »

Dans une autre épître, Sir Anderson dit :

« Je suis sûr que le degré d'astigmatisme était le même dans chaque œil, mais la vision des deux yeux n'était pas identique, bien que la différence ne fût pas très marquée. »

Sir Anderson ajoute prudemment :

« Les experts varieront certainement sur l'étendue du rôle néfaste joué par le vice de réfraction sur la vie de l'illustre compositeur ; mais on ne peut nier qu'il ait pu être un facteur important dans la genèse des troubles qui ont été décrits. »

À considérer les portraits de Wagner, ceux surtout qu'on peut dire le plus réalistes, comme celui dû au pinceau du peintre Lembach, on constate que l'œil gauche est tourné en dehors et en haut. Quelques oculistes ont donné à cette déviation le nom, qui manque de grâce, d'*hyperexophorie*.

Dans les portraits de jeunesse de l'artiste, on n'observe pas cette association d'*hétérophorie* et de strabisme ; plusieurs photographies ultérieures ne présentent pas l'élévation et la déviation externe de l'œil, ce qui démontre bien la faculté temporaire de vaincre ce défaut par un effort intense de fixation ou de concentration de l'attention.

Cette déviation de l'œil en haut et en dehors aurait été le résultat de l'amétropie, et surtout de l'astigmatisme et de l'anisométrie : ainsi, il eût suffi d'une paire de lunettes pour neutraliser la fatigue oculaire et soulager de la seule manière, possible et efficace, l'illustre patient !

Si nous faisons abstraction de l'influence qu'a pu exercer cette affection oculaire sur le caractère de Wagner, force est de convenir que celui-ci avait des sautes brusques

d'humeur, alternant avec de rares échappées de gaîté bouffonne. Tantôt c'étaient, selon l'expression de quelqu'un qui l'approcha, des bonds de tigre, des rugissements de fauve. Il arpentait la chambre comme un lion en cage, sa voix devenait rauque et jetait les mots comme des cris ; sa parole mordait au hasard. Il semblait alors un élément déchaîné de la nature, quelque chose comme un volcan en éruption.

D'autres fois, il vous surprenait par des élans de sympathie fougueuse, des mouvements de pitié touchante, de tendresse excessive pour les hommes qu'il voyait souffrir, pour les plantes[15].

Le comte de Gobineau a dit de Wagner : « Il ne pourra jamais être complètement heureux, car il y aura toujours autour de lui quelqu'un dont il devra partager la peine. » Mme Wagner aimait à raconter que la composition des *Maîtres chanteurs* avait été arrêtée, pendant de longs mois, par le fait d'un misérable chien errant, malade et abandonné, que Wagner, alors à Zurich, avait recueilli et tâchait de guérir. Le chien lui avait fait une assez mauvaise morsure à la main droite, et la plaie était devenue assez douloureuse, pour l'empêcher d'écrire. Comme on ne peut dicter de la musique, il était réduit à l'inaction, ce qui mettait sa patience à rude épreuve : le chien n'en fut pas moins bien soigné.

Sa « zoophilie » ne contrariait, en aucune façon, sa philanthropie, qui n'était pas seulement, chez lui, théorique, mais agissante.

À Mme Judith Gautier[16], la fille du poète, qui lui demandait un jour s'il avait quelque projet sur l'avenir de son fils, alors en bas âge :

« J'ai l'ambition d'abord, répondit le maestro, de lui assurer un très modeste revenu, qui le rende indépendant, afin qu'il soit à l'abri de ces tracas misérables dont j'ai si cruellement souffert ; puis, je veux qu'il sache un peu de chirurgie, assez pour pouvoir porter secours à un blessé, faire un premier pansement. J'ai été si souvent désolé de mon impuissance, quand un accident se produisait devant moi, que je veux ainsi lui éviter cette peine-là ; pour le reste je le laisserai entièrement libre. »

Toute pénétrée de sympathie qu'elle soit pour la personne de Wagner, Mme J. Gautier reconnaît qu'il y a, dans le caractère du compositeur, des violences et des rudesses, qui sont cause qu'il est souvent méconnu, mais seulement de ceux qui ne jugent que par l'extériorité des choses.

Impressionnable à l'excès, la moindre irritation avait l'apparence de la fureur. D'une sensibilité exquise il dépassait toujours le but et n'avait pas conscience du chagrin qu'il causait.

Ses colères sont restées légendaires.

Sa première union fut des plus orageuses ; des scènes violentes éclatèrent dans le jeune ménage et la vie commune ne tarda pas à être transformée en un véritable enfer. La veille de leur mariage, les deux époux s'étaient querellés avec emportement, dans l'antichambre même du pasteur qui allait les unir le lendemain[17].

Quelqu'un qui eut l'occasion de voir le compositeur en 1865, à Munich, nous le représente comme une espèce de diabolotin tout noir et dont les jambes, minces comme des flûtes, se perdaient dans d'énormes chaussons de feutre, puis il ajoute :

« On était à la veille de représenter *Tristan et Iseult*, et le maestro, en proie à la fièvre, tout plein de feu, ne pouvait tenir en place ; il sautait et se trémoussait ; il agitait à tort et à travers ses bras d'araignée turbulente. Les paroles sortaient de sa bouche en flots désordonnés. On eut dit d'un torrent subitement grossi par les pluies. »

Tel était Wagner, à 52 ans ; tel le même observateur le retrouvera dix ans plus tard ; seuls les cheveux avaient changé de couleur.

« ... Les gestes sont restés brusques comme des coups de rapière et sa langue a conservé la volubilité d'un moulin. C'est un nerveux, un passionné, quelque chose comme un Orlando musical. Il est toujours furieux, il a toujours l'air de se battre ou de prêcher une croisade. Il est en éruption continuelle. Dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il dit, il y a un mélange de lave, de flamme et de fumée[18]. »

Cette impression de nervosisme, d'agitation continuelle a été notée par tous ceux qui ont été appelés à voir le maître de près, qui ont pénétré dans son intimité.

Lorsque Catulle Mendès lui rendit visite à Tribtschen, près de Lucerne, il trouva, sur le quai de la gare, un homme « petit, maigre, étroitement enveloppé d'une redingote de drap marron, et tout ce corps grêle – l'air d'un paquet de ressort – avait, dans l'agacement de l'attente, *le tremblement presque convulsif d'une femme qui a ses nerfs* ».

Dès qu'il aperçut ses nouveaux hôtes, Wagner « frémit des pieds à la tête, avec la soudaineté d'une chanterelle secouée par un pizzicato, jeta son chapeau en l'air avec des cris de folle bienvenue, faillit danser de joie ».

Cette exubérance, cette gaîté juvénile[19], il la conserva en dépit de toutes les épreuves qu'il eut à traverser, dans une vie la plus constamment et la plus misérablement tourmentée : dur calvaire, avant la triomphante apo théose.

Dès 1878, Wagner aurait présenté de la dégénérescence amyloïde du foie, de la rate et des reins. Pendant les derniers mois de sa vie, il se plaignit d'une dyspnée intense, surtout après les repas.

Richard Wagner mourut le 15 février 1883, au palais Vendramin, à Venise, où il s'était installé avec sa famille, en octobre 1882. Il était âgé de 70 ans. D'après un récit de l'époque[20], c'est au moment où il allait s'embarquer dans sa gondole, pour faire sa promenade quotidienne sur le *Canal grande* qui baigne le palais Vendramin, qu'il fut pris d'un étouffement subit ; il n'eut que le temps de dire : « Je me sens très mal », et il perdit connaissance. On le porta sur son lit ; le médecin appelé constata quelques faibles battements du cœur, mais tous ses efforts pour le ranimer furent vains : Wagner expirait quelques instants après. Un an auparavant, il avait été traité pour des névralgies de l'estomac (?), que des massages avaient calmées. A-t-il succombé à une affection organique de ce viscère ? A-t-il eu des crises d'*angor pectoris* ? La mort fut-elle due à une embolie cardiaque ? Faute d'une observation soigneusement prise par un homme de l'art, nous nous en tiendrons à ces diverses hypothèses. Les résultats de l'autopsie, tels qu'ils nous ont été transmis, ne contribuent pas davantage à nous éclairer : l'ouverture du corps révéla une dilatation considérable de l'estomac, une hernie inguinale interne ; le cœur, également très dilaté, avait subi la dégénérescence graisseuse et il y avait une rupture du ventricule droit. Il y aurait, évidemment, intérêt à prendre connaissance de la pièce officielle, si tant est qu'un protocole d'autopsie ait été rédigé.

La mort de Wagner ne devait pas plus désarmer la critique, qu'elle n'a ralenti le zèle admiratif des adeptes du wagnérisme. On a lu la diatribe virulente de Nietzsche, le réquisitoire acerbe de Max Nordau. Le russe Tolstoï n'a guère été plus tendre, pour l'œuvre et la personnalité du génial musicien, que les deux Allemands.

Nous ne reprendrons pas les arguments de ces détracteurs, d'une douteuse impartialité. Nous avons montré l'exagération de certaines allégations ; nous n'avons, par contre, dissimulé aucun des défauts et des travers qu'on a imputés au glorieux artiste.

Voir dans le maître de Bayreuth un hystérique, un fou érotomane, un prototype, en un mot, de toutes les dégénérescences ; présenter le maestro comme l'exemplaire accompli du décadent moderne à la fois mystique et cabotin, c'est vouloir nous

pousser, par la violence même du contraste, à une sympathie qui ne s'embarrasserait pas de raisonner.

Est-il plus exact de dire que l'art de Wagner, tout autant que sa personne, a quelque chose d'excessif et de morbide ? Les admirateurs les plus déterminés reconnaissent qu'il est difficile de sortir d'une représentation de *Tristan* ou de *Parsifal*, par exemple, sans ressentir, indépendamment de tout plaisir esthétique, un véritable ébranlement nerveux. Mais cet ébranlement a-t-il quelque chose de malsain ?

Comment fixer le point précis où la passion devient exagérée, où l'émotion devient « pathologique » ? C'est affaire, évidemment, de tempérament individuel. De même pour la religiosité : fidèles à leurs doctrines, les positivistes ou les athées la tiendront toujours pour une aberration morbide, comme un signe manifeste de déséquilibre mental. Dans le camp adverse, on soutiendra naturellement la contrepartie. Nous serions bien près d'admettre que ceux-là seuls combattent Wagner, qui ne lui pardonnent pas d'avoir porté atteinte à leurs préférences artistiques, à leurs convictions philosophiques ou à leurs sentiments religieux.

Un de ceux qui l'ont étudié avec le plus d'intelligence, de pénétration et d'impartialité, a dit en termes de choix : « Selon la place qu'on accordera, dans l'échelle des valeurs, à la foi religieuse, à l'art, à la raison, à la science positive, on inclinera à voir dans le maître de Bayreuth un esprit réactionnaire ou un prophète inspiré, un décadent ou un réformateur. »

Pour nous, nous y trouverions surtout un exemple de cet éternel combat de l'esprit contre la matière qui déchire tous ceux dont la vie intérieure est intense. Par cette dualité, dont on peut suivre dans toute sa musique, comme dans sa philosophie et dans sa vie les deux thèmes alternés, Wagner se place sinon parmi les plus pures, du moins parmi les plus aiguës des intelligences et des sensibilités du siècle passé.

Longtemps encore, sans doute, Wagner sera contesté, mais tout esprit de bonne foi devra reconnaître qu'il a occupé et qu'il gardera une des plus grandes places, non seulement dans l'art allemand, mais nous ne craignons pas de dire dans l'art européen de tous les temps.

Notes :

- 1.↑ J. Grand-Carteret, *Wagner en caricatures*.
- 2.↑ Frédéric Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles. Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner*, etc., traduction H. Albert. Paris, 1899.
- 3.↑ Wagner aimait le luxe et les riches étoffes ; l'excentricité de ses costumes a été maintes fois signalée. On l'a souvent dépeint enveloppé dans sa robe de chambre en velours vert, ou bleu de roi, que relevaient de grosses torsades d'or. On a publié une lettre que le compositeur adressait à une couturière de Vienne, pour lui demander des satins de différentes teintes – brun clair, rose sombre, rouge – destinés à doubler sa « robe blanche à fleurs ». La dernière facture, qui se montait à plus de 3.000 francs (nous sommes au XIXe siècle) comportait 249 mètres de satin de toutes nuances, plus six paires de chaussures, également de couleurs variées « à bouquets de rose », et... « une jupe en vraie dentelle » ! Jusqu'à la fin, il aima les gilets à grands ramages, les vêtements ouatés, matelassés, aux piqûres bien proéminentes et aux revers bien voyants. Jusqu'à un âge avancé, il aima se parer de chiffons et de fanfreluches, ne sentant d'aucune manière le ridicule de cette manie, inoffensive au surplus.
- 4.↑ Jacques Bainville, *Louis II de Bavière*.
- 5.↑ *Chron. méd.* 1903, 683.
- 6.↑ Son antisémitisme a été expliqué de différentes façons : cf. à cet égard, *Wagner*, édition des *Grands hommes* Pierre Lafitte et Cie, Paris, s. d. (1913), pp. 16 et suiv.
- 7.↑ *Modern.* (1878) ; *Erkenne dich selbst* (1881) ; *Heldenthum und Christenthum* (1881) ; cités par Henri Lichtenberger, *Richard Wagner, poète et penseur*, 5e édition, Paris, 1911.
- 8.↑ Romain Rolland, *Musiciens d'aujourd'hui*. Paris, 1911.
- 9.↑ Comme le prétend M. Romain Rolland, dans ses pénétrantes études sur les *Musiciens d'aujourd'hui*.
- 10.↑ Richard Wagner, *Souvenirs*, traduit par C. Benoît. Paris, 1884.
- 11.↑ Wagner a présenté, dans une circonstance, un cas très curieux de *dédoublé de la personnalité*. (Cf. ses *Souvenirs*, éditions Benoît, 98.)
- 12.↑ Ces détails et ceux qui vont suivre nous sont fournis par l'analyse d'une très importante et très attachante étude du docteur Gould, parue dans une revue américaine, étude dont le docteur Menier a bien voulu faire, à notre intention, une fidèle traduction.

- 13.↑ *The British med. Journal*, 15 mai 1909 (d'après le 6e volume de la *Vie de Richard Wagner*, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co Limited, 1908, 452).
- 14.↑ Le passeport de Wagner le signale comme portant des lunettes ; sauf cette indication, personne ne semble lui en avoir vu porter, ou n'a fait mention de cette particularité ; mais le témoignage de Sir Anderson est formel.
- 15.↑ Éd. Schuré, *Le Drame musical : Richard Wagner, son œuvre et son idée*. Paris, 1904.
- 16.↑ *Richard Wagner et son œuvre poétique, depuis Rienzi jusqu'à Parsifal*, par Judith Gautier. Paris, 1882.
- 17.↑ *Ma vie*, par R. Wagner, 3 vol. Paris, 1902.
- 18.↑ Récit de Victor Tissot, rapporté par J. Grand-Carteret, *Richard Wagner en caricatures*. Paris, s. d.
- 19.↑ « À Lucerne, conte Mme J. Gautier, il me surprenait encore par son adresse aux exercices du corps, sa singulière agilité : il escaladait les arbres les plus hauts de son jardin, à la grande terreur de sa femme, qui me suppliait de ne pas le regarder, parce que, si on lui faisait un succès, disait-elle, il n'y aurait plus moyen de l'arrêter dans ses folies. »
- 20.↑ *Guide musical*, de Bruxelles, du 22 février 1883.